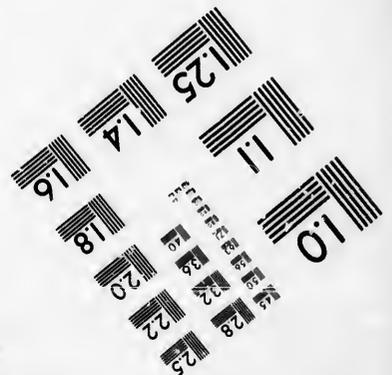
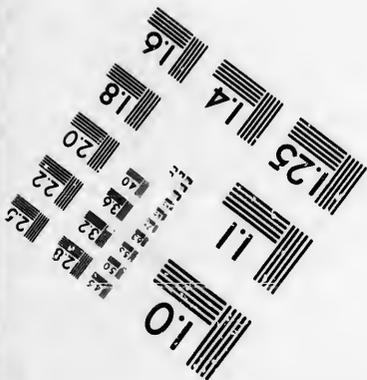
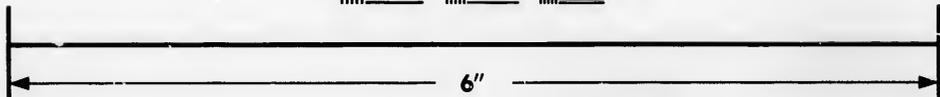
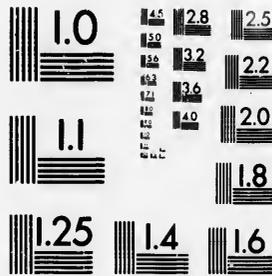


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

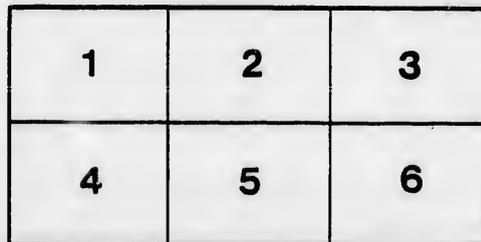
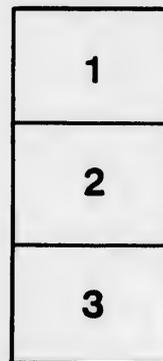
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
n à

32X



RECHERCHES
SUR LES
AMERICAINS.
TOME PREMIER.

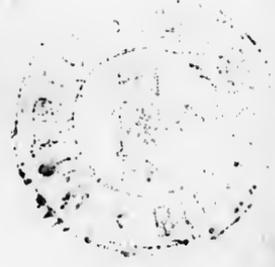


M. De Pauw est
l'auteur de cet ouvrage.

A l'Index

AMERICAN

LIBRARY



268 *A l'Index*

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

AMÉRICAINS,

OU

*Mémoires intéressants pour servir à
l'Histoire de l'Espece Humaine.*

PAR MR. DE P***

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les
Américains, par DOM PERNETY.

Studio disposita fidei.

LUCREC.

TOME PREMIER.



E. Haute Me
~~XXXXXXXXXX~~

A LONDRES.

M. DCC. LXXI.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



le
m
m
d
R

ri
&
le

m
De
me
ter
poi
con
do



DISCOURS

PRELIMINAIRE.

Comme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Histoire de l'Homme, nous nous sommes proposés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous considérerons la singularité de leur constitution physique, & quelquefois la singularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps présents aux temps les plus réculés, il n'y a point d'événement qu'on puisse comparer à celui-là; & c'est sans doute, un spectacle grand & ter-

rible de voir une moitié de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planete avoit deux Hémispheres si différens, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presque incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européens: les Américains n'avoient que de la foiblesse: ils devoient donc être exterminés, & exterminés dans un instant.

Préliminaire.

Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait essuyé.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déjà accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être

plus , une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois , la Terre seroit un séjour dangereux , où notre Espece succombant sous ses maux , ou fatiguée de combattre contre sa destinée , parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets, ne cessent par leurs séditieux écrits , d'encourager les Princes à envahir les Terres Australes. Il est triste que quelques Philosophes aient possédé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui au sortir de nos ports , ira porter des chaînes aux paisibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux

besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à se plaindre de l'Europe: elle a à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précédent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des hommes; mais les Moralistes qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres, & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi autant qu'il a été possible dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pu le voir avant qu'il n'eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européens. Il

n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déjà de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré d'abord de pouvoir tirer quelque lumière de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il faut

encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire: on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand après les Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions.

arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre ; parce que nos systêmes les plus raisonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent, si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands

& en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avarés, ils en ont négligé les ruines en partie cachées sous des roches, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espece dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel, a

été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carrière, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le style pompeux & maniéré : en semant tant de fleurs sur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni instruit, ni convaincu. Cette perte de l'éloquence, ou ce jeu de déclamation si inutile quand on a raison, est plus que ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son sujet &

recueilli des observations neuves ; vraies & intéressantes , peut sans danger , mépriser ce style enflé, excessif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres , qui ont assez estimé leurs contemporains , pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siècle.

La reconnoissance de l'Homme Physique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce seroit une bizarrerie extrême , de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Également éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse , nous avons donc porté nos regards sur tous les mystères & tous

les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite , on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques , & dès-lors tous les mots sont , ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique , nous nous sommes vus à portée de répandre quelque jour sur leur histoire , sur leurs mœurs , sur leur séjour dans le voisinage du Pôle , en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués , & en consultant les dernières Relations que les Danois ont publiées touchant le Groëland en 1765 , en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir des avis plus récents , plus authentiques & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isth-

me Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problème qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypotheses ingénieuses que les faits & la nature contredissent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siècles ignorants où l'on abondoit en arguments & où l'on manquoit de démonstrations:

on avoit enseveli les sciencess sous tant de delires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître sitôt d'une nuit qui paroïsoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un *Abrégé* tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la

somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé 247 ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance: ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage: ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hasardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon: depuis qu'on

a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que M. Hans-Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées des Géants, qu'on employoit déjà pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressant.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démontrer que

xx *Discours Preliminaire.*

malgré la diversité des climats ,
l'imbecillité de l'esprit humain a été
constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des No-
tes répandues dans mon ouvrage :
si je m'étois apperçu après coup
qu'elles ne sont pas toujours instruc-
tives, & qu'elles n'occupent que de
la place, je les aurois retranchées
sans hésiter, & me serois applaudi
de ce sacrifice; mais comme dans
une si grande diversité de matieres
importantes, on a dû quelquefois
se commenter soi-même, il est ar-
rivé que les Notes renferment au-
tant d'intérêt que le Texte; & si
on les en détachoit, elles forme-
roient seules un recueil qui ne se-
roit rien moins que vuides de cho-
ses.



naire.

s climats ,
main a été

re des No-
n ouvrage :
près coup
urs instruc-
ent que de
etranchées
s applaudi
mme dans
e matieres
quelquefois
, il est ar-
rment au-
exte ; & si
es forme-
qui ne se-
es de cho-



T A B L E
G É N É R A L E
DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

*Du climat de l'Amérique , de la comple-
xion altérée de ses habitants , de la
découverte du nouveau Monde , &c.
pag. 1.*

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

*De la variété de l'Espece humaine en Amé-
rique. p. 155.*

SECTION II.

De la couleur des Américains. p. 211.

SECTION III.

Des Anthropophages. p. 252.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux. p. 295.

SECTION II.

Des Patagons. p. 347.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 409.

Table des Matieres. 465.



E
D



du
ent
leu
don
circ
jai
rien
jeft
don
cipe
mes
L

ARTIE.

I.

II.

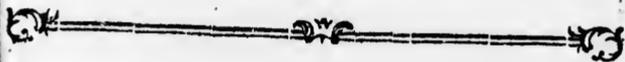
ARTIE.

I.

lancs. p. 409.



PREMIERE PARTIE.



Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau Monde, &c.



Je placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde: je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai cru entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matieres qu'on discutera, quoiqu'é-
Partie I.

A

2 RECHERCHES PHILOSOPH.

galement intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terrains incultes & dépeuplés, & des paysages rians & pittoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, éternés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des établissemens eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur

SOPH.

et néanmoins
antes les unes
rer qu'on va
erreins incul-
ges rians &

confusion qui
troubler la
t une consé-
du sujet, que
e l'Auteur.

étoit au mo-
ontraire à la
edes, qui s'y
fixieme que
ontinent.

ornicieux aux
viciés dans
anisme d'une

montagnes en
de maréca-
fert stérile &
turiers qui y
tous à essuyer
les derniers

mps en temps
américains &
d'autre nour-
nt ces abomi-
- lors, quelle
eur vainqueur

SUR LES AMERICAINS. 3

si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abymes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions: elles se dissiperoient, si les Métropoles Européennes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espece de fermentation: il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé

4 RECHERCHES PHILOSOPH.

la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours , sur les Mangliers & d'autres végétaux , un sel qui renaît sans cesse , parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur , & se crystallise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres venimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs fleches , qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux , donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la côte Orientale , étoit une plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *Jucas* & de *Manihots* , qui sont presque toutes mortelles , lorsqu'on les mange crues , & comme elles sortent du sein de la terre (a). C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil , & quelle qu'y

(a) Le véritable contre poison du suc de *Manihot* , est le sel d'Absynthe délayé dans de l'eau de Menthe. On se sert aussi , dans quelques Isles , de la lie du Rocou , mais avec un moindre succès.

SOPH.

t a prouvé le
ncore de nos
l'autres végé-
cesse, parce
e vapeur, &
naque feuille

ageux faisoit
eux qu'il n'en
reste de l'uni-
ce suc si re-
armoient la
en effleurant
mines & des
la plus prom-

es Américains
oit une plante
oit comestible
tant d'especes
i sont presque
mange crues,
n de la terre
hot qui tenoit
& du froment
il faut avouer
inent ne nous
& quelle qu'y

c de Manihot, est
de Menhe On se
a lie du Rocou,

SUR LES AMERICAINS. 5

soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui est de toutes les plantes Européennes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes; ce qui provenoit du Nitre terrestre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la première fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Lésards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la seve nourricière s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

6 RECHERCHES PHILOSOPH.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espece, & multipliés au-delà de l'imagination. En jetant les yeux sur les excellentes figures dessinés à Surinam, par Mademoiselle Merian (a), on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens Etablissements des Européens en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou venimeuses, dont l'humidité de l'Atmosphère facilite la population. Panama est affligé par des Serpents, Carthagene par des nuées d'énormes Chauve-souris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Isles, par des Ravets & des Scarabées - rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs sujets de la vermine qui les dévorait, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des sacs pleins dans le Palais de Montezuma.

(a) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes du *Treſor de Seta*.

OSOPH.

s, les Mille-
raignées, les
étoient pour
ntesque dans
delà de l'ima-
sur les excel-
am, par Ma-
st frappé de
Papillons qui
seaux.

ments des Eu-
pas encore de
yés de bêtes
l'humidité de
lation. Pana-
, Carthagene
auve-fouris,
Surinam par
oupe & les au-
des Ravets &
uito par des
ons & des Pu-
Mexique & les
t trouvé d'au-
s fujets de la
en leur impo-
e quantité de
és d'apporter
en trouva des
Montezuma.

1719. Amsterdam.
lor de Seta.

SUR LES AMERICAINS. 7

Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à-peu-près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payfans au Palatinat.

M. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louisiane, qu'il y croît des Grenouilles qui pèsent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux: il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y furnommoit cet Insecte le Roi du Bresil: *it Rey di Brasil* (a). Du temps que par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espece de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les

(a) Du temps que les Hollandois étoient en possession du Bresil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

8 RECHERCHES PHILOSOPH.

Ours avoient auffi dans ce pays la taille rapetiffée, & moins de bravoure que ceux de leur efpece qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de M. du Pratz & de quelqu'autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuofité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abâtardiffement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupedes jufqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de fix à fept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride (a). Les graines tendres qu'on y femoit d'un doigt trop avant, fe glaçoient & ne germoient pas : auffi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigenes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, fur la superficie horifontale, pour éviter le froid de l'intérieur du fol. Pifon, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourriffient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mouffes & des

(a) Voyez Pifon, *Intraduction à l'Histoire Naturelle du Bresil.*

ays la taille
 ure que ceux
 dans l'ancien
 lon les obser-
 quelqu'autres,
 diles Améri-
 i la fureur de
 altération &
 voit atteint,
 tous les ani-
 premiers prin-
 énération.

e à la profon-
 n la trouvoit
 Zone Torride
 y semoit d'un
 nt & ne ger-
 arqué que la
 de l'Améri-
 racines per-
 t tracer com-
 icie horison-
 intérieur du
 ont fait cette
 u continent.
 les touffes de
 multitude de
 s, des Poly-
 , des Cham-
 ouffes & des

toire Naturelle

SUR LES AMERICAINS. 9

Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux regnes souffroient sans relâche. Toutes les plaies & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaisseaux, en ont été transportés (a) par une Escadre Française en Europe, où l'on ne les connoissoit pas, il y a soixante ans: leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant sous le pied du Matelo, la Carene des Navires. Ces insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les Rats & les Souris qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé qu'ils sont devenus un véritable

(a) Voyez un *Mémoire de M. des Landes, Commissaire de la Marine*: il nomme les vaisseaux & les Officiers qui commandoient sur l'Escadre, qui rapporta des Isles de l'Amérique les premiers vers Taréts en France.

10 RECHERCHES PHILOSOPH.

fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne (a).

En comparant les expériences qu'ont fait avec des thermometres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pérou, & l'infatigable M. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette ligne, en Amérique. Les thermometres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été (b).

(a) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le Détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis: dans ce navire se trouverent les premiers Rats qu'on eut jama's vus au Pérou, & depuis ils ont furicusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les caisses & ballots de marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chote qui est venue de la Mer. *Zaratsaong du Pérou*, pag. 155.

(b) En 1736, le 31 Mai au matin, le thermometre:

OSOPH.

s de certaines
vé des enne-
nts, elles au-
mettre les
s commirent
& en Espa-

es qu'ont fait
de la Conda-
, & l'infatig-
al, on peut
ir est moins
e dans l'an-
e plus exac-
de tempéra-
ra de douze
e, qu'il fait
e degrés de
és seulement
Les thermo-
plus haut au
rride, qu'ils
de l'été (b).

e envoyée à la
Evêque de Plai-
lan, arriva au
re se trouverent
s au Pérou, &
n juge qu'il faut
aiffes & ballots
ent Ococha, ce
a Mer. Zarate
e thermometre:

SUR LES AMERICAINS. 11

Québec qui est à-peu-près à la même hau-
teur que Paris, a un climat sans compa-
raison plus âpre & plus froid que Paris : la
différence est également sensible, entre la
Tamise & la Baye de Hudson qui ont la
même latitude.

Il n'existoit au nouveau continent entre
les Tropiques, aucun grand animal qua-
drupede. Les Naturalistes qui ont depuis
long-temps fait attention à cette particu-
larité, ont soupçonné que les grands ger-
mes ne pouvoient se développer dans ce
climat défavantageux aux principales pro-
ductions du regne animal, & favorable
seulement aux insectes & aux serpents. Il
paroît plutôt que la convulsion des Elé-
ments, avoit jadis détruit en Amérique
tous les grands animaux de la Zone Torride:
les offemens prodigieux qu'on y déterre,
rendent, cette conjecture fort probable,
& l'on s'y arrêtera davange, lorsqu'on trai-
tera de la nature de ces os fossiles en par-
ticulier dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigenes du nou-

marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement
de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin
au matin.... 1011. & à midi 1013 $\frac{1}{3}$. Quant aux expériences
faites dans la zone Torride de notre continent :
Voyez l'Histoire naturelle de Senegal avec la relation
abrégée d'un voyage fait en ces pays, en 1749. p. 510.
& 53, par M. Adamson, correspondant de l'Académie
des Sciences.

A G



veau monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caracteres sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Paresseux & le Cabiai.

Les Atruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces; la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la mâcher à S. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corpulence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles; la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute

la plupart
quelquefois
ers dessina-
r leurs con-
es sensibles.
anquoit au
, & qu'il y
dans la di-
rieurs, com-
qui est fort
rmillier, le
& le Cabaia.
deux doigts
notre conti-
ts divisés en

opéenne ou
és immédia-
font rabou-
, & ils ont
tinct ou de
es fibres de
gides & plus
est si pleine
mâcher à S.

uis une cor-
s se plaisent
ants en fruits
reptiles; la
coup perfec-
des l'ordon-
ent à toute

SUR LES AMERICAINS. 17

autre. Herrera fait mention de l'isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables; leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade; & on fait que les Chiens amenés de nos pays, perdent la voix, & cessent d'aboyer dans la plupart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siecle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Pérou, où le froid déranga leurs organes destinés à la reproduction, & ils ne laisserent aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute apparence que ces animaux y effuyeroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les forêts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible aux Eléphants, qu'aux autres quadrupedes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers,

14 RECHERCHES PHILOSOPH.

les Noyers y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan Fernandès ; ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Canes à sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les Raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Riz qui aime à être submergé, & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un climat par les productions végétales & animales, que par toutes les autres especes d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lésards iguants ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renfermoient sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espece de Lésards iguants est fort nombreuses dans l'Asie Méridionale où l'on en a mangé la

cha
alin
du
aig
fan
qui
L
cinc
circ
d'éc
chet
dos
aigu
von
l'ext
pass
plus
cette
lere
don
C
infér
com
nom
est d
& l'a
tête
est h
l'autr
tièren

(a) S
Tab. 97

osfééré &
ers & les
e de Juan
eurs. Les
qui exi-
, comme
Citrouil-
passé l'at-
re Seigle
non dans
Riz qui
roles qui
nt donné

la nature
gérales &
s especes
ous nous
arques,
isives ou

e joute,
oient, y
principe
aucoup
Déroit
brador,
re place
roit être

pece de
és dans
angé la

SUR LES AMERICAINS. 15

chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre symptome du mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le rencontre, sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Léfard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence; tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aiguës commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrémité de la queue: les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colère, les Hollandois & les François lui ont donné le nom de Coq de joute (a).

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les Naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq-d'Inde; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites: l'autre côté qui regarde la poitrine, est entièrement édenté. Des écailles très-menues

(a) *Seba Thesaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. II. Tab. 95. & 96, &c.

16 RECHERCHES PHILOSOPH.

d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obscur tapissent cette espece de sac au dehors.

L'iguan a quatre pattes divisées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible, il a les yeux grands, étincellants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, aplattie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élançe avec force & mord opiniâtement ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant impregnée d'aucune qualité venimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues, que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfere les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet (a). Ces femelles

(a) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté, cependant Pison le natura-

pon
treiz
gros
mém
Or
cinq
qui
gem
trouv
à la
tres
Te
en m
véné
incro
ranin
pie.
penci
& de
vianc
la ch
bien
putré
mort,
très-e
Tortu
chair
dant a
que da

liste, a
tumé po
goût qu

OPH.

- brun &
espece de

s en cinq
& effilés :
ux grands,
rouge, &
même peau
angue est
osseuse est
tranchan-
qu'il porte
es que les

es, sinon
inquiète :
rd opiniâ-
r prise : fa
ve n'étant
neuse.

au prin-
lors beau-
de végé-
res temps.
charnues,
& peuvent
s. On pré-
r chair est
le même
es femelles

grand cas de
op exalter la
on le natura-

SUR LES AMERICAINS. 17

pendent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux des pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq especes de ces Lézards en Amérique, qui ne different que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Espagne, dans differents autres endroits du Continent & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non seulement cet aliment irrite incroyablement cette indisposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Negres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de serpents & de lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remèdes très-efficaces & sur-tout des bouillons de Tortues. Les Européens mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premières années de la décou-

liste, assure qu'elle est fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable; elle a le même goût que les cuisses de Grenouilles en Europe.

18 RECHERCHES PHILOSOPH.

verte de l'Amérique, où l'on n'en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Negres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales ; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Negres au nouveau monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer (a), on fait cependant

(a) Il est constant que pendant les treize premières années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Negre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejeté par le Cardinal Ximenes & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prê-re nommé Las Casas, qui par la dernière bisarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche Evêché de Chiapa.

Le Ministère Espagnol accorda, en 1516, un privilège exclusif pour l'achat & la vente des Negres, au Sieur de Chièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille ducats, à des Marchands Génois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles* : elle devoit fournir la première année quatre mille Negres des deux sexes, mais elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de S. Domingue : on en envoya sur le champ, la moitié au Mexique, où

avec
temp
lomb
un m
véné
géné
naire
l'Ord
qué à
toph
prem

la dép
vinren
rrop,
comm
accun
qui re
Negre
somm

Ces
avoit
par u
riques
servit
fit pa
propri
mission
march
eut de
Bresili
Goes,
Negre
10, 12
tre let
toient
Arabe
sur l'o
y a qu

ignoroit la
supçonnoit

les Negres
frérique aux
e opinion,
plus risible,
mais connu
es premiers
oiqu'il soit
cependant

ize premieres
les Espagnols
t qu'en 1517,
Le plan de ce
l Ximenes &
é conçu & ré-
ui par la der-
apable, fit un
er que la con-
e atroce, &
ricains en fer-
i injustement
ne à posséder

516, un pri-
des Negres,
t pas en état
nille ducats,
une Compa-
la *Compagnie*
re année qua-
elle comprit
ler une partie
pieces d'In-
arquerent au
omingue : on
Mexique, où

SUR LES AMERICAINS. 19

avec certitude, qu'elle est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de S. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appelé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de S. Benoît ; dès qu'il fut débarqué à S. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européen excommunié en Améri-

la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chièvres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui même exécuter ; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Negres pour les Indes Espagnoles, y gagnèrent des sommes considérables.

Ces odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440, l'Infant Henriques de Portugal fut le premier Prince chrétien qui se servit d'esclaves Negres. Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Negres & de Basanés ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Bresiliens ; on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la piece : dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un Discours sur l'origine de la Traite des Negres, que je composai il y a quelques années.*

que : Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté , il retourna en Espagne , où il infecta ses compatriotes & intrigua tant à la cour , qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si violent ennemi , se repentit d'avoir découvert le monde nouveau.

Les habitants des Antilles , où le mal vénérien sévissait plus qu'ailleurs , disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent affuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord , qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau , que les Européens reçurent en échange de la petite vérole , qu'ils portèrent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite vérole transplantée , fut le frere du timide & malheureux Montezuma , Empereur du Mexique ; le premier Européen de distinction que le mal d'Amérique emporta , fut le Roi François I ; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547 , cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent ; la rapidité de sa propagation fut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1496 , le Parle-

ment
blées
à tous
rique
peine
me pe
ter la
Deux
contag

(a) N
article c
non.

„ Pour
chacun
malades
ville de
la grosse
par Ré
Paris ,
Eschevi
& notal
cles qu
„ Ser
lade de c
hommes
dents en
les a prin
s'envoie
pays & l
leur réfi
leurs où
ce que pl
Portes d
dépotez
parifis ,
défenses
ville jusq
cette ma

de cette
Espagne,
intrigua
re mettre
se voyant
natrique,
monde

e mal vé-
disoient
cinent de
ffuroient
personne
a patrie;
l, qu'ils
l affligés
gurent en
ls porte-
e. Le pre-
mourut
e, fut le
ntezuma,
er Euro-
Amérique
mais jus-
7, cette
s ravages
e sa pro-
es chassés
tiques &
ans elle
dans la
e Parle-

ment de Paris, toutes les chambres assem-
blées, porta le fameux Edit qui défendoit
à tous les citoyens atteints du mal d'Amé-
rique, de se montrer dans les rues, sous
peine d'être pendus, ordonnant sous la mê-
me peine, aux étrangers infectés, de quit-
ter la capitale en vingt-quatre heures (a).
Deux ans après, on voit déjà cette même
contagion se manifester en Saxe; au moins

(a) Nous nous contenterons de rapporter le premier
article de cet Edit qu'on trouve tout entier dans Fonta-
non.

„ Pour pourvoir aux inconveniens qui adviennent
chacun jour par la fréquentation & communication des
malades qui sont de présent en grand nombre en cette
ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée
la *grosse verole*, ont esté advisés, conclus & délibérés
par Révérend pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de
Paris, les Officiers du Roi, Prévôts des Marchands &
Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grands
& notables personnages de tous états, les points & ar-
ticles qui s'en suivent.

„ Sera fait cry public de par le Roi, que tout ma-
lade de ceste maladie de *grosse verole*, estrangiers tant
hommes que femmes, qui n'étoient demourans & rési-
dents en ceste ville de Paris, alors que ladite maladie
les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait,
s'envoient & partent hors de ceste ville de Paris, es
pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient
leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ail-
leurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à
ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent es
Portes de S. Denis & S. Jacques, où ils trouveront gens
députez, lesquels leur délivreront à chacun quatre sols
parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant
défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en ceste
ville jusques à ce qu'ils soient entièrement garris de
cette maladie, &c.

22 RECHERCHES PHILOSOPH.

les scholastiques de Leipfick soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498; ils se dirent à cette occasion, des injures effroyables en leur latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guériront aucun malade.

Le premier Poète qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire: en lisant son Poëme, on s'apperçoit que les principaux symptômes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entièrement disparu de nos jours: on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siecle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes véneneux se décomposèrent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixieme génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction soit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, est une indisposition si différente du mal d'Amérique, que le mercure est absolument contraire aux Negres affligés

SU

des *Yaws*
suites d

Ce q
vénéri
quanti
de ces
retard
de plu
le dan
noître.
dire q
des rem
maladi
au rap
Naples
rer que
tales,
puissan
l'entre
les fau
seulem
gangre
Gaiac.
neur,
pagné
& l'aul
paratio
Carpi d
en Ital
culier d
de tous
La g
Améric

rent-ils
vénérien
an 1498 ;
s injures
, firent
ne gué-

des vers
Flamand
ême, on
symptomes
épidémie
t disparu
ire qu'a-
tre, elle
la lepre,
compose-
pour ainsi
nfin, un
Europe a
ne géné-
on verra
ous leurs
ute, que
que celle
tion du
& jamais
mortalité

ne *Yaws*
si diffé-
mercure
s affligés

SUR LES AMERICAINS. 23

des *Yaws* : d'ailleurs les caracteres & les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve sans réplique, que la peste vénérienne est née en Amérique, c'est la quantité de remèdes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils usoient de plus de soixante simples différents, que le danger pressant les avoit forcés à connoître. Il seroit souverainement absurde de dire que les Américains auroient cherché des remèdes si multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut assez ingénieux pour conjecturer que son mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit aussi aux Indes, le plus puissant spécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage & ne se trompa point. Les sauvages de S. Domingue en le voyant seulement au front, connurent qu'il étoit gangrené, & lui montrèrent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par son malheur, & fit une fortune immense en Espagne, où il rapporta la résine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation selon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du mercure en Italie, devint aussi le plus riche particulier de son siècle, & son luxe éclipsa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux

24 RECHERCHES PHILOSOPH.

croupissantes répandues sur la surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y voit esluée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèse de M. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Pérou, ignorent apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entières de dépouilles marines.

S
marin
lières
qu'on
haute
dant
moins
raço a

(a) I
jamais d
tagnes l
sommel
n'étoien
de différ
des eaux

.....
ffimoru
arissime
montium
ariâ al
quemadn
arcumda
aquarum
maris su
bant. Se
17. Edit.

Par de
étermin
notre plan
essuyées
le coquill
on peut
eaux dans
able au f
u flux, c
mporte l
uisqu'en
es sur les
ressentoit
rouve su
ela est tr

Ton

surface ,
 inondation
 e dans les
 t je ne me
 t au long ;
 uer à cet
 me vrai ,
 ent vicié &
 bitants ; &
 te opinion
 hypothese
 la nature ,
 rrique , n'y
 que depuis
 discussions
 es , & qui
 les. D'ail-
 ir que des
 tir de leur
 epitude &
 aire , que
 affoiblies ,
 d'autant
 eroit plus

Amérique
 ndations ,
 coquillages
 ou , igno-
 ntre à la
 Antilles , à
 s lits , des
 dépouilles
 marines.

SUR LES AMERICAINS. 25

marines. Pourquoi les sommets des Corde-
 lieres fourniroient-ils des coquillages, puis-
 qu'on n'en trouve déjà plus sur les plus
 hautes pointes des Alpes, qui sont cepen-
 dant de plus de six mille cinq cents pieds
 moins élevées que la tête du mont Chimbo-
 raço au Pérou (a)?

(a) Il est prouvé, par des observations, qu'on n'a
 jamais découvert des pétrifications sur la cime des mon-
 tagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le
 sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes
 n'étoient donc dans le temps des inondations, que des Isles
 de différente hauteur & largeur, baignées par la surface
 des eaux, comme toutes les Isles connues de nos jours.
 *Quod observationibus constat, in apicibus cel-
 sistimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel
 rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi
 montium apices totidem tunc temporis insulae erant,
 variâ altitudine & latitudine, in summis aquis extensae;
 quemadmodum hodieque, quotquot habentur insulae aquis
 circumdatae, non esse videntur nisi montes in fundo
 aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de
 maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhi-
 bent.* Seba Thef. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom.
 IV. Edit. d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour
 déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur
 notre planète, pendant les plus fortes inondations qu'elle
 a eues. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce
 de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où
 on peut déjà calculer, à-peu-près, l'élevation des
 eaux dans notre Hémisphère; ce qui n'est gueres favo-
 rable au système qui forme les montagnes par l'action
 du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui
 emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident,
 puisqu'en ce sens, on devoit découvrir des coquilla-
 ges sur les montagnes les plus élevées; Woodvvard qui
 pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en
 trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais
 cela est très-faux, par la seule inspection.

26 RECHERCHES PHILOSOPH.

Comme le soleil enleve par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il dessèche, il est croyable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent parce que les fibres de leurs racines puisent moins de suc caustiques & corrosifs : la multiplication des insectes & des serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque temps, pour gagner la goutte seréine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Athmosphère, par l'expiration des habitans : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les Chiens alains, que les Espagnols jetèrent dans différentes isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (a).

(a) Les Chiens du Pérou, qui sont de la première

SU
On
d'ani
jourd'
le pre
semble
est un
Il e
teurs
terre d
riviere
grands
dépend
ger la
que les
es nua
acents
d'y for
es, &
reprod
exhale
ceux
M. H
petites
& déva
presque
se trom
historie
mandée
ace tran
ccès du m
Amérique
caragent

on action
utiles dans
l'il desse-
du nou-
année plus
les végé-
fibres de
cs causti-
on des in-
sensible-
urifié. Du
il suffisoit
ur gagner
érien sans
me répan-
ration des
acte plus
le contact
ectés.
agnols je-
sieurs can-
nt bientôt
ne.
se conser-
venir de
chair des
inable &
a race des
Amérique,
qu'un vrai
ande acti-

la premiere

SUR LES AMERICAINS. 27

On prétend que toutes les autres especes d'animaux Européens dégèrent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins, que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivières, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terrains adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

M. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soufirent & dévasterent ces grandes régions, n'aient presque rien eu à souffrir des maladies; il se trompe faute de s'être instruit dans les historiens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Pissarres, furent atta-

ce transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphère en Amérique, est la véritable cause de ce que ces animaux ne souffrent jamais dans aucune partie du nouveau monde.

28 RECHERCHES PHILOSOPH.

quées au Pérou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielle^(a): de tous les pe-
lotons qui étoient sous les ordres de Gon-
zalve, à peine échappa-t-il dix hommes.
Cortez fut lui-même, avec une partie de
ses troupes, atteint dans le tourbillon de
ses conquêtes, du mal vénérien dont il
feroit mort, si les Mexicains ne l'avoient
guéri par la vertu de leurs simples; les
médecins Espagnols ayant déjà inutilement
épuisé les prestiges & les ressources de leur
art. Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux,
il expira dans la Floride, & son armée s'y
feroit entièrement fondue par une épide-
mie, si les sauvages n'avoient eu la simpli-
cité d'indiquer encore un remede à leurs
insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les
maladies ne firent tant de ravages dans un
pays, qu'en Amérique pendant les premie-
res années de la conquête: la mortalité fut
extraordinaire par-tout où les Espagnols
pénétrèrent, & la terre y étoit quelquefois
si jonchée de cadavres, que les vivants ne
suffisoient pas pour y enterrer la moitié des

(a) „ Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de
„ cette espece de maladie dont nous avons parlé au
„ Chapitre quatrieme du premier Livre, c'est-à-dire
„ d'une maniere de verrues, ou de clous fort dange-
„ reux, & il n'y eut presque personne dans toute
„ l'armée qui en fût exempt. Tout malades qu'ils
„ étoient, Pizarre les fit résoudre à partir, leur per-
„ suadant que la malignité de l'air dans ce lieu là,
„ leur causoit ces incommodités. *Zarate, Hist. de la*
Conquête du Pérou, Livre second, Ch. I. pag. 80.

eux & de
us les pe-
de Gon-
hommes.
partie de
billon de
a dont il
l'avoient
ples; les
utilement
es de leur
heureux,
armée s'y
ne épide-
la simpli-
de à leurs
amais les
es dans un
es premie-
ortalité fut
Espagnols
quelquefois
vivants ne
moitié des

ême lieu, de
ons parlé au
, c'est-à-dire
fort dange-
e dans toute
malades qu'ils
ir, leur per-
ce lieu là,
, *Hist. de la*
pag. 80.

SUR LES AMERICAINS. 29

morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isle de S. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle, & ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies : cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue, presqu'entièrement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature, ne décident rien. Quand M. Francklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais en dé-

30 RECHERCHES PHILOSOPH.

gradant un bois de haute futaie qui ser-voit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les Marais Ponciens se rénoier après le dessèchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants: la malignité de l'athmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies incon-nues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nou-veau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplica-tion de l'espece humaine: les femmes d'Eu-rope cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit ob-servé ce phénomène, même dans l'Améri-que septentrionale, l'attribue aux continuel-les variations de l'air échauffé & refroidi d'un instant à l'autre: je doute que ce soit là la véritable cause de cette stérilité pré-maturée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur-tout apparent dans les Negres qui y procréent si peu qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afri-que; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement,

&
am
dep
ann
xan
ses,
en c
dres
feizi
pas
forte
de l
titud
en A
cinq
de c
expi
men
terre
de l
tres

(a)
d'hui
rique,
ne peut
les tra
confide
Avan
falloit
Martin
cent q
mille d
mille,
le trait

OPH.

e qui ser-
contre les
ne de Na-
indolence
onciens se
t sous Au-

s Colonies
ropéens ne
rs enfants:
es étouffoit
ies incon-
dolefcence.
vent à peu
r naiffent.
at du nou-
secrèt qui
multiplica-
nmes d'Eu-
plutôt que
i avoit ob-
s l'Améri-
continuel-

& refroidi
que ce soit
érilité pré-
dans cette
opagation,
Negres qui
ligé de les
ois d'Afri-
cinquante
otalement,

SUR LES AMERICAINS. 31

& leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se font montées à soixante mille pieces de Negres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizieme siecle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la servitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres (a).

(a) Si l'on compte les Negres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille pieces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulières & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Negres de recrue en trente ans. La Martinique & S. Domingue en emploient à-peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothèse sur l'origine de la population du nouveau continent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne, qui accorde à peine six cents ans au genre humain en Amérique. Les raisons qu'il hasarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Negres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Professeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes,

devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à-peu près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinam, la Virginie, la Louisiane coûtent de Negres; tous ces établissemens étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

ou q
vines
l'Am
mal
que l
Iflan
fant
d'hon
qu'à
préfe
issus
contr
une a
est fo
Pou
les na
en dr
misp
droit
honn
pou
deux
prit h
la ch
famill
surven
monta
heure
ques e
remba
canot
notre
Cett

OPH.

de ne tou-
r l'origine
continent :
n'y a pas
nent d'un
peine fix
Amérique.
tifier cette
ar les au-
able qu'un
erreurs re-

ut d'Agri-
incontes-
euple, les
es plus no-
ucun Pro-
noit leur
ils la con-
toute épo-

systèmes,

terre ferme,
n ont besoin,
ement, & ils
rès un pareil
mais je doute
te même acri-
Cayenne, la
uisiane con-
tant exploités
mis en bonne
rnois par 22.

SUR LES AMERICAINS. 33

ou quelque chose de semblable, pour de-
viner le problème de la population de
l'Amérique, il n'y en a pas qui aient plus
mal réussi que les savants qui ont prétendu
que les Groënlandois étoient des Colonies
Islandoises & Norwegiennes, qui en pas-
sant le Détroit de Davis, avoient rempli
d'hommes toutes les Indes Occidentales jus-
qu'à la terre del Fuego, puisqu'on fait à
présent que les Groënlandois, loin d'être
issus & venus de l'Europe, sont venus au
contraire de l'Amérique, & ont été habiter
une autre partie de leur continent; ce qui
est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que
les nations du nouveau Monde sont aussi
en droit de demander comment notre hé-
misphère s'est peuplé, que nous sommes en
droit de demander comment les premiers
hommes ont pu arriver en Amérique? Cela
pourroit proprement se nommer sottise de
deux parts. Cependant, à la honte de l'es-
prit humain, un Théologien a prouvé que
la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa
famille, pour se sauver d'une inondation
survenue en Asie, alla s'arrêter sur une
montagne du Brésil: les enfants de cet
heureux navigateur firent à la hâte quel-
ques enfants du côté de Fernambouc & se
rembarquerent tout de suite dans un autre
canot, pour venir rendre le même service à
notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment

34 RECHERCHES PHILOSOPH.

au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allèrent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrèrent qu'une femme Groënlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

M. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revanche, dans ce même Mémoire (a), que des Bonzes de Samarcand allèrent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam* ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquerent, ajoute M. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamtschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincèrement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamtschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, Tom. XXVIII. pag. 503. Edit. in-4^o. de l'Imprimerie Royale, 1764.

S
de l
brum
ment
foit v
de fa
fort n
terre
ka, d
vers l
détou
teurs
les va
& les
Dir
été pr
xique
assuro
velle
Westp
& leu
désinée

(a) On
que la D
ques fem
foi, ne
beaucoup
au Gran
Germani
leurs com
qui joua
Bructeres
l'Ens ob
quand le
ché de Cl
le Batave

SUR LES AMERICAINS. 35

de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamtschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées (a).

(a) On fait que les anciens Germains étoient persuadés que la Divinité s'incarnoît de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nee tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célèbres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéissoit à son gouvernement Théocratique ? quand le camp presque inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & détendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en présent le

36 RECHERCHES PHILOSOPH.

Nous connoissons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ses Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie: on y observoit même des pratiques diamétralement opposées: on y égorgeoit des victimes humaines: on y avoit des idoles, tandis que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination: on seroit infailliblement exilé du Royaume de Lassa & de tout le Tibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalai Lama (a).

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des raisonnemens. On se tromperoit; très-fort si l'on croyoit, que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

général Romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien & montrée en triomphe à Rome.

(a) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à M. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte Bramique des Indiens; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

le culte du
des Secta-
au Mexi-
e religion
observoit
ent oppo-
es humai-
andis que
transmi-
ieu, a les
& en abo-
nt exilé du
bet, si l'on
du Dalai

à tant de
si patiem-
nts. On se
t, que les
liquer l'ori-
oient réel-
e Mœbius

ors, dit-on,
en, mais cela
t pas situé sur
ous Domitien

Lamas à im-
M. d'Anville,
Bramique des
Bra ne font
pas répondre

SUR LES AMERICAINS. 37

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légère esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitants, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Lemoins vigoureux des Européens les terrassoit sans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages

On connoît très-peu de religions anciennes qui aient défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des Autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux Législateurs de Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand Lama qu'une Tasse de Thé & deux onces de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi, ou si l'on a soumis ce pontife à un tel régime ; c'est que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent les excréments. Ce vinaigre, dont M. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares, c'est une boisson qu'on fait avec du lait & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on sert au Dalai Lama, c'est la *Karatza* : c'est un arbruste qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Theyer de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de *Thé noir*.

28 RECHERCHES PHILOSOPH.

des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables !

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit foncièrement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux : & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laisserent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égalait pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens fournissent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans re-

pro
cala
Bull
qu'a
les
il p
conn
vérit
d'un
Mon
yeux
voqu
reille
habi
mes.

Q
de R
Conc
assez
ment

(a)
tint, je
damna
préten
l'associ
comme
souten
viendr
Pérou
ce fana
à se tai
ment p

SUR LES AMERICAINS. 39

proche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaïoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitants du nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (a)

(a) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme déraison; c'est - à dire par modestie; il soutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendrait; que le siege du Saint-Esprit étoit au Pérou; & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire: on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

persisterent à les leur refuser ; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies ; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractère : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour ; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes : il leur croît à la levre supérieure, vers les trente-ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton (a).

(a) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes

S
Ou
Amér
surfac
les ; e
les au
qu'on
la déf
même
remar
finon
du scr
ques-u
de Pic
tant a
Le
nital,
quelqu
racter
effet d
dange
trueuf
Je n
pourqu
tièrem
cours à
qui ne
s'y est

touffues
comme
reste du
mode d
hommes

SUR LES AMERICAINS. 41

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre: & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scrotum, qui étoit excessive dans quelques-uns: aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoient point un caractère imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entièrement dépourvu de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés

et touffus, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps: les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux;

pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde: leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginait que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois (a), qui se nourrissoient aussi simple-

(a) Strabon & Tacite nous apprennent à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déjà usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

continuel
 Sauvages
 Péru-
 dre, com-
 aujourd'hui.
 des In-
 impregné
 tre, occa-
 ne : nous
 c'est l'effet
 n, & qu'ils
 on que les
 les autres
 uve, parce
 ment froid.
 esure, lors-
 ts simples
 ns, empê-
 rir de poil.
 e, tels que
 les Gau-
 aussi simple.

ment que les Américains, avoient cepend-
 dant des barbes prolixes & tout le corps
 fort velu. Or une même cause doit avoir les
 mêmes effets, & c'est se faire illusion que
 d'expliquer, par des raisons opposées, des
 faits semblables, ou des faits différents par
 les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un
 & de l'autre sexe seroient devenus, au nou-
 veau continent, plus féconds, plus propres
 à la propagation, s'ils avoient usé de
 sel commun, pour assaisonner leurs mets,
 mais la privation de ce stimulant ne pouvoit
 les avoir dépouillés de leurs barbes, puis-
 que les Islandois & les Lapons, qui ne fa-
 lent pas leurs aliments, ont le menton garni
 d'un poil assez épais, & si long qu'il leur
 descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme
 je le dirai dans le moment, les Péruviens
 & les Mexicains qui se servoient de sel,
 étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages,
 & principalement ceux de l'Amérique sep-
 tentrionale, ont en venant au monde, tous
 les membres chargés d'un duvet rare, qui
 se dérachine & tombe vers le huitieme ou
 neuvieme jour, sans jamais plus repousser.
 Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos
 climats, dont la peau est rase & nette : ce
 n'est qu'au temps de la puberté, que le du-
 vet croît, & ne tombe plus dans aucun ins-
 tant de la vie, pas même lorsque les che-
 veux de la tête se dérachinent dans la

nt à la vérité,
 Gaules & de
 , & qu'il s'y
 utes pour la
 te apparence
 s le pays &
 aucune con-
 ges savent se
 le regardent
 physique.

décroissance. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défecuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'effuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la Circoncision: quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'affervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mêlé avec celui des Européens, des Negres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute espece, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles: tant le pré-

SU

jugé le
bien,
point
religio
tins.

Les
qui ont
font à
couver
sans po
d'être
lance,
foible
climat
en gén
d'existe
en part
les Me
comme
chée,
de sel,
malheu

(a) L'
Compilat
Peuples,
Samagos
septentri
leurs bar
Juifs, les
extrême
tises, &
sont natu

quelque-
suffit qu'el-
s dans tous

prouver le
uré que les
e étoient,
s à rendre
ants, cette
n origine,
n est ridi-
violentes
ansmettent
on en ap-
antes, en
que répé-
tions pen-
ations, la
ble, & ne
ceux qui
les vieil-
comme les
lques poils
que que le
r des dro-

es Indiens
s-mêlé
egres, des
ce espece,
égion des
l'arracher
nt le pré-

SUR LES AMERICAINS. 45

jugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rasées; car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, absolument sans poil sur tout le corps (a). Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, est au contraire l'empreinte de la foiblesse, & cette foiblesse tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exister & de se nourrir de chacune d'elles en particulier, puisque les Péruviens & les Mexicains, qui connoissoient quelques commodités de la société naissante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui supportant tout le poids

(a) L'Abbé Lambert, si connu par le cahos de ses Compilations qu'il a intitulées l'*Histoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les Samagos ou les chefs des sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leurs barbes: c'est comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de si grandes sottises, & pour ne pas savoir que tous les Américains sont naturellement imberbes.

46 RECHERCHES PHILOSOPH.

vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pu souffrir. Car en faisant rôtir ou boucaner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiède & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leur mamelles (a).

(a) „ Qui novum perlustrarunt orbem, narrant
„ virus penè omnes maximâ lactis abundare copiâ.

SU

Ce qui
relation
Sud de
seuls le
dans un
& qui r
particul
aisé, p
dévelop
entrevo
si surpro
abrégér
gique,
croirai
culté.

Je sui

Ceux q
presque t
lait dans
Art. de S
passage, q
suadé qu
étoient ex
ainsi de s
que chang
ricains.

„ Dans
„ teur de
„ hommes
„ ayant p
„ Quoiqu
qu'on peu
c'est une e

SUR LES AMERICAINS. 47

Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'affurer que dans les provinces du Sud de l'Amérique ces hommes allaitoient seuls les enfans, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui méritoit d'être discuté dans un traité particulier, où le Differtateur mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du

Ceux qui ont voyagé en Amérique assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonston Thaumatographia Art. de Sanguine menstrum. pag. 464.* On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

„ Dans toute une Province du Bresil, dit l'Auteur des *Recherches Historiques*, pag. 372. les hommes seuls allaitent les enfans, les femmes n'y ayant presque pas de sein ni de lait.

Quoique ce fait soit tiré des relations du Bresil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

48 RECHERCHES PHILOSOPH.

tempérament caufoit, dans les habitans du nouveau monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfans mâles naissent par-tout avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles ? Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par méprise que le sexe masculin avoit été pourvu de ces faux organes ; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel ? Il faut observer que tous les animaux mâles dont les femelles allaitent, ont des mamelles : si j'osois hasarder mon sentiment sur leur destination, je dirois que le fœtus & l'enfant nouvellement né se déchargent

par

par
form
garç
mam
faire
qu'ils
ces o
font
décid
cela a
rous l
mes a
Si l
point
celui
hors d
Le
les ho
faut d
être b
voient
élevat
bas, &
chalan
voit le
les fen
pour r
par - la
ner ; &
est de
offensés
Les
lités, &
To

bitants du
it influer,
ndre, sur
les. Aussi
oient plus
t peureux
u'on peut

né, que je
s naissent
s mamel-
ccasionné
mbrion a
terus, ce
de s'épan-
chement le

Pourquoi
es à tant
t toujours
cun-usage.
sans des-
prise que
vu de ces
ue les par-
ont notre
on, soient
universel?
maux mâ-
nt des mâ-
sentiment
ue le fétus
échargent
par

SUR LES AMERICAINS. 49

par ces conduits de la liqueur laiteuse formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe; ils font une fois dans la vie, d'une utilité décidée ainsi que le cordon ombilical, & cela a suffi à la nature, pour en pourvoir tous les êtres bien constitués, & conformes au modèle primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'allaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroît donc aussi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour: ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractère bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui ayant moins de forces pour repousser une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner; & l'instinct des êtres pusillanimes est de ne se venger jamais légèrement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de

50. RECHERCHE PHILOSOPH.

leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder parmi nous l'âge des femmes en raison de celui des hommes ; toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, se durcissent plus tard & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge (a), provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment comme dans nos enfants mâles, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquième ou le sixième jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs ; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septième, ou la dix-huitième année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal intestinal, en tuant par son amertume, les insectes logés dans les replis.

(a) Voyez Pison de *Morbis Indicis*.

Il
transp
diens
devoi
ment
quelq
avec d
nier f
souple

Les
si peu
imagi
où ils
jours.
Alexis
ciers,
tion &
versan
doses d

On a
tous ce
que ce
viscosi
l'actio
vrai, c
nos liq
a été fi
jamais
terre.

La m
leur ét
gâté qu
il est f

encore.
de leur
parmi
e celui
cartila-
achine,
& hu-
durent

Scarides
ient les
provenoit
e le lait

x édul-
amment
qui nais-
n voit se
e fixieme
éprouvé
un enfant

r le pre-
la masse
indriques
me, ou la
uel la bile
pour net-
nt par son
les replis.

SUR LES AMERICAINS. 51

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être; aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquefois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes & de se manier fortement les membres pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé par besoin, des fortes d'étuves où ils se faisoient fuer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs & de leurs Sorciers, consistoit à augmenter la perspiration & à chasser le mal par les pores, en versant dans les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européens, à cause de la viscosité froide qui en diminueoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échauffantes, a été si violent & si excessif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition

32 RECHERCHES PHILOSOPH.

ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard (a). Les Européens sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrege point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singulière accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiaë, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en

(a) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La peste naît tous les ans en Egypte, & se répand delà sur les pays circonjaccens ; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit partout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à-peu-près le sort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

prév
palli
mala
Le
parei

(a)
à app
qu'ils
guérir
dois, &
en curi
trional
vent av
Rapun
Tourne
tanique
irréguli
nomme
avec le
les effe
coup m
rations
M. C.
vages e
næus d
nommé
trinervi
le Dicit
est plus
on la vo
dam &
qu'on n
radicaler
usant d

au der-
oit donc
érament
gard(a).
dans le
n'abrege
roit dû

mpagne
quent in-
des hu-
ont écrit
convien-
ux, mal-
éléroient
aire de la
soin d'en

parmi les
occasionnés
ransplanta-
limat natal
nôtre : il y
de où elle
t dans quel-
ait tous les
les pays cir-
est point du
produit par-
gâts affreux,
énérien dans
vérole trans-
venue la plus

SUR LES AMERICAINS. 53

prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs ; chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac & de la Lobelia (a),

(a) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & élève du célèbre *Linnaeus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigènes se servent avec grand succès, de la *Lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute caruleo* de Tournefort, & qui dans le nouveau système Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulières, Pentantheres Monostyles ; on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que *Linnaeus* dans la description du jardin de Clifford, nommé *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautiveusement nommée dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastrus* : elle est plus rare à trouver que la *Lobelia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans celui de Leyde. M. *Calm* rapporté qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de*

pouvoit aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès ; ils mâchoient aussi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un usage indispensable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Esquine des Florides, la Cassine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Sassafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celastrus infusées, le petit Tabac du Nord & les écorces du Saul, prises en fumigation.

Tous ces simples amers & sudorifiques convenoient à des tempéraments froids & surchargés d'une aquosité nuisible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant

Stockholm. An. 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des traités presque aussitôt oubliés qu'ils paroissent.

leurs
ne la
Euro
long
Quan
vérol
ravag
sieurs
déper
yagé.
que c
contin
l'anci
rien,
calam
du ge
Il
que l
pour
quelle
noître
En
porta
tellem
tiers é
que G
font a
ne fera

(a) E
seconde
Espéran
deux de

mal en-
r en ex-
ellement
s faisant
quantité
re autant
ils se fi-
bouche,
itaire &

at avoir
antiva-
ble pour
s Virgi-
a Cassine
apillaires
e Laurier
astrus in-
rd & les
ation.
lorifiques
s froids &
le.

vénérien
parmi eux
pendant

naître qu'on
ces remèdes
ât pas à en
bliés qu'ils

leurs filles les plus saines en apparence ne laissoient pas de communiquer aux Européens une espece de virus qui, à la longue, pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européenne, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs, que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent, qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole a été si meurtrière pour toutes les nations sauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaisseau Hollandois l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus existantes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui, & ce qui reste ne fera plus dans soixante ans (a).

(a) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde fois, la petite vérole au Cap de bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandoise à deux doigts de sa ruine.

56 RECHERCHES PHILOSOPH.

En 1733, les Missionnaires Danois portèrent la petite vérole au Groënland, & la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction de l'espèce entière dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Groënlandoises à la côte occidentale (a).

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lapons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terrains, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On fait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizième siècle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabarchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares

(a) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groënland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer contiennent à peu-près neuf cents soixante personnes sur des terrains de 20 & de 30 lieues en carré. *Cranz Groënlandischen Historie, Tome I. pag. 17. imprimé en 1765. à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

Mo
mé
par
de
du
que
des
prin
mêm
tion
des
expé
fertie
des
pigu
cassie
recon
levai
pour
& po
dres a

(a) I
mettant
imbibée
rhode e
de l'aba
mes aff
vertiges
vérole s
qu'on ai
que le re
des traite

nois por-
land, &
ve, qu'on
on de l'es-
A peine
ennes fa-
occiden-

léau dans
a immolé
rands ter-
ont de nos
andonnés
ion Lap-
u quart de
abrement

même ve-
funguses-
nporté la

Tartares

ulation de
ommes. En
mille. Les
és le long
i-près neuf
ns de 20 &
landischen
en 1765. à
ui des Mé-

Mongols, qui avouent que de temps im-
mémorial, aucune épidémie n'a commis
parmi eux des dégâts comparables à ceux
de cette petite vérole transplantée autour
du globe en moins de dix siècles, sans
que les remèdes, ou la suite successive
des générations aient pu adoucir son
principe, qui paroît avoir résisté au temps
même, & qui renaît après une inocula-
tion légère; car tel est enfin le résultat
des raisonnements des Médecins & des
expériences des malades. Soit que l'in-
sertion ait été faite par le nez à la façon
des Chinois (a), soit en soulevant ou en
piquant l'épiderme à la mode des Cir-
cassiens, il est avéré que la petite vérole
recommence de nouveau, si le premier
levain injecté a manqué de puissance
pour entraîner une éruption complète,
& pour tirer de leur inertie les moi-
ndres atomes de ce poison héréditaire. Ne

(a) Les Chinois inoculent les enfants, en leur
mettant dans le nez de petites fiches de coton
imbibées de pus variolique. On a essayé cette mé-
thode en Angleterre, & on a été contraint d'abord
de l'abandonner: elle occasionnoit des sympto-
mes affreux, des transports au cerveau, & des
vertiges. Il faut donc que le venin de la petite
vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou
qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou
que le tempérament de ces deux peuples demande
des traitements différents.

38 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats ? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale ?

Je me souviens même d'avoir lu un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfans, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la dernière attention : on ignore presque entièrement leur procédé : on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligent le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on

par
ince

I

rien

ceux

du r

cun

gen

qui

qu'il

la B

autre

le cé

tots

cello

ples,

Le

cessit

malg

sent

feroit

fréqu

turag

plant

Ay

& l'h

font

titutio

luit

point

chevel

d'hom

chever

parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presque aucune connoissance de leurs Plantes indigènes: il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caractères de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures: en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-

60 RECHERCHES PHILOSOPH.

épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air & la terre où ils végoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les fucs capillaires étoient sans cesse rafraîchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général ; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européens & les Negres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fournisse le *Coca* & l'*Herbe Paraguaise*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premières d'entr'elles, qu'il vit entièrement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence,

à ca
faif
que
Hot
L
fort
d'un
à tou
l'on
& de
Co
sans
press
ropé
du c
la ma
d'irri
lâche
Il
toute
par
ment
teint
tiels,
n'en
l'univ

(a)
descrip
tendu
second
Circone

on n'y
re point
és, cré-
que que
uateur,
humide
ient. Ils
, & ne
un âge;
ient sans
s fluides.
es cellu-
corps en
à la cause
ux résisté
s affectés
es Euro-
viennent
leur four-
uise, ils y
, au con-
ue temps,
une très-
avec exac-

u moment
rie, man-
, de poil
ut le reste
it que les
it entière-
s méridio-
ndécence,

SUP. LES AMERICAINS. 61

à cause de leur grand embonpoint qui faisoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes (a).

Les sauvages du Nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise, caractère commun à tout le sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circassie & de Mingrèlie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une prestesse qui surprit étrangement les Européens, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des fluides qui les relâchoient.

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles: celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient

(a) Il y a sans doute de l'hyperbole dans les descriptions que quelques auteurs font de ce prétendu tablier: on en parlera plus au long dans le second volume de cet Ouvrage, à l'Article de la *Circconcision* & de l'*Infbulation*.

62 RECHERCHES PHILOSOPH.

peu, leurs enfants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les Provinces septentrionales (a). Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siècle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les mala-

(a) Chez la plupart des sauvages *Chasseurs & Pêcheurs*, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs: c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait: n'ayant ni pain ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucanée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux crus ou rôtis ne sauroient substantier des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient: aussi se révoltent-ils quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

dies
par.
Co
teuse
leur
blab
étoit
sieur
sur le
peut
sieurs
voien
Autre
lait
nous
dégén
choit
& ce
quoiqu
des S
n'en p
que
ont co
moyen
ainsi q
on en
unes d
& quel
alors l
tanées
Linnæu
en Lap
flux ce

és jusqu'à
entrées du
ent, dans
a). Plus
a trouvé
ni la mere
plus frap-
ames pres-
rrices aux
voyageurs
umération
aturels de
ets alors,
uvages y
ées d'une
qu'elles se
il ne leur
les mala-

Chasseurs &
eurs enfants
: c'est une
e leur façon
parer aucune
ait : n'ayant
de ressource
air boucan-
tritives, les
bstantier des
ces aliments
si se révol-
leur estomac

SUR LES AMERICAINS. 63

dies les emportoient, de se faire tetter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur lacteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangoit vraisemblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espece humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes, on fait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les Physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irrégulière, & quelquefois totalement interdite: mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Professeur Linnæus a reconnu, par ses recherches en Laponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espece d'Hy-

dropisie dans les pieds (a), ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids ou excessivement chauds: cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigènes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européennes (b).

Quoique ni la suppression absolue des règles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pour quoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuples acharnés à leur destruction mutuelle, leurs armes imbuës de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive

(a) Voyez la FLORA LAPPONICA de M. Linnæus.

(b) On avoit déjà fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

SOPH.

e qui n'est

sexe n'est

ou exces-

nt chauds:

habitent le

érique, les

olonies ont

nation des

est la plus

u tiers de

b).

bsolute des

empêchent

ation, on

rangement

rendoient

. Si l'on y

mâles, &

evra pour-

s le moins

des peu-

uction mu-

venin, la

ade de ser-

une salive

NICA de M.

servation du

dans ses Mé.

SUR LES AMERICAINS. 65

empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Negres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'existoit que cinq cents personnes sur un terrain de soixante lieues en carré; rendis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de M. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagérée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaïes & en-

suite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand Cortez, accompagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans, égorgé & défait un Peuple de trente millions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espece entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de son temps, se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie: Erreur si palpable, que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'en égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point: il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou

impur
confé
soit, l
de ga

Ric
qui d
par to
mes,
cents
ter l'o
Les
suivi
calcul
Indes
core a
mé Su
opiniâ
ans, d
mes ré
assure
en ren
Nord,
pendan
en me
n'y en

(a) S
l'Europe
nombre
tualité,
davanta
l'Asie en
moins u

des hom-
e : si cette
é millions
i étoit-elle
as absurde
z , accom-
ents affas-
s , égorgé
millions ?
envie d'ex-
é contrée ,
uroit point
 , pour im-
commettre

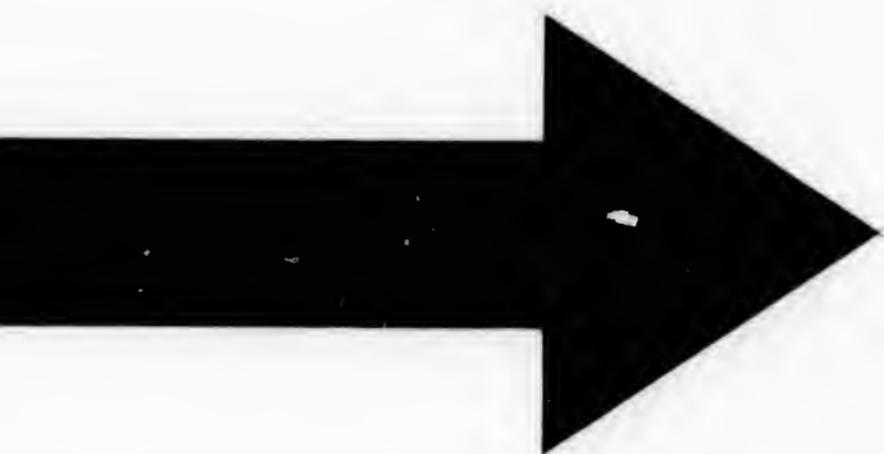
e Dapper ,
e attention
connues de
e la popu-
Europe &
r si palpa-
que de la
it encore ,
l'Amérique
écouverte ,
qu'on n'en
pe , il n'en
égard à
bitable , le
u'une foli-
ce humaine
également
t lâches ou

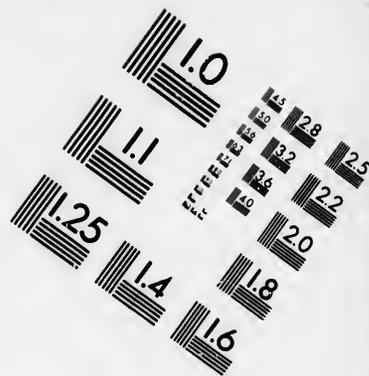
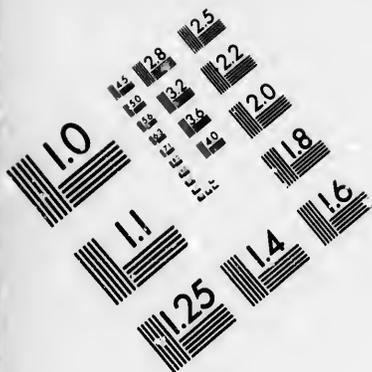
impuissants en amour , les femelles par conséquent infécondes , & qu'il y naissoit , sans comparaison , plus de filles que de garçons.

Riccioli , cet impertinent calculateur , qui du fond de son cabinet répandoit par tout des nuées , des déluges d'hommes , n'en plaçoit pas moins de trois cents millions en Amérique , sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli , lui ont rabattu sur son calcul , deux cents millions d'ames aux Indes occidentales , & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne nommé Susmilch , & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire , pendant quarante ans , des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe , assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord , & y comprises les Isles de sa dépendance : cependant dans sa Table , il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement (a). Sans

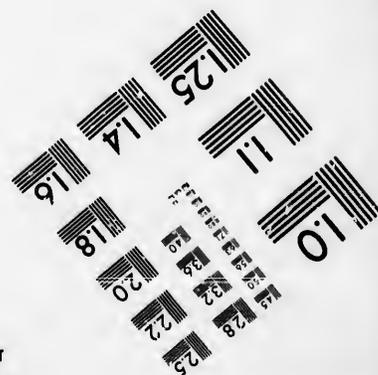
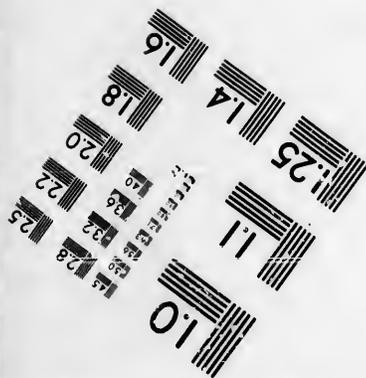
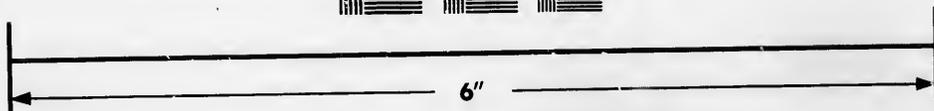
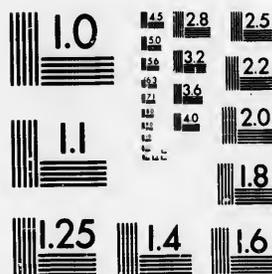
(a) Selon la Table des vivants de Susmilch , l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la dernière ponctualité , & il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table , l'Asie en contient 650 millions ; ce qui est bien moins un calcul qu'une estime : elle donne à







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



68 RECHERCHES PHILOSOPH.

examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que trente ou quarante millions d'Indigènes, c'est-à-dire, de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphère, pour débarasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples

l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à-peu-près treize à quatorze personnes sur un mille anglois en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contiennent elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 102,7487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

fau
app
indi
raçt
l'inf
nue.
Roit
affai
du t
avoir
sexe
à cet
anno
que,
à la r
quan
d'une
souvç
les m
appar
Il e
Polyg
Hord
conféc
croire
ce que
leur te
traire,
me av
goués
elle de
valle i
Les

LOSOPH.

ulier ou d'ar-
suffit de dire
isé dans des
e les *Lettres*
ils mémoires
n'eût accor-
rique en gé-
nte millions
de véritables
i métiers, ni
pas ici ques-
ers à qui il
e & mourir
pour débar-

les peuples

putation est,
ne connoît que
l'ancien conti-
est très-confi-
r la traite des
ne nous avons
érique, & en
il s'enfuiroit
quatorze per-
arré, ce qui
ations les plus
ne l'Asie con-
ue le reste de
selon Tem-
s quarrés. Ce

SUR LES AMERICAINS. 69

fauvages du nouveau Monde, de ne pas
approcher les femmes affectées de leur
indisposition naturelle, soit que le con-
tact du flux y fût dangereux, soit que
l'instinct seul y eût enseigné cette rete-
nue. Dans la Guiane, les Caciques & les
Roitelets, connoissoient entre les autres
affaires sérieuses de leur administration,
du temps où chaque fille de leur district
avoit commencé à sentir la crise de son
sexe pour la première fois: on pratiquoit,
à cette occasion, plusieurs cérémonies qui
annonçoient l'importance de cette épo-
que, & on finissoit par exposer la patiente
à la morsure des fourmis, qui en lui pi-
quant tout le corps, lui tenoient lieu
d'une ablution légale; car que peut-on
suspçonner de moins absurde touchant
les motifs d'une coutume si insensée en
apparence?

Il est avéré que tous les Indiens étoient
Polygames, si l'on en excepte quelques
Hordes particulières qui ne tirent pas à
conséquence pour la totalité. On pourroit
croire que cette Polygamie dépose contre
ce que nous avons dit de la tiédeur de
leur tempérament; mais c'en est, au con-
traire, une preuve de plus; dès qu'une fem-
me avoit eu un enfant, ils en étoient dé-
goûtés, & ne communiquoient plus avec
elle de deux à trois ans; dans cet inter-
valle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement

70 RECHERCHES PHILOSOPH.

l'enfantement , qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter , soit par la pression , soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit , le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage , qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient gueres plus ardents , & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes , ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort , & les excluoiert de la famille selon leur caprice : tout commerce cessoit avec elles pendant les premières années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture , on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article , car ce que les Jésuites , jamais véridiques , ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser , est non-seulement exagéré , mais inventé à plaisir pour jeter tant soit peu d'intérêt dans l'Histoire du Baptême des Indiens , & pour embellir les annales de l'Eglise-Iroquoise & Huronne , comme parle le P. Charlevoix.

Dans
le Bre
noient
filles
liaison
me lég

(a)

Am
plusieu
de log
vieilla
du ma
courag
femme
lards s'
pre exp
le pour
résulto
puissen
me dan
ces ser
tempér
prêche

(a) La
dans leur
Caribes
l'Inca du
tale de l'
faut , sa
véritable
voient pa
mons l'I

voit souvent
la pression,
certaine her-
and la gros-
les rebutoit.
tant à la
ge, qu'à la
és individus.
ffoient gue-
e ce soit le
ral de mal-
voient ren-
tence insup-
r elles droit
uoient de la
ut commer-
les premie-
nt leurs en-
esclave; non
mettoit aux
l'outrageoit
yageurs les
animément
es Jésuites,
té de la fa-
ins faisoient
oient épou-
géré, mais
ant soit peu
Baptême des
s annales de
ne, comme

Dans les pays les plus chauds, comme le Brésil, les jeunes gens ne se passionnoient gueres & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence.

(a)

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards s'étoient donc aperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares ; mais ces sermons ne pouvoient y domter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

(a) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons l'*Inceste*.

72 RECHERCHES PHILOSOPH.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractère de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'élever; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presque incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons: aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société: mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes, ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains

Améri
religi
que l
répug
d'autr

La
les In
rou, &
& cela
a faul
cette c

Le
avoit
la non
différen
toit poi
que da
trâchoie
de leur
gulièren
mes: e
drogues
tiques,
occasion
extumes
monstru
tic-Vesp
exact, d
iter les

(a) Mu
um inguin
Ton

France, dit
e langueur,
mour porte
veillance:
les tran-
ette passion
animés : ils
, de s'éver-
les rient
ation pres-
n ont pas

a dureté de
x hommes,
oments de
s fixer à de
ous les vrais
e, les fem-
ussi peu les
herchoient ;
cette incli-
aturel , qui
ux , ni par
en Améri-
ux-mêmes,
emmes dont
, & c'est là
aisons pour-
nts tortus &
aution tient,
incontinen-

retenue des
Américains

Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Negres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tenoit point. Cela est d'autant plus croyable que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulièrement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes venimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur occasionnoient, par leur piquûre, une extumescence considérable, & presque monstrueuse ; ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (a)

(a) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritum in inguina in tantam crassitudinem, ut deforma*

74 RECHERCHES PHILOSOPH.

Quelqu'étrange que soit cet usage , il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe , & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeler au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre , comme Oviedo l'a prétendu , cela n'est ni vrai , ni vraisemblable , & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister , qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien , assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent ve-

videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorundam animalium venenosorum ; & hujus rei causâ , multi eorum amittunt inguina , quæ illis ob defectum curæ , flaccescunt , & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Alberic Vespuce , imprimée en caracteres gothiques à Strashourg en 1505. chez Matthieu Hufsf.

Dans la collection de Ramusio , ouvrage compilé sans goût & sans exactitude , on trouve une autre relation de Vespuce ; où il est dit que les femmes américaines faisoient enfler le membre viril , en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente ; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1530 , a mal compris le texte de l'auteur , & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction , autant qu'il pouvoit l'être.

nim
per
ajou
ril ,
tes c
mêm
le m
pria
çoit.
Si
que
firme
Angl
lique
de p
insect
& un

(a)
été pic
éprov
teur ,
encore
n'étoit
Pline a
un tel
le veni
Cela n'
de>Liste
faux , p
mais eu
donner
elle est
font att

t usage, il
de extrême
n. L'ardeur
tre étoient
falloit par
de la natu-
car qu'un
dépravation
a prétendu,
nblable, &
prouve le

é assez esti-
re qu'il de-
ine aux sui-
serpent ve-

n earum artifi-
imalium ven-
ti eorum amir-
n cura, flaces-
uchi. Relation
acteres gothi-
thieu Hufuff-
ouvrage com-
on trouve une
est dit que les
der le membre
n breuvage ex-
ente; mais celui
e en italien l'an
l'auteur, & l'a
duction, aurant

SUR LES AMÉRICAINS. 75

nimeux de l'Amérique : & pour dévelop-
per davantage ses idées à ce sujet, il
ajoute que le gonflement du membre vi-
ril, est le premier symptome qui suit tou-
tes ces especes de blessures empoisonnées,
même dans les pays chauds de l'Europe :
le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un
priapisme violent, & il ne respire que le
coût. (a)

Si la pratique des Américains, telle
que nous venons de la décrire, ne con-
firme point l'opinion de ce Physicien
Anglois, sur la naissance du virus véro-
lique, au moins voit-on qu'il est possible
de procurer, par la piquûre de certains
insectes venimeux, une passion ardente,
& une espece de manie amoureuse; aussi

(a) Il est bien certain que les hommes qui ont
été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne,
éprouvent une violente tension dans le nerf érec-
teur, & un fort accès de satyriasis : il est certain
encore que le coût les soulage beaucoup : cela
n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque
Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec
un tel homme en seroit incommodée, parce que
le venin passeroit avec la liqueur spermatique.
Cela n'empêche cependant point que le système
de Lister sur l'origine du mal d'Amérique ne soit
faux, puisque la chair du Lézard iguan n'a ja-
mais eu, comme il le supposoit, la qualité de
donner cette maladie à ceux qui en sont exempts :
elle est seulement très-contraire à ceux qui en
sont atteints.

le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodium*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure, des remèdes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagème moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extrêmes de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité (a).

(a) La Résine élastique nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient sans se délayer, flexible, extensible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matières résineuses. Les anneaux qu'on en a

me
ce
qu
Ést
ren
con
anc
gar
Do
Qu
Sod
par
de
rag
vie
fix
fous
O
prés
cule
faire
tres
dans
Q
Mad

imagi
Europ
quoiqu
que:
ne for

laques con-
les prise à
Leontopo-

fficieuse de
uefois des
lheurs qui
e, sur-tout
quer sur la
ts, les Sau-
la Réfine
instigation
n stratagé-
ment singu-
tions & les
e mettoient
eaux pétris
nt la subst-
elle-même

ans la langue
oule par inci-
province de
; le long du
ne, où on l'a
est séchée elle
mouille, elle
extensible, &
es propriétés,
e dans l'esprit
un des autres
qu'on en a

SUR LES AMÉRICAINS. 77

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance : tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune les Espagnols y débarquerent ; ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite ; quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouïe fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards

imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe sous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc* ne sont pas véritables.

de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere , pire que les Cannibales , qui puniroit par ordre de Dieu les Américains jusques dans la centieme génération , à cause de leur penchant contre nature ; mais qui ne voit que c'est-là un mensonge imbécille , imaginé avec hardiesse pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe ? Je veux dire la conquête du nouveau monde par les Espagnols , qui y égorgèrent tout ce qui pouvoit l'être.

Ausi immane nefas , ausoque potiti.

Les Castellans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens , dont les Castellans n'étoient les juges compétents en aucun sens en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des finges , que de les reconnoître pour des hommes , & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. Les Généraux , dit-il , rendirent compte au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit passé , & de tout ce qu'ils avoient remarqué des usages & de la religion

„ de
 „ avo
 „ ples
 „ n'av
 „ Poi
 „ qu'i
 „ qués
 „ tent
 „ sang
 „ nir
 „ pou
 „ ples
 „ choi
 „ des
 „ au f
 „ & il
 „ quer
 „ sons
 „ afin
 „ d'un
 „ où il
 „ une
 „ conv
 „ Roi
 „ ment
 „ les I
 „ horre
 „ liere
 „ loit u
 „ com
 „ ce m

(a) H

Traducti

qu'il arri-
 on étran-
 qui puni-
 méricains
 ration, à
 e nature ;
 un men-
 hardieffe
 justice qui
 ce globe ?
 nouveau
 y égorge-

titi.

tainement
 a foibleffe
 Indiens,
 les juges
 aucun droit.
 dans l'opi-
 nt des fin-
 pour des
 oit affreux
 Dieu.

oir les re-
 Pérou que
 odomie y
 ur arrivée.
 nt compte
 tout ce qui
 ils avoient
 la religion

„ de ces Indiens ; ils lui manderent qu'ils
 „ avoient trouvé quelques-uns de ces peu-
 „ ples fort adonnés à la Sodomie , qu'ils
 „ n'avoient point d'autres Dieux que les
 „ Poissons qu'ils prenoient , & du reste
 „ qu'il ne restoit plus de terre à con-
 „ quérir de ce côté-là. L'Inca très-con-
 „ tent de ce qu'on n'avoit point versé de
 „ sang , fit dire à ses Généraux de reve-
 „ nir à Cusco , d'abord qu'ils auroient
 „ pourvu aux gouvernements de ces peu-
 „ ples , & il leur recommanda , sur toute
 „ chose , de faire une exacte recherche
 „ des Sodomites , & de les condamner
 „ au feu sur les indices les plus légers ,
 „ & il ordonna qu'on les exécutât publi-
 „ quement , que l'on démolît leurs mai-
 „ sons , & qu'on renversât leurs terres ;
 „ afin qu'il ne demeurât aucun souvenir
 „ d'un pareil vice. Il fit même une loi
 „ où il vouloit que dans la suite on brûlât
 „ une ville dont un seul habitant seroit
 „ convaincu de ce crime. Les ordres du
 „ Roi furent exécutés au grand étonne-
 „ ment des habitants de ces vallées ; car
 „ les Incas ont toujours eu ce crime en
 „ horreur. Si dans une querelle particu-
 „ liere un bourgeois de Cusco en appel-
 „ loit un autre Sodomite , on le regardoit
 „ comme un infame pour avoir prononcé
 „ ce mot (a).

(a) *Hist. des Incas. Tome premier , pag. 98.*
Traduction d'un Anonyme , Paris 1744.

80 RECHERCHES PHILOSOPH.

Ce récit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtimens qu'on réservoir aux coupables, est sans doute une fiction très-grossière. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entières pour la faute d'un seul citoyen ? C'est d'après les loix Romaines que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveler les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pu, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoiqu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne pouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu se livrer de bon cœur aux barbares,

com
qui
qui
& d
de f
hair
épou
prise
queu
malc
fem
volon
lorsq
natio
rante
tudes

Ve
du p
dienn
aussi
veren
ment

(a)
Livre
nus A
(b)
miâ lib
bant. L
se join
pudeur
une pa
retenue

arcilaffo ne
et plusieurs
nt livrées à
ordre de la
animal, car
ments qu'on
sans doute
y avoit dans
comment y
illes entie-
oyen ? C'est
e Garcilaffo
dont il parle
ni les Péru-
Incas, on
les plus lé-
l'auroit pas
nnées après
panqui, on
ce pays re-
x contre la
nc pu, mal-
e torrent du

es Relations
es furent ex-
de l'arrivée
ricité faisoit
comparaison
ité des faits
e paradoxe,
auroient pu
x barbares,

SUR LES AMERICAINS. 81

compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchaient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avarcs dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Inca Atabaliba qui furent prises avec lui, se prostituèrent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq mille femmes (a) Américains vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue, fuyoient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européens (b): aussi est-il certain que les Espagnols trouverent en elles, le zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'atten-

(a) Zarate Histoire de la conquête du Pérou: Livre second, Ch. VI, pag. 98. Voyez aussi Levi- nus Apollonius Desc. Regni Peruvani.

(b) Quando se Europæis jungere poterant, nemina libidine pulsa, omnem pudicitiam contemnant. Relation de Vespuce. Quand elles pouvoient se joindre aux Européens, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame, & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

82 RECHERCHES PHILOSOPH.

dre ; elles servirent d'interpretes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie , & rendirent de grands services à tous les conquérans qui les premiers pénétrèrent dans les isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb , lorsqu'il débarqua pour la première fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti , devenue amoureuse de l'Espagnol Dias , indiqua le terrain & favorisa l'établissement de la ville de S. Domingue , que Barthelemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina , qui fut la maîtresse & l'interprete de Fernand Cortez , étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenèrent successivement la servitude du nouveau monde , on y voit toujours des femmes plus portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée au Darien , d'une conspiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cosaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sottò , & lui fournit tous les moyens imaginables , pour domter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les Colons françois plongés dans

la fé
aussi
avan
cont
lisant
avon
A
nouv
fance
leur
surpr
bilité
Le
ont t
d'hui
ment
l'ame
leur
Accal
queun
bourr
sentin
entra
sensib
ont p
specta
long-t
paiss
pieces
avoir
ce deg
attein
plique

la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissemens les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire ; mais ceux que nous avons rapportés sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitans du nouveau monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est pas moins surpris, quand on considère leur insensibilité physique en général.

Les sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait & font encore aujourd'hui effuyer à leurs prisonniers des tourmens horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pieces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouffoit en eux les atteintes de la douleur ; ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène donc

84 RECHERCHES PHILOSOPH.

ils avoient été témoins. Je fais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossièreté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémouffement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singulière qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche*

de la
Ulloa
coup
aucun
maux
esprits
jamais
étant p
die qu'
danger
même a
plus év
ples qu
les Cui
Indiens
se dispo
une sérè
senti au
tions in
les du a
la causè
la mort
égal mè
Cette
de leur
ils ont
jamais

(a) Voya
fait par o
& Antoine
Amsterda

OPH.

u'on a re-
vaine &
moins vrai
ation des
e qui hé-
sprit. La
é des hu-
, la conf-
excessive-
voir dimi-
des nerfs

point en
ie ou des
gent sans
de la mort
ir, auquel
mpli leur
uses, ni
trop peu
ur crain-
logien. la

si les peu-
ez toutes
itent vers
e, qu'on
ette tran-
oit gran-
plus bra-
st en eux
anifation
approche

SUR LES AMERICAINS. 85

de la mort imprime naturellement, dit Ulloa (a), dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douceurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mène à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduit qu'à un désespoir hon-

(a) Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par George Juan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag. 345. in-4°. Amsterdam 1752.

86 RECHERCHES PHILOSOPH.

teux & inutile: je ne veux point jeter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquisition, submergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écrasés enfin sous le poids des fardeaux & des exactions; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre très-considérable: ils se laissoient mourir de faim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres (a), ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïsme. Si l'on avoit la force d'espérer en-

(a) Les premiers Américains, que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conserver, ils entrèrent dans une espece de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvantèrent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Besch. van America*, pag. 41. in-fol.

core,
cesse,
vainc
sans r
ou la
la nat
C'est r
entraî
les en
jamais
qu'on
de leu
Je n
fassina
qu'agi
ou un
sauven
en inf
losoph
Si l'
exécute
Indes
que les
n'étoie
avec le
mées i
moins
posées
d'une
peut af
l'abâta
dans ce
de calc

nt jeter le
le des In-
les Espa-
brûlés par
ion, sub-
, étouffés
fin sous le
ions; mais
en a em-
rable: ils
, s'empoi-
rbres (a),
ux de leurs
ins, qu'ils
voient été
Cet exem-
sieurs au-
u la mort
vent d'un
illanimité,
& d'héroïf-
espérer en-

e Christophe
urent tous fa
e on les gar-
ent dans une
mort. Quand
anterent tous
s, leurs con-
ents & si con-
phrénétiques.
. in-fol.

SUR LES AMERICAINS. 87

core, on ne se détruiroit pas: on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet: les enfants & les animaux n'attendent jamais à leurs jours, à quelque extrémité qu'on les réduise; parce qu'ils usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espece d'affassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible; & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abâtardissement de l'espece humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinent sur la population du

88 RECHERCHES PHILOSOPH.

Pérou & du Mexique , on fait seulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs : cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cents cinquante Bandits à pieds & quinze Cavaliers assez mal armés : toute la pitoyable artillerie consistoit en six amulettes , qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides : il tint la ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes ! Quels événements !

A la bataille de Caxamalca , qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou , les Pizarres n'avoient que cent soixante - dix fantassins , & trente cavaliers , avec lesquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renverserent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute ; il leur en eut coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre , qui alla , au centre des Péruviens , saisir par les cheveux le timide Atabaliba , ne reçut pas une seule blessure : il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable , où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492 , au moment que Colomb descendit à l'Isle de St. Domingue , il y avoit au moins un million d'habitants ,

dont
se dé
qui os
laps de
leur na
en 153
l'étend
feroit f
heurs
qu'une
secouer
tentativ
tion du
ner l'at
tôt une
de vrai

Les C
d'intrép
Espagn
envenin
plus d'
dont on
recherch
on se se
bac , d
insuffisa
sent de
seuls en
fets de c
barbare

Enfin
conquêt
des , p

seulement
r tout ail-
it ce der-
cinquante
liers assez
artillerie
qui ne fe-
un donjon
nt la ville
absence,
uels hom-

, qui fut
empire du
que cent
ente cava-
gerent les
ca Ataba-
fforts pour
plat une
toit à leur
bien moins
ois Pizar-
éruviens,
de Ataba-
lessure : il
tués dans
l'on croit
oupeau de

e Colomb
ngue, il y
habitants,

dont le plus grand nombre aima mieux se désespérer que de se défendre; ceux qui osèrent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation; de sorte qu'il ne restoit plus, en 1530, un seul Indigene dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur: mais cette tentative qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'atmosphère sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrèrent quelque espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les fleches horriblement envenimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison: on se servit inutilement de feuilles de Tabac, de Cauteres, & de mille moyens insuffisans: il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit

forte : les cantons les moins peuplés résisterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient où se cachotent quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistances le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon, s'emparèrent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état (a).

(a) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte ; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents & loixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

Les C
contre
sur cett
Poème
injuste p
montag
Chiliens
chés, qu
pagnes,
rage, co
servé.

Les J
putation
leur pay
glissa en
le conqu
en longu

Les E
tirerent
illerie,
dans les
Cavaleri
rage sing
Lévriers
les Indier
& nuit

(a) Certe
ris par les
encore auj
Ulloa, com
chiens élev

peuplés ré-
 arce qu'on
 s pour les
 rcher dans
 oient dif-
 yoient où
 se mon-
 que le dé-
 à se reti-
 ue les Ro-
 ent comme
 qu'ils fu-
 gt ans pour
 ore d'hom-
 e dans les
 la popula-
 (a).

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presque inaccessibleles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirèrent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie souvent démontée, que de la rage singulière de leurs chiens Dogues & Lévrieris, qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit (a): ceux qui accompagnoient

pis est, des
 pagne conta-
 cinquante mil-
 Strabon nous
 z de maréca-
 ges qui man-
 que étoit la
 te cette Mo-

le Ferdinand
 habitants, on
 la population
 décomptant
 est passé, en
 s, huit mil-

(a) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs,

92 RECHERCHES PHILOSOPH.

Vasco Nunnez étranglèrent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnèrent, avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là que le Dogue *Barrillo* gagnoit deux réaux par mois pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Flo

ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols & les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Perou, liv. VI, ch. VI, T. I. pag. 341.*

SU

ride, un
 auquel o
 tus: ce
 ribles ra
 flèches p
 dit Garc
 Chrétiens
 lorsqu'ar
 on envah
 y fait un
 animaux
 de chair
 qu'on po
 mille ger
 avoit déc
 Cet évén
 'Univers
 Géograph
 profonde
 es extrê
 par une f
 ions des h
 Alexan
 le & si fa
 merce ave
 vant que
 ffect, il
 aire cour
 ereur d'A
 es querel
 oco & l'
 nanesques
 'Espagne

plus de deux
pter les So-
a fait men-

la première
zarres étoit
, qui don-
osité & de
que la cour
rs exploits,
e folde ré-
roupes, &
at qui avoit
animaux. On
état mille
e Dogue B
par mois
us à la Cou

Ferdinand
e de la Flo

Indiens, que
dans une ma
ent connu, il
e déchirent,
r les contena
élevés par les
les Espagnols
ssi loin que les
s par l'odor
Voyage du P
1.

ride, un Lévrier de la grande espee, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infideles* & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chretien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape: parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un des ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il

parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion , aucune bassesse , pour témoigner son zele à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales , il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précifément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire , trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement (a),

(a) *Motu proprio non ad vestram , vel alterius pro vobis super hoc nobis oblata petitionis instantiam , sed de nostra mera liberalitate , & ex certa scientia , ac de Apostolica potestatis plenitudine , omnes insulas & terras firmas , inventas & inveniendas , detectas & detegendas versus Occidentem & Meridiem.... Autoritate omnipotentis Dei , nobis in Beato Petro concessa , ac vicariatus Jesu Christi , quâ fungimur in terris , cum omnibus illarum dominis , civitatibus , castris , locis & villis , juribusque & jurisdictionibus , ac pertinentiis universis , vobis , Hæredibusque & Successoribus vestris , Castellæ & Legionis Regibus , in perpetuum , tenore præsentium , donamus , concedimus & assignamus ; vosque Hæredes ac successores præfato ,*

SU
dit-il , à
égard à
ou par
sentée ,
pure & f
donnons
res fern
trouver ,
Midi &
nons , co
ces Terre
nes , leu
places , lo
rification
dances ,
fant nous

illorum de
modâ pote
constituim
hominum
tionis , de
nis... , inf
traire. Si q
indignation
Petri & P
surum. Da
incarnation
mo nonage
tificatus n
extravaga
ET INDU
Expedition
vocant.

OPH.

s desseins:
sion, au-
r son zele
la décou-
il se hâta
ans savoir
n peut air
ique avoit
ndre VI,
spagne ni
écifément
t point. Il
comment
493, c'est-
a eut reçu
e de la dé-
here.

ment (a),

vel alterius
tionis instan-
, & ex certâ
plenitudine,
ntas & inves-
s Occidentem
otentis Dei,
ariatus Jesu-
a omnibus il-
ocis & villis,
tinentiis uni-
essoribus vel
n perpetuum,
limus & assi-
ores præfato,

SUR LES AMERICAINS. 95

dit-il, à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par aucrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'occident Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juridictions & toutes leurs autres Dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la

*illorum dominos, cum plenâ, liberâ, & omnimodâ potestate auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus.... Nilli ergo omnium hominum liceat hunc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis... infringere, vel ei, ausu temerario, contraire. Si quis autem hoc attentare præsumserit, indignationem omnipotentis, Dei ac Beatorum Petri & Pauli apostolorum ejus, se noverit incursum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maii. Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé **DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI** super Expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

66 RECHERCHES PHILOSOPH.

prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente Donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouïe d'un Ecclésiastique Ultramontrain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son trône s'appuyé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmoucks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de

titre,

titre,
du no
conva
instru
cretain
de Sar
" A
" signe
" sessio
" en c
" herb
" porta
" tours
" gne d
" pris
" mettr
" arque
" cessio
" henda
" l'Amé
" & de
" Alexa
" Roma
" vemen
" Ferdin
" belle f
" c'est-à-
" de long
" Le Mo
" aussi cett
" ver à l'em
" n'apparte
" aux Espa
Part

rist, dont
erre. Nous
héritiers &
ille & de
trouver à
ation, s'il
té, en res-
ndre l'exé-
ourra l'in-
ôtres Paul

Histoire ne
ainsi dire,
us n'étions
& les pré-
dmirerions
ouie d'un
qui don-
Empires de
es Etats de
ifférentes,
chancelant
igands de

ontife des
ni, de la
lie & l'Es-
ks, il est
auroit sur
droit qu'a-
Amérique,
VI. Ce-
servit de
titre,

SUR LES AMERICAINS. 97

titre, dans toutes les prises de possession du nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Secrétaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

“Alors, est-il dit dans cet Acte, en
„ signe & témoignage de prise de pos-
„ session, Sarmiento tira son épée &
„ en coupa des branches d'arbres & des
„ herbes, prit des pierres & les trans-
„ porta d'un lieu à un autre, fit quelques
„ tours en se promenant dans la campa-
„ gne & sur la plage: incontinent ayant
„ pris une grande croix, & ayant fait
„ mettre ses gens en bataille avec leurs
„ arquebuses, on porta la croix en pro-
„ cession. -- -- Ensuite on prit & appré-
„ henda possession de cette partie de
„ l'Amérique, en vertu de la donation
„ & de la Bulle de Notre très-saint Pere,
„ Alexandre sixieme, souverain Pontife
„ Romain, expédiée de son propre mou-
„ vement, par laquelle il donne à Dom
„ Ferdinand cinquieme & à Dame Isa-
„ belle sa femme, la moitié du monde,
„ c'est-à-dire, cent quatre-vingt degrés
„ de longitude.

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente pour prouver à l'empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols; il fit comprendre le

Partie I.

E

mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Don Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayiez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à ceder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convaincant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeoient, repliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu ; qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens (a).

(a) On trouvera dans le second volume de cet Ouvrage à l'article de la Religion des Américains, la suite du discours de l'Inca & du Moine

Cela
faire
Franç
Truxi
magr
passoi
qu'il
me si
en em
Incas
curs &
& atro
ou im
homm
Moine
me au
de car
l'espio
accusé
penda
que Pi
de la
sa miss

Espagno
par resp
(a) Z
comme
lagon en
tre nom
en Amér
quels il
Pérou,

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire (a); comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux aventuriers également obscurs & ignorants, dont le caractère cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de

Espagnol, discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

(a) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Eglise à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Hist. du Pérou, liv. 1. ch. 1. pag. 2. Edition de Seville.*

l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par les Angeles, produisit des trésors, & ces trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître au juste, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules mines du Bresil, avoient produit, depuis Pierre II, jusqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres tournois (a). Les manifestes des flottes qui ont porté

(a) L'Amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Bresil, se monte

cet or
de tou
forte
doute
de m
de l'e
jusqu'
qu'un
En é
Chili,
d'or,
duit d
presqu
en avo
Portug
sicle.
étoit d
en avo
quinze
Piastre

annuelles
Ce calcul
avons fa
encore au
ne sont q
le Portug
leur a app
(a) L'
tions sur
assure qu'
lions d'or
cet Auteu

cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bresiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presque innombrable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siècle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déjà faite en 1548 ; & en 1638, on en avoit tiré trois cents quatre-vingt-quinze millions six cents dix-neuf mille Piaftres (a).

annuellement à deux millions de livres Sterling. Ce calcul revient à-peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne ; le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(a) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant ; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit il pas toujours bien instruit.

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné (a). Et quand après sa mort, on pillà tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jeté à la mer la plupart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence

(a) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravedis, c'est-à-dire à plus de quatre millions cinq cents mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation & seulement avec les pointes ou les pinçettes, parce qu'on manquoit d'eau forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cents cinquante mille livres ; il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on enleva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

qu'ils
çonner
Espagn
Com
tées d'
voient
Portug
mes qu
& leur
pour a
rent bi
les deu
en diffé
en 1753
que cin
en mon
il étoit
nourri
il devoi
fois plu
solvable
avoit d
seph a
l'an 175
ment de
barrassa
à empr
pour sul
mille éc

(a) Si
contenu u
quinze m

qu'ils aient assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal & en Espagne, ces deux Royaumes qui négligerent entièrement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort altéré (a), & il étoit redevable à l'Angleterre qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente cinq fois plus qu'il ne possédoit; il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré sa faillite. Le Roi Joseph actuellement sur le trône, se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une confrairie.

(a) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques (a).

Philippe II, si long-temps possesseur des trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage,

(a) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chute de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'Administration.

ST
ce Prin
mit ses
nécessit
sujets,
rent de
nes, lai
de ronc
rent le
Braban
le germ
leur coe
rent plu
lieu d'y
conqué
conquêt

(a) L'A
morce G
l'Amériq
narchie q
est tombé
mors. L'A
gnols, s'il
Manufact
l'Auteur a
ruine de
vient, il
l'Espagne
vérité, de
encore, et
& 212463
dettes éto
habitants
& 200000
tout, 390

en étoit
même de
bien que
ds qu'on
nce, &
pour se
très-inf-
qu'on fa-
y écrire
ences de
e perdre
oint, qui
sommoit
ars Asia-

offesseur
, vécut
ence où
rats. En-
es à tout
lavage,

x millions
de terre
trois cents
Il paroît
entraîné
imaginer
tassé des
Lisbonne,
dans une
les sujets
ns toutes

ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses sujets, comme frappés de vertige cessèrent de travailler leurs soies & leurs laines, laisserent leurs campagnes se hériffer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France; le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur: les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes (a). Cette léthargie éveilla les

(a) L'Auteur des *Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture; en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 21246302 écus de veillon en revenus; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitans il s'y trouvoit 190046 Ecclésiastiques & 200000 qui prétendoient à le devenir; ainsi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutele. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant Empire de l'Univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achete de l'étranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laisserent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chute, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siecle, montré la route au nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la reproduction dans l'espece humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus

d'or &
toute
denré
prend
du m
font p
celui
livres
priéta
sicle.

On
ses de
à temp
épiceri
auroit
lant fa
gent ;
ble qu

Que
nous a
ont ré
climats
compte
cepend
nir des
ne saur
temps d

Ce n
Indes s
de com
réelle ;
là leurs
sons de

d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métal importé, les Européens n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possède aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzième siècle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chute, où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas: cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matières effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent

plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a agrandi la scène des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel; depuis Buénos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campeche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à la seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé

de co
se fa
leur
tele,
ront
& d'a

Le
cette
présen
singul

Un
n'exif
ter: il
croire
misph
sonna
gré ce
franch
Atlan
de ce
présen
brigu
de Cés
les cri

Il e
plus r
la rai
possib
auroit
ou d'A
de do
L'abru
doute

elles : une
quelques ar-
flamme &
urope est
est : tous
ffivement
ance élec-
des maf-
anton jus-
os - Aires
e des Eu-
les diffé-
la même
entraînées
titudes de
que l'Asie
ques mar-
Amérique,
du bois de

lonies des
est exclusif
réduit à
ages & les
ont pas si
que l'Au-
fort exac-
rvenoit à
commerce
on ruine-
ans la ba-
elles l'em-
il est aisé

de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette première Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque oseroit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvrit l'autre moitié de cette Planète ; un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de la raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problème qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI, qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces

honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle; Venise obtint ce privilege dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible: ils sollicitèrent la permission de doubler le Cap de bonne Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Negres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement: on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V, de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire " que Sa Sainteté
 „ étoit priée de vouloir animer & recon-
 „ noître le zele du Roi son maître, en
 „ attribuant à la Couronne de Portugal
 „ toutes les Terres qu'on découvroit le
 „ long de l'Afrique, jusques aux Indes
 „ inclusivement; puisqu'on devoit regar-
 „ der *comme des possesseurs injustes toutes*
 „ *les nations infideles qui y étoient établies.*
 „ Que Sa Sainteté défendit en même-
 „ temps à tous les Princes chrétiens, sous

„ les p
 „ de tra
 „ trepr
 „ Si l'
 auroit
 prouve
 d'Ango
 tes, pa
 vaguen
 l'Evang
 mais le
 à cette
 Bulle
 la desir
 mes &
 une inj
 qu'elle
 les Afr
 fait ho
 premier
 gres: l
 tes les
 l'Espag
 l'homme
 sonne,
 D'un
 point,
 mité de
 preluq
 d'Euro

(a) H
 Lafitau

OPH.

ant d'ac-
n 1346,
ermission
en Asie,
canelle ;
ont elle
hématisa
rope qui
n 1440,
e propo-
sollicite-
e Cap de
e en fer-
s, parce
e & qu'ils
Ces deux
ment : on
, & on
ez d'Aze-
r la pos-
ale pour
au Pape
Sainteté
& recon-
âtre, en
Portugal
vriroit le
ux Indes
bit regar-
des toutes
t établies.
n même-
ens, sous

SUR LES AMERICAINS. 111

„ les peines Canoniques les plus grieved,
„ de traverser les Portugais dans leurs en-
„ treprises (a).

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Évangile, il auroit été fort embarrassé ; mais le sacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la desiroient : on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres : les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne : les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considère la pusillanimité des Américains subjugués & détruits presque en un instant, par une poignée d'Européens.

(a) *Histoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, Tome I. pag. 15. in-4°.*

112' RECHERCHES PHILOSOPH.

Las Casas dit que les Castillans en massacrerent douze millions : il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique septentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Caraïbes & les Lucais. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bresil, on a exterminé les deux tiers des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoit des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multi-

S
plié les
les ani
gné les
le cour
des en
mains
imment

Dans
entiere
mai fai
due fan
où les
pénétré
contenu
pandoie
croissoie
nuisibles
tes & d
pedes,
que dan
tissés,
duit que
les homr
les anim
blessé &
de génie
noissoier
ploiter l
L'Amé
(a) lieu

(a) M.
de l'Amér

plié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrain, aligné le cours des rivières, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphère opposé la nature entière étoit sauvage, l'air grossier & mai sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviales, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupèdes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abâtardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur faiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour former le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (a) lieues quarrées; sur ce prodigieux

(a) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglois en

114 RECHERCHES PHILOSOPH.

emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espece de société politique: tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végeoit à l'ombre des forêts, & monroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphère à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siècles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horison, pour avoir été habitée & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ère, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le completer que par interval-

quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

les? E
anima
qui viv
nu: ce
créatio
vivifiés
beroit
une tel
une fo
fés, p
ne par
de un
aussi a
peces p
globe.
tuite a
phes de
trop ma
voir de
physiqu
Si le
d'origin
cette qu
on dev
étoient
tenue d
monum
ble ne
événem
conserv
émigré
qu'il av
res nou

de deux na-
de société
& dispersé
connoissant
à l'ombre
assez d'in-
arriture.
ere à l'au-
nde qu'elle
e l'ignorer.
e de rendre
parité entre
d'un même
ce humaine
, & qu'elle
pendant six
insoutena-
pu être at-
r avoir été
a temps in-
e vaste con-
s seroit - il
plé depuis
à l'an 800
ême aucune
lle été assez
n ouvrage,
r interval-

illes sur un
contient que
n dans notre

les? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphère? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scène du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'apercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrième partie de notre Planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas

à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la première fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents incontestables de l'histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentiennes, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrières anéantissent la race humaine dans un pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont effacés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de cer-

tains climats
tion soit
nombre
mais la
compté
rée de l'
aux influ
donné à
Comm
que l'hist
plupart
ment de
raisonnan
vage, ju
arts & d
parence
été, dan
& des sie
autres no
ces que
dinaires :
perfectibi
la perfec
ils doiver
leurs loix
eu de mo
conduite
fini, tan
employés
que dans
même. Le
que la ra
tions du

s que l'hif-
à l'égard

arquer sur
ne grande
le dont la
e mémoire
n ne con-
gion dont
restée dé-
& que les
, pour la
le époque,
e romanef-
plit le pre-
si l'on vou-
nales, tout
e aux do-
toire, rien
e que des
tastrophes
s & meur-
humaine
e fens feu-
il étoit in-
concluoit
parce que
acés & fa
eroit fans
pper, lorf-
e ce qu'on

ns de cer-

ains climats défavorables, la popula-
tion foit continuellement foible, & le
nombre d'hommes extrêmement rare ;
mais la nature ne semble pas avoir
compté les individus: elle s'est conten-
tée de l'existence du genre, l'a soumis
aux influences de son climat, & aban-
donné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain
que l'histoire nous présente, on voit la
plupart des peuples s'élever successive-
ment de l'abrutissement, & marcher en
trâtonnant des extrémités de la vie sau-
vage, jusqu'aux rudiments primitifs des
arts & de la société, il y a toute ap-
parence que les premiers hommes ont
été, dans le commencement des choses
& des siècles, jettés sur ce globe sans
autres notions, sans autres connoissan-
ces que celles qu'ont les Sauvages or-
dinaires: portant en eux le germe de la
perfectibilité, ils étoient très-éloignés de
la perfection: créés bruts & grossiers,
ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs,
leurs loix & leurs sciences: ils n'ont pas
eu de modele commun, ni de regle de
conduite fixe; aussi ont-ils varié à l'in-
fini, tant dans les moyens qu'ils ont
employés pour atteindre à la vie civile,
que dans les institutions de la vie civile
même. Le climat les a autant gouvernés
que la raison, & les différentes grada-
tions du froid & de la chaleur ont visi-

118 RECHERCHES PHILOSOPH.

blement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Groënlandois n'auront jamais des villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Negres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique : plus un terrain est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent-elles, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. Delà on

SU

peut de
rentes
placées
ou moir

Les c
l'ordre
moins p
moins t
ont le t
ner leur

pour p
Les N
mais di
bligés d
ges, &
ils ne fo
pas pen
maisons
où l'on

gent d
d'un m
Arabes
ceux d'
noissons
être reg
la vie d
intermé
& l'état
les sépa

Il y a
mé Rhi
celles q
nes &

peut déterminer les rangs où les différentes especes de sauvages doivent être placées ; suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre , parce que leur subsistance est la moins précaire , & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet ; ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments : ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais différent des premiers, en ce qu'ils sont obligés d'aller à la recherche des pâturages , & d'accompagner leurs troupeaux , ils ne sont jamais établis : on ne rencontre pas pendant l'hiver , leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre , d'un mois à l'autre. Les Tatars , les Arabes , les Maures , les Lapons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux ; leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples bergers ou pasteurs : intermédiaires entre la condition sauvage & l'état civil , une distance presque égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts , de racines & de fruits provenus sans culture.

Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de *l'origine des Arts & des Sciences*, croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les anciens, doive signifier les noix, les châtaignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se sustenter ; il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, faccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrième classe ; leur façon d'exister ne diffère pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée, & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hasard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent pendant l'hiver,

se

se caba
d'entr'e
sont les

Enfin
nier or
tous : e
d'un jo
la réun
semblab
maihou
fécond
tous les
que le
vage ch
carte au
tion hur
de la vi
c'est plu
être log
mes ou a
féroce &
génie s'
ter, moi
se polic
ce que s
quadrup
Tout q
plier
a déjà re
& celui c
blement
ques, d'
terre, &

Tom

ucoup des
du pays :
les palmif-
moins sau-
élever au-
s rameaux
nes. L'Au-
s Sciences,
tirer une
ue ce mot,
s anciens,
hâtaignes,
s faines &
rain qu'on
pain dont
nter ; il est
eu recours
cantons de
ée alors,
r deux ar-

ent la qua-
'exister ne
le des pas-
que ceux-ci
ivoisés une
s pêcheurs
hasard que
e physique.
'expatrient
par petites
les rivages
nt l'hyver,
se

se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Groënlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous : errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs ; parce que le gibier, bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale : s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & ses mœurs barbares ; plus son génie s'occupe-t-il des moyens de subsister, moins réfléchit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnassières entre les quadrupèdes infociables.

Tout cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre Hémisphère & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inondations considérables

beaucoup plus tard que notre horizon. Acofta, dans son excellent Ouvrage de *situ Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturalistes de son temps rencontroient au nouveau monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclyfme dont la mémoire s'étoit confervée dans les livres facrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugierent dans les montagnes de la haute Abyffinie, où la terre est plus exhauffée de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre prefqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales font couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviales extravafées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiffoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une fecouffe violente, imprimée à toute la machine du globe terraqueé : les nombreux volcans de Cordellieres & des rochers du Mexique, les tremblemens qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, expofées dans certains endroits à fleur de fol, semblent

indiqu
délayé
lement
Les co
les lieu

(a) Su
dans l'A
le voyag
rique sep
Auteur é
la Suede
retire d'u
affuré par
Suede, c
à quarant
fant que
ce Royau
deux mill
gues n'éto
continue
que, qui
de profon
quatre mil
Celsius, R
ple-Calm,
these de la
de sorte qu
dans ce pl
expérience
mêmes rés
Il est vr
un mémoi
faits attest
Evêques f
pas philoso

OPH.

horizon.
ouvrage de
s plus ha-
s rencon-
s vestiges
ceux de
le grand
étoit con-
s Choëns,
en avoient
on de la
erent dans
ffinie, où
euf lieues,
andrie.
lacs & de
cidentales
été formé
iatiles ex-
rds attirés
s : ces lacs
d'eaux qui
es endroits
violente,
e du globe
ans de Cor-
exique, les
amais dans
des Andes,
pas encore
nes des mé-
es dans de
, semblent

SUR LES AMERICAINS. 123

indiquer que le sol même y avoit été
délayé, & que des torrens ou des écou-
lements en avoient entraîné la superficie.
Les coquillages marins amoncelés dans
les lieux méditerranés les plus bas (a), la

(a) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve
dans l'Amérique méridionale, on peut consulter
le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amé-
rique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet
Auteur étoit, comme le font tous les savants de
la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se
retire d'une année à l'autre. On prétend s'être
assuré par des expériences, que sur la côte de la
Suede, cette diminution est de quarante-quatre
à quarante-cinq pouces en un siecle. En suppo-
sant que la progression a toujours été la même,
ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que
deux mille ans, ou du moins toutes ses monta-
gnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution
continue dans la même proportion, la mer balti-
que, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes
de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans
quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedembourg,
Celsius, Rudman, Dalin, Linnæus & son disci-
ple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypo-
thèse de la retraite des eaux de la mer du Nord,
de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité
dans ce phénomène, & d'autant plus, que les
expériences faites en Danemarck ont donné les
mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié
un mémoire, dans lequel il contredit tous ces
faits attestés par des philosophes, comme les
Evêques font ordinairement, quand ils ne sont
pas philosophes eux-mêmes.

destruction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées; toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphère de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre horizon; puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupèdes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulières, on fait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoi qu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre: les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont

presqu
Phidon
& en
nous a
fabriqu
médaill
coup c
Les Ro
garde
Empero
qu'on
elles pe
que M.

Mela
la vérité
disent a
ante dilu

(a) Su
démie des
cune trad
à l'an 36
la période
commenc
anciennes
selon lui
ruines dis
qu'avant
écoulé tro
Voulois
Chine &
on pourro
veulent c
est, profes

SOPH.

quadrupe-
ir dans les
Péruviens,
ngénéral,
au Fleuve
dans les
ées étoient
combinées
d'Acofta
re de l'A-

i l'on y a
diluviens?
rs plus fin-
dans notre
de grands
venu à des
les analo-
ans aucune
ent. Quant
n fait qu'on
part qu'on
u déluge,
terrible il y
es hommes
plicés peut-
du temps
reins & les
ce habita-
nt tout en-
d'argent,
erver dans
ftres, n'ont

SUR LES AMERICAINS. 125

presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considérant en original, elle nous a paru absolument faussé, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grece, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision: elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que M. Freret ne leur en accorde (a).

Mela, Pline & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge

(a) Suivant M. Freret, (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, T. XVIII. pag. 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ère vulgaire: il prétend que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Braraines disent, malheureusement pour M. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profecto furor*.

ont-ils voulu parler? Le cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un événement destructeur qui avoit défigurés & transposés tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques Antiquités, prétendument antédiluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordemens particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrene.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblemens de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'Hémisphère opposé, les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions: répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de borbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population

incroyables & dont que qu'essentielle

On a nouvel vaporeux vent, f & engendrées d'un can juger pays, faut un purifier ont qui dra-t- considé & rever d'autre

Les co semblent plus éc les déb eaux se devenir un dess seul per rables f bres, & peuvon leur séj

incroyablement foible, leurs corps dépi-
lés & énervés, la maladie endémique
dont ils étoient atteints, tout cela indi-
que qu'ils avoient effuyé une altération
essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres
nouvellement défrichées & saignées: les
vapeurs fétides & grossières qui s'en éle-
vent, sont par-tout également mal-saines,
& engendrent dans les habitants des ma-
ladies chroniques. Par ce qui arrive dans
un canton, dans une province, on peut
juger de ce qui doit arriver dans un
pays, & aller du petit au grand: s'il
faut une longue suite d'années, pour
purifier la moindre plage que les eaux
ont quittée, quel laps de siècles ne fau-
dra-t-il pas pour émonder une portion
considérable du globe envahie par l'océan,
& revenu à sec par l'évaporation, ou par
d'autres causes quelconques?

Les conséquences qu'entraîne un déluge,
semblent avoir échappé aux Auteurs les
plus éclairés: ce n'est point assez que
les débordements aient cessé, & que les
eaux se soient retirées; le sol pour re-
devenir habitable & salubre, exige encore
un dessèchement parfait, que le temps
seul peut amener: les lieux les plus favo-
rables se recouvrent de végétaux & d'ar-
bres, & ce n'est qu'alors que les hommes
peuvent y rentrer & achever de nettoyer
leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus faibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entièrement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste, comme l'Auteur de *l'Esprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon sujet pour que je puisse le passer sous silence.

„ Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages en Amérique, dit-il, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour de leur cabane un morceau de terre, le mays y vient d'abord : la chasse & la pêche achevent de mettre les hommes dans l'abondance ; d'ailleurs les animaux qui paissent comme les bœufs, les buffes, &c. y réussissent mieux que les bêtes carnassières. Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de l'Afrique „

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces

S
 „ avau
 „ la te
 „ que d
 „ arbre
 Le r
 cieux,
 ce qui
 qu'il n'
 Qua
 fes, les
 les Ger
 gnols
 quelqu
 qu'il y
 en Eur
 d'elle -
 on peut
 tesquie
 n'a pas
 mais l'a
 tre cau
 dans l'é
 stérilité
 Une
 abonda
 plutôt
 âpre, &
 lité : au
 che de
 successi

(a) Li

„avantages en Europe, si l'on y laissoit
 „la terre inculte : il n'y viendrait gueres
 „que des forêts, des chênes, & d'autres
 „arbres stériles (a) „

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siècles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits, dont on peut se nourrir? Puisque M. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possède un terrain abondant en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité: aussi voit-on que telle a été la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés: elle a suivi la gra-

(a) *Livre XVIII. Chap. IX.*

dation des climats, & la fécondité du sol: sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantée de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage: c'est au contraire le défaut de subsistances qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légère idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de M. de Montesquieu: jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigènes y ont continuellement à combattre contre la disette; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs: si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme il font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un Orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils font

oblig
ont
tes r
rédu
ment
chass
sépar
tance
fions
d'aut
Liche
que l
che; &
dont
quelq

(a) L
de Phil
nomme
d'Inde
d'une c
lerée su
jour.

Les L
sieurs n
mentair
la meil
poudre
pas M. L
Grifons
grillé,
qu'on c
recette a
de l'Am

ndité du
l'Inde &
, de pal-
mmes ont
ent plutôt
la Souabe
prouvoient
lques an-

du climat
sauvage:
bsistances
faut avoir
ue septen-
nséquence
ntelquieu:

te région,
par quel-
de volup-
roductions
de la na-
Indigenes
pattre con-
oient tous

fruits de
ourrir, ils
& auroient
quillement
e il font,
e leurs ca-
ravers des
vent. leur
qu'ils font

SUR LES AMERICAINS. 131

obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses (a). Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européens nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

(a) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte*: elle est composée de bled d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de sel commun: une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lapons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares est en ce genre: la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive inventée prétendument en 1753 par M. Bouebe, Chirurgien du Régiment de Salis-Grifons, n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative: qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des sauvages de l'Amérique septentrionale.

132 RECHERCHES PHILOSOPH.

Les besoins toujours renaissans de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de songer à se civiliser: il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs: l'agriculture seule multiplie les récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*; mais on fait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi seroient donc ces fruits abondans que le sein de la terre y versoit, prétendument sans peine & sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne soient pas civilisés davantage; car il est certain que le Nord de notre Europe n'est sorti entièrement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruit qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de

S
presqu
res po
& mên
qu'ils
succes
mat d
bourag
peut a
été la
tout d
soit en
de Tac
la mai
sous le

Les
bien ex
quieu:
en Am
ont été
plantés
miers t
bous &
de la
la Lap
l'Amér
eu l'esp
de les
sédenta
faiteme
dont il
bles: &
tales n
gnaux.

OPH.

de la vie
s l'avons
e moral:
se civili-
têt de se
la chasse
nombre
le multi-
mbre des

mays en
Esprit des
t au nou-
ù l'on ne
e où l'on
alloit éle-
r la vie,
its abon-
y verfoit,
s culture,
érité est,
té, & est
trée fort
que ceux
connu le
avantage;
de notre
de l'abru-
au temps
l'Asie lui
nestibles,
nquoient.
origine de

SUR LES AMERICAINS. 133

presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & surtout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé: il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réussissoient bien en Amérique, dit M. de Montesquieu: mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européens dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espèce que les Rhennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lapons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imaginables: & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons, que les Tartares

ont amenés à la domesticité , étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassières , le Canada seul en nourrissoit un nombre presque incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en apporte , en est une preuve parlante. Les ours , les loups - cerviers , les loups noirs , les gloutons , les tigres , les renards y étoient très-répandus , & quoique ces animaux fussent moins vail-lants , ou plus peureux que ceux de leur espece qui habitent dans l'ancien continent , ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc , dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix* , qu'un raisonnement de spéculation , contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siècles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrain & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amène à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif : les loix ne sont qu'utiles : la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux , la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & com-

me vo
l'Egyp
la Gre
les Ga
nie : &
le deg
de ces
égalem
sans co
stérile
gétaux
origine
mat , i
ne con
ces ali
& l'avo

Les
ou sém
plexion
pouvoi
un mo
de fer
procur
lâches

Ceux
sur-tou
étonnés
dire , l
Scythes
on a d
d'extra
de l'au
n'ayant

ient éga-
s Améri-
sieres, le
nombre
de pelle-
ne preuve
cerviers,
es tigres,
ndus, &
oins vail-
x de leur
en conti-
assez de
bêtes fru-

e passage
raisonne-
it par les
es nations
sophisme

avreté du
nt l'hom-
bondance
de la sub-
qu'on ré-
x ne font
dispensa-

riches en
blié infi-
ons froids
& com-

me voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grece, de la Grece dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie: & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous: si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien: elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou fémi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient domter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procurés, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & sur-tout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente, on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs scythiques n'ayant été que les vrais caractères de la

vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrain qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le sol étoit singulièrement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture, & à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impossibles en un certain sens: il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui se rapprochoient assez pour s'ôter mutuellement la subsistance. Aussi les premiers Européens s'apperçurent-ils d'abord de cette triste animosité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en

paix. Un
roit pas
tion de
tromper

La con
nécessai
bus, &
les unes
chez les
les Aby
Caffres:
gabonde
des: &
universe

Par-to
fixée, or
empêche
où la pr
core ave
mainteni
hommes
dernier e
nu à les
si l'on r
leurs exc
ont tous
besoins,
tions de l
roit diffic
quand r
moins mé
ne les fu
malheur

apperce-
la façon
de l'uni-

mpitoya-
u terrain
des dé-
ment al-
ns l'un &
eux tous
nature:
ardeur,
lien de
ces ani-
certaines
r chasser
tiers du
ièrement
ue indi-
urriture,
cette re-
amitié &
sibles en
y regner
entre les
ffez pour
nce. Aussi
urent-ils
é qui in-
des occi-
res: ceux
ent avoir
s vivre en

SUR LES AMERICAINS. 137

paix. Un Philosophe comme Hobbes n'au-
roit pas manqué d'y voir la démonstra-
tion de son système, & il auroit pu se
tromper.

La constitution de la vie sauvage amene
nécessairement l'établissement des Tri-
bus, & ces Tribus sont par-tout ennemies
les unes des autres; comme on l'observe
chez les Tartares, chez les Arabes, chez
les Abyssins, chez les Negres, chez les
Caffres: enfin parmi toutes les nations va-
gabondes qui se sont distribuées en hor-
des: & voici la cause de cette discorde
universelle.

Par-tout où la propriété n'est point
fixée, on se bat avec acharnement, pour
empêcher qu'elle ne s'établisse; par-tout
où la propriété est établie, on se bat en-
core avec une opiniâtreté égale pour la
maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les
hommes sont si fort à craindre, que le
dernier effort de la vertu est d'être parve-
nu à les aimer, & on ne peut les aimer,
si l'on n'excuse leurs emportements &
leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils
ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes
besoins, & les mêmes droits aux produc-
tions de la terre, on conçoit qu'il leur se-
roit difficile d'être éternellement en paix,
quand même ils seroient infiniment
moins méchants qu'ils ne le sont, ou qu'on
ne les suppose. D'ailleurs leur commun
malheur est, que l'injustice d'un seul

être dérange l'équilibre & l'union générale: les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singulière, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: si l'on les a vus souvent en guerre avec les François & les Anglois, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre: ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence, encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les gran-

des qua
est cont
lièrement
attaques
de dev
une ma
mis, en
brûle le
combat
ces sort
trépidité

La su
lises sus
fiste qu
mes & d
de leur
elle pe
de, plu
que du
que les
jamais
mieux
qu'ils e
maines
ce que
plus ac
Varus
moins
Armini
a-t-elle
champ
trété po
La v

des qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singulièrement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ: ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi; on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux polices que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Breme, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action régulière en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le

feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Colonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764, nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

„ Ces sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont gueres plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des armes à feu. Ils exposent rarement leurs personnes au danger, & se fient entièrement sur leur adresse à se cacher pendant l'action : ils ne paroissent jamais à découvert à moins qu'ils n'aient, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il met bas ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européens s'emparent d'un terrain faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces barbares pusillanimes,

dont les
déclaré
noîtront
qui que
rain, &
tribut d
pourvu
ou qu'on
quelle il
des orig
des raci

On pe
l'effréné
conquer
forcer d
telle pr
peuple
ricains r

Je me
clure qu
res natio
n'a jama
pective
mais qu
sistance
lier, à c
inculte,
cultivé.
se nour
subjugu
qu'elle,
cela n'e
ges ; car

de l'hom-
ins venoit
de leur fa-
ureux par
rs organes
epuis que
lonel Bou-
expédition
vons juger
e cet Offi-

ont eu an-
l'être très-
plus braves
des armes
leurs per-
nt entière-
cher pen-
nt jamais à
aient, par
frappé de
ns des bois
t quand il
de se dé-
rmes.

à chercher
ans de tels
e décelent
t forcés de
ive toutes
arent d'un
affe ou du
llanimes,

dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglois, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrain inculte, pour équivaler à un petit terrain cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguier une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des sauvages; car dès-lors, ils cesseroient de l'être;

pour conserver leurs conquêtes ; ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs, étoit la chasse même ; c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles*, a écrit sur ce sujet : selon lui, „ tous les sauvages chasseurs sont en paix : la guerre n'existe „ que chez les peuples cultivateurs : l'agriculture engendre les guerres nationales : la chasse adoucit le cœur de „ l'homme, & l'amène insensiblement „ dans le sein de la vie sociale : l'esclavage est un bien, on a eu tort de „ l'abolir. Voilà une suite de paradoxes que M. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européens, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines ; n'auroient dû employer que la douceur, & la supériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiser, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Espérance, d'abord très-farouches, & devenus ensuite très-officieux. Ces Africains parlèrent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquè-

rent che
 „ venus
 „ que d
 „ en fav
 „ racle e
 „ noître
 „ vous é
 „ rons v
 „ servic
 Comman
 barrassé
 tout par
 prit éto
 Caffres,
 d'eau de
 plus har
 feu ; ce
 bien, a
 n'osez e
 un mira
 formes ;
 queur e
 Holland

(2) Il
 nommé P
 a fait le
 de la Cai
 & il a eu
 des Hott
 faire la d
 telots, &
 a compilé

es ; ils se
r, & leurs
ir, feroient
Le grand
es peuples
me ; c'étoit
de qui ar
utre, dès
nées, pour
ibier. J'au
Auteur de
écrit sur ce
vages chaf
re n'existe
teurs : l'a
rres natio
e cœur de
nsiblement
e : l'escla
eur tort de
paradoxes
primer.
mployer la
outrés pour
nes ; n'au
ouceur, &
& de leurs
r, comme
es Hotten
e, d'abord
sulte très
erent ainsi
débarque

rent chez eux. „ Vous autres étrangers
„ venus de loin, vous n'êtes après tout
„ que des hommes comme nous ; si vous
„ en savez plus que nous, faites un mi-
„ racle en notre présence, & nous recon-
„ noîtrons votre supériorité. Si avec cela,
„ vous êtes justes & équitables, nous fe-
„ rons vos amis, & vous promettons nos
„ services. M. Adrien Vanderstéel (a)
Commandant du fort, fut d'abord em-
barrassé par cette question : il suppléa à
tout par sa hardiesse & une présence d'es-
prit étonnante. Arrivé à l'assemblée des
Caffres, il prit en main un grand gobelet
d'eau de vie, y mit le feu & proposa aux
plus hardis de boire cette coupe pleine de
feu ; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé
bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous
n'osez entreprendre : vous avez demandé
un miracle, en voilà un dans toutes les
formes ; & il voida d'une haleine la li-
queur enflammée. Depuis ce temps, les
Hollandois & les Hottentots ont été bons

(a) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots ; il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans les cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres étant ivre.

amis ; il est vrai qu'on leur a payé le terrain sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage , comme on y réduit les Negres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire , & qui fait tant d'honneur au caractère doux & généreux des Hollandois , auroit dû être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissemens dans les Isles & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains , on a fait , même en politique , une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer , comme on a fait aux Indes orientales , avec les Javanois , les Malois , les Malebares , les Mogols , & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

Las Casas , Evêque des Chiapa avoit eu , à la vérité , l'idée de policer les Américains , de les laisser libres , de les porter au commerce , & de leur donner simplement des Gouverneurs (a). Mais cet

(a) Las Casas demandoit mille lieues de Côtes , depuis Rio Dolcé , jusqu'au Cap de Los Araucas , pour y établir un ordre sémi-militaire , sémi-ecclésiastique : il vouloit être grand Maître de cet ordre & se flattoit d'appriivoiser & de civiliser 10 mille Américains en deux ans , & de leur faire

S
Ecclési
choit d
sous ce
manite
éloges
Améri
donne
formé
que ac
esclave
temen
nouvea
nemi c
qua av
ne lui
mémoi
pour p
les idé
natisim
perver
des ger
ces , &
vaisés

payer e
ducats ,
Il y avo
si les Es
quérant
avoir d
L'intent
rain dan
ont , dan
projeté

payé le ter-
 lle du Cap
 ompagnie;
 olement la
 ucun hom-
 ge, comme
 ndiens. Cet
 s l'histoire,
 u caractère
 ois, auroit
 ffances qui
 ans les Isles
 entales. On
 détruisant
 ème en po-
 : on auroit
 ncorporer,
 orientales,
 , les Male-
 les autres
 Asie.
 iapa avoit
 er les Amé-
 e les porter
 ner simple-
 . Mais cet

ues de Côtes,
 Los Araucas,
 ire, sémi-ec-
 Maître de cet
 e civiliser 10
 de leur faire
 ésiaistique,

Ecclésiastique, d'ailleurs intrigant, ca-
 choit des vues orgueilleuses & immenses,
 sous ce plan dicté en apparence par l'hu-
 manité & la modestie : si on lui doit des
 éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux
 Américains, il est impossible de lui par-
 donner d'avoir le premier en Espagne,
 formé & exécuté le projet d'aller en Afri-
 que acheter des Negres, de les déclarer
 esclaves, & de les forcer, par des trai-
 tements inouis, à labourer la terre du
 nouveau monde. Sepulvéda, qui fut l'en-
 nemi capital de ce Las Casas, & qui atta-
 qua avec aigreur toutes ses démarches,
 ne lui reproche nulle part cet odieux
 mémoire qu'il avoit offert à la Cour,
 pour proposer la traite des Noirs : tant
 les idées étoient alors confondues : le fa-
 natisme, la cruauté, l'intérêt avoient
 perverti les premières notions du droit
 des gens : on fit les plus grandes injusti-
 ces, & on les défendit par les plus mau-
 vaises des raisons.

payer en trois ans, un tribut de quinze mille
 ducats, & de soixante mille ducats en dix ans.
 Il y avoit dans ce projet, une injustice marquée ;
 si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en con-
 quérant l'Amérique, comment pouvoient-ils
 avoir droit d'exiger un tribut des Américains ?
 L'intention de Las Casas étoit de se faire souve-
 rain dans les Indes : il est certain que les Jésuites
 ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit
 projeté, & se sont servis de ses mémoires.

SUR LES AMERICAINS. 145

Ecclésiastique, d'ailleurs intrigant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Negres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitemens inouis, à labourer la terre du nouveau monde. Sepulvéda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs : tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premières notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de soixante mille ducats en dix ans. Il y avoit dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit

146 RECHERCHES PHILOSOPH.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractère moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulières qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand M. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poésie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthène, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi à M. Timberlake (a) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheu-

(a) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake,*
London 1766,

S
reusement
mun d
ont tra
pas si
rendu
langue
aussi pe
Scythe
belles h
sans &
Quar
que ce
oratoire
idée de
peuvent
ne save
que rien
truit qu
quand
ivrogne
de leur
mauvai
alors ne
possible
sens.
La p
sous pr
trait de
leur pr
légories
coup fû
ne s'int
ni aux

OPH.

en dé-
n a re-
euplades
un mo-
ages du
est très-
et égard
Pothe-
ent des
contraf-
en com-
moins qui
e tant de
ne reste,
ire usage
utorité &
ageur en

e les Iro-
loquence
ils n'ont
ne chez
rhétori-
aranges
, & sur-
ons - nous
(a) & à
de cette
malheu-

Timberlake,

SUR LES AMERICAINS. 147

reusement le caractère original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand M. Timberlake nous assure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au de-là de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots : quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des Relateurs Anglois, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satire de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de St. James, ni à toute

148 RECHERCHES PHILOSOPH.

la révolution du Ministère Britannique. Des écrivains fort estimables, pour s'être trop fié à ces relations illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a, sans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition, & les influences du climat l'égarerent, & l'égarerent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est appaisée, & de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne sortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin: sa raison ne vieillit pas: il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laisse la nature

dégén-
sans j
de son
resseu-
foibles
parce
n'ayan
garde
triers.
toujou
exécute
terrible
Europe
hordes
en guer
que lu
& étern
couvrit
faisoien
la font
n'a ni a
vengear
Le D
les moeu
impertin
prétend
gueilleu
mes. Kra

(a) Kor
messe ind
Krafi 1766

dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & sans la tirer de son assoupissement. Fondièrement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insensible; n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européens, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui: le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (a) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que

(a) *Kort fortæling af de vilde volkes fornem-
meste indretninger, Skike, oc meninger by Jens
Kraft 1760.*

le plus surprenant des phénomènes seroit, que des Sauvages extrêmement ignorants, ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entière, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux: s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre: ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes: ils auront des forciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture: mais dès que ces vieillards sont épuisés & décrépits, personne ne les aide ou les secourt: on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de force pour respirer encore long-temps: leurs petits, dont ils

devroient
montr
dressé
Il faut
faite
de la
qu'à l'
qui dé
ce. L'h
est été
s'écart
des,
à leur
tendu
toyable
bares,
font. C

(a) L
caractèr
qui sur
Aussi lo
sont en
une rac
dès que
leurs an
périr d'i
téristiqu
qui sont
ne pas
des ani
Strabon
dogues.
illum!

menes se-
nent igno-
rément
rien dans
ivent être
équent su-
nnerre, si
, ils ado-
& demain
vinité les
peindront
e malfai-
er, & de
es offran-
ôt que des

plus, est
tout par-
temps que
nt pas, &
x - mêmes
ces vieil-
personne
n ne leur
& ils pé-
du mon-
animaux
ier terme
pleins de
e vigueur
quent pas
spirer en-
, dont ils

devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous saisit d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage en qui toute lumière est éteinte & tout sentiment oblitéré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupèdes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct (a). Cependant on a prétendu que, malgré ce caractère impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un

(a) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractère fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractère des mœurs de tous les sauvages : ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, errorumque hostibus illum!*

misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts: si chez ces nations, il s'éleve des Despotés qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs Chaînes. Je crois que tous les Despotés ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui déobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation; *O homines ad servitutem paratos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan

barbare
Canada
inclina
rence
dernier
faut tir
l'on vo
a la fie
parce q
ni le ma

On a
de bon
la vie
sociale;
si oppos
rellemer
les corn
tous de
moindr
dont ils
été elev
qui est
enlevés
traînés
maîtres
ensuite,
forêts,
dre avic
semblab
raisonné
qué d'en
Cependa
sions de

barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers; mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fièvre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale; ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles; il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la première occasion, dans les forêts, jeter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces re-

tours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du sauvage, si tout à coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la première Partie.



r

 SI

De la v

PLusi
 pece h
 Améric
 que to
 ressemb
 me y é
 a pas
 jambes
 ni des
 Paul,
 disent
 des fem
 pubis, c
 les seul
 compris
 Eskima
 que no
 peindre
 donner
 Patago

e le rang
sauvages
i - même
oient pas.
ition ac-
ls étoient
savoit sur
a des fi-
i flattent
t le tour-
p la main
a cabane
é. Quant
a peut le
que goût-
font fau-
jusqu'au
pe, & que



SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.



PLusieurs Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des sauvages à queue, comme Marc, Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'os *pubis*, comme les Hottentotes : mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complete des Patagons, devenus si célèbres sans qu'ils

fachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité fera suivi par la description des Blafards de Panama , des Negres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

Ç'a toujours été le privilege, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers aventuriers qui firent, au quinzieme & au seizieme siecle, la reconnoissance des côtes de l'Amérique furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en

plaçant
sauvage
qui la
qu'une
très-les
phe M
à dout
en parl
Telliam
en erre
qui affi
des mo
sophe
que ces
mun.

Les
IV env
au gra

(a) C
Moines,
poux se
Plan-Ca
Tartares
la part
Asie. Q
rivée en
selon la
de bapti
doute d
lui-même
„ Les
„ furent
„ rent a

Ce traité
Blafards
ncs, des
phroditres
us a paru
ordre &
de diver-

, & peut-
x qui ont
& loin-
es qui ne
Auteurs,
lgaire de
r des ab-
estées par
s.

ii firent,
sicle, la
Amérique
la fureur
longeres.
une partie
e tous les
plus, mar-
tres créa-
uadrupe-
re au fon-
à force de
du succès
contes de
ipser, en

plaçant à leur tour dans l'Estoilande des sauvages taillés comme des Lapons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils fautoient très-lestement ; il paroît que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed*. Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables ; mais le Philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emiffaires, que le pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kan, en 1246 (a), publierent

(a) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines, Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient *le frere Ascelin* & *le frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays ; ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici, c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

„ Les Tartares ayant oui cette résolution ; en
„ furent grandement indignés & troublés, & di-
„ rent aux religieux en grande colere & rage,

à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vitesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complete, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des fauffetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique: jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable: chaque nation de l'Europe eut son Hérodote & son Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du nouveau monde, les Espagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des trou-

„ qu'ils n'avoient que faire de les exhorter à se
 „ rendre chrétiens & chiens, comme ils étoient,
 „ que le Pape étoit un chien, & eux tous aussi
 „ de vrais chiens. *Frere Ascelin* vouloit répondre
 „ à cela; mais il ne put, à cause du grand bruit,
 „ des menaces, cris & rugissements qu'ils faisoient
 „ entendre. *Bergeron voyages en Asie, dans les*
XII, XIII, XIV & XV Siecles, in-4°. pag.
68. à la Haye 1735.

peaux
 les Fran
 à la Ma
 voient
 étoient
 de Pari
 ont fai
 merveil
 nos jou
 gellani
 se depo

Outre
 le port
 des aut
 rique,
 variété
 nomme
 mes: il
 la face
 tige de

(a) Ce
 a été re
 trouvé d
 village e
 doigts de
 dres des
 par l'ord
 scrupule
 empoison
 sur de se
 riences a
 minute.

u de ces
n se joi-
d'une vi-
cette fa-
quelque
qu'il est
on temps
les, doués
e l'amour
ui l'esprit
s.

e, si l'on
s fauffetés
arichirent
es sur l'A-
prodiges
ue nation
son Phlé-
tier relé-
le Nord
nols peu-
tionale,
des trou-

horter à se
ils étoient,
x tous aussi
it répondre
rand bruit,
ils faisoient
e, dans les
in-4°. pag.

peaux de Sirenes dans la mer du Bresil ; les François pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandois trouvoient de Negres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviffe, au-delà de Parimaribo (a). Le temps & la vérité ont fait disparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques ; c'eût été trop faire que de se dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Esquimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits & les mœurs des autres sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanfians que les François nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus,

(a) Cette fable des Negres à pieds d'écreviffe a été renouvelée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun scrupule de mutiler leurs Negres & même de les empoisonner ; dès qu'ils en sont mécontents. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot distillé qui tue en une minute.

l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akansans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissemens entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude ; mais les maladies & le poison de la petite vérole ont fait chez elle au commencement de ce siècle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau insulté par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressembloient si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre, ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espece avec laquelle le rapport est le plus marqué : car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur : ils en sont différenciés par la forme du nez

qui man
origina
brable f
rent en
point si
Calmou
plus fer
plattes.
de la S
que les
tinent
blance.

On c
les rela
berg, c
brand-I
par le c
ny, qu
aussi vi
que j'ai
Canada
au mon
gues :
uns des

(a) V
à la suite
Cet Amb
envoyé
commerc
les vues
le succès
merce, l

de fine &
es qui les
nédiocre,
les yeux
d'ébene,
rigide.

ns, jadis
a eu ses
e le qua-
me degré
le poison
z elle au

e si horri-
e aujour-
us qui ne
au insulté
de se dé-

que tou-
eptentrio-
rtarie par
ffembent
res, qu'il
noître, si
coup à se

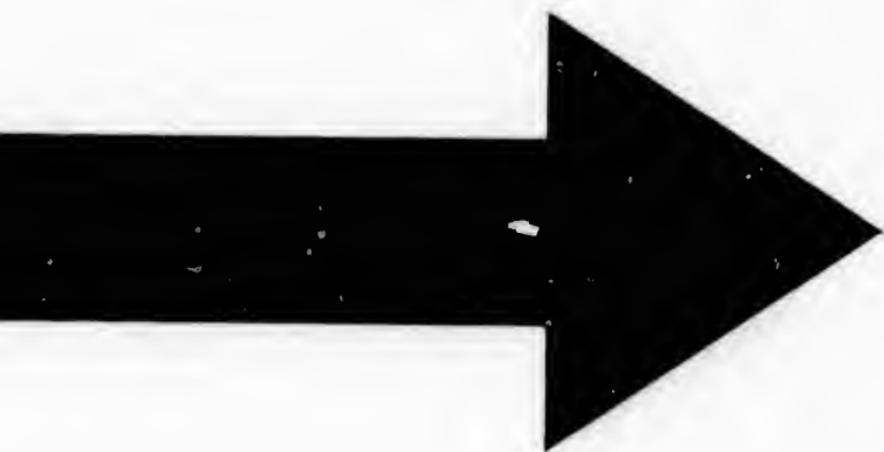
étés très-
es, on au-
c laquelle
car il est
cains fem-
laideur :
ne du nez

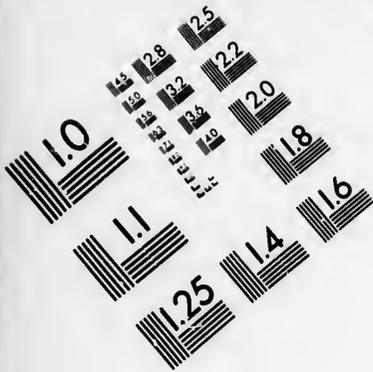
qui manque presque entièrement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares; ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ferrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de M. Antermomy, qui, dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, & par-tout ce que j'ai lu & oui conter des habitans du Canada, dit-il, il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable au Tunguses : ils ne sont pas même si éloignes les uns des autres qu'on le pense (a).

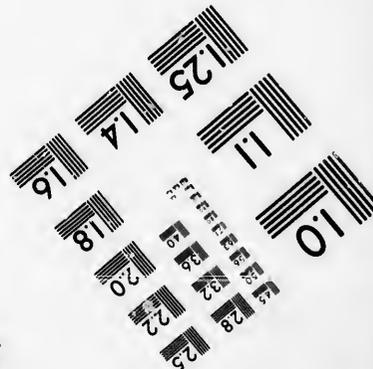
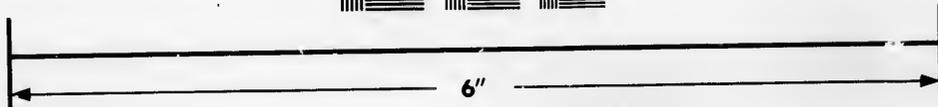
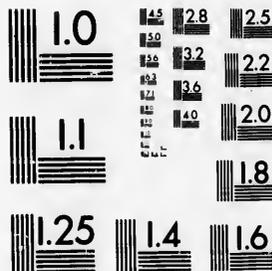
(a) Voyage de M. Antermomy, Gentilhomme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine. Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté; puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entièrement







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14560
(716) 872-4503

15 28
18 32 25
22
20
1.8

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1
0

Cette distance que M. Antermomy veut trouver si peu importante, est à-peu-près de huit cent lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tun-guses. D'ailleurs, la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques; ce qui ne seroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine: un rêveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans (a). En lisant cet ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme si l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circassis* & *Souriquois*, nom que les

tombé, & il y a déjà quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

(a) *Georgii Hornii de Originibus Americar. Libri IV. Hag. comit. 1652.*

Fran
l'Ac
a pu
du fo
veries
comp
ils pu
& im
l'appu
long-t
compi
cle, l
Tanj
or, a
incurf
remen
en A
raison
n'est p
qu'un
dant l
& en
nomb
au Spi
pour p
Les
n'ont j
triant,
opulen
les dé
Les ou
les côt
Califor

termony veüt
est à-peu-près
es, au travers
impossible à
ussi chétifs &
au rapport
pes des Tun-
ne des Cana-
différente du
qui ne seroit
s des autres,
is paroît l'in-
mier qui ait
éveur, nom-
te prétendue
y a plus de
ouvrage sans
empêcher de
é à l'auteur,
ns la Sibérie
ps, lorsqu'il
de l'Acadie
dote nomme
e étoit bien
ot corrompu
nom que les

années que la
sie à la Chine,
ur long-temps.
us *American.*

François ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper; c'étoit un savant qui du fond de sa solitude répandoit ses rêveries dans le public; mais comment les compilateurs de l'*Histoire Universelle* ont-ils pu renouveler cette opinion de Horn, & imaginer des chimères pour venir à l'appui d'un système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être? Ces compilateurs disent qu'au cinquième siècle, les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe: or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européens alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misère. Les ours & les neiges du Kamstchatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des

Affénipois, le lac Huron, la mouffe, les fougeres & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrémités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sentés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes, à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres respectivement incompréhensibles (a). On a observé la

(a) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique; il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorbe les autres.

même
Tartarie
des dia
rien n'
deux h
nent po
on n'a
présent
& les la
ement f
pour un
nada d
Sibérie
n'en de
rons &
côté les
langues
les que
Je rev
j'ai déjà
non feu
qu'il y a
des clim
semblan
avoir av
bares, y
de la p
riles, c
portion
Là où l'
où les n
mes, là
semblab

la mouffe, les
Canada, font-ce
ts pour ten-
e la Chine,
du centre de
& la fécon-
deurie, fem-
ons pauvres
e l'univers?
s sentés que
universelle,
fortunés aux
de Hudfon.
prenant que
iés entr'eux,
l'Amérique
ife ces idio-
es simplifie,
& les jar-
oujours cinq
ivement in-
observé la

multiplicité de
ales de l'Amé-
nce que la vie
es par petites
casionne natu-
langues, dont
la société, en
ds, en forme
le plus riche,
nt & absorbe

même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc, pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point; puisque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entr'elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, & je dis qu'il est non seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre les sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se

166 RECHERCHES PHILOSOPH.

contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes; les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant; ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer; le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse: ils préfèrent les liqueurs spiritueuses & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres: les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des sauvages. On

SU

ne soupç
stiques &
jusques si
en a néan
cante en
llement la
il y a dix
les enter
populatio
llement d
& des ca
d'une pro
sage. Dès
ressentir
cienne m
les bûche
donner l
insectes &
dée leur
conserver
& à les co
chesses, il
épandre

La reli
naire d'un
ièrement
rien à la
partie de
Les Tu
comme
aussi des
nés Jongl
barbares e

t-elles va-
de l'esprit
rnées.

rité, tout
plani. Les
banes ; les
a n'est pas
s vivent les
petites fa-
s chasseurs.
ètes, parce
ffe pour se
qu'ils s'en
es, phleg-
quement,
e concep-
s pour les
re horreur
leur inspi-
ent les li-
es, qui les
cet affou-
leur offrir

eurs morts
nérique les
qu'ils font
, & que la
, à trente
aisse point
os difficile
ais instru-
vages. On

ne soupçonneroit pas que les causes phy-
stiques & la nature du climat influent
jusques sur la sépulture des nations : on
en a néanmoins une preuve assez convain-
cante en Europe, où l'on avoit généra-
llement la coutume de brûler les morts,
il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin
les enterrer, parce que nos arts, notre
population, nos défrichements, ont tel-
lement déraciné les forêts, que des villes
& des cantons entiers sont déjà menacés
d'une prochaine disette de bois de chauf-
fage. Dès le second siècle, les Romains
pressentirent la nécessité de quitter l'an-
cienne méthode funéraire, de changer
les bûchers en cimetières, & d'y aban-
donner les dépouilles de l'homme aux
insectes & à la putréfaction, dont la seule
idée leur faisoit horreur : accoutumés à
conserver les cendres de leurs ancêtres,
& à les compter au nombre de leurs ri-
chesses, ils ne pouvoient se résoudre à les
épandre au sein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'origi-
naire d'un pays où l'on embaumoit gros-
sièrement les cadavres, n'a contribué en-
rien à la révolution générale de cette
partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des forciers qu'ils
nomment *Schames* : les Américains ont
aussî des Sorciers que nous avons nom-
més *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des
barbares eussent des Sorciers, puisque les

peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissé vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles (a). Quand les anciens jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les Septentrionaux à la forcellerie par inspiration; il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé prophète lui-même: on le renferme

(a) Voyez *Drie-Jarige Reife naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgezant E. Ysbrants-Ides*, in 4°, pag. 35. Amsterdam, 1704. Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

jusqu'à

S
jusqu'à
prophé
justifie
examin
nier s'e
le châ.
On peu
ne répi
mieux
noncer
s'accor
exempl
étoiles,
Les
tout où
peau d'
& diser
nous, r
ou croie
vages d
d'un Ca
disent
suprême
Il y a
répond
blement
ble de s
de tant

(a) Vo
tion des
pays, pa
de Botan
To

rope n'ont
cinquante
it l'injuste
s respectoit
roit laissé

ibérie veu-
ent point,
it Ysbrand-
ressé de fil
ité de fer-
s jongleurs
n'avoient
e tunique,
n seul mor-
ys.

mps immé-
rologique,
cellerie par
e loi très-
nt les habi-
ette ordon-
ne prophé-
auteur, est
le renferme

ar Chi'na te
hen Afgesant
Amsterdam,
dit qu'il a
i avoit douze
étoit si pesant
'une main.
jusqu'à

jusqu'à ce que le temps marqué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le juge doit examiner sur quels fondemens le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas (a). On peut dire que ce règlement du Czar ne réprime les petits prophètes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devoient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chute des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet partout où bon leur semble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent *voilà notre Dieu! prosternons-nous, rendons lui hommage*; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la fichent sur un bâton, & disent *voilà notre Manitou, notre Génie suprême! élevons nos cœurs vers lui*.

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre; mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues sim-

(a) *Voyage en Sibérie, contenant la Description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmelin, Professeur de Chymie & de Botanique, &c.*

plement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarément, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles : l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à-peu-près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens ; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger ; ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes : d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant M. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes ; ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé

SI
chez et
mes an
ques : l
jamais
quante
un Car
tout ter
la même
S'ils avo
feroient
fié de
plades e
nent ch
différen
on le vo
& les f
cées, p
rants de
d'une c
celle de

Les m
la partie
tituent

(a) Co
habitent
de Rhenn
traîneaux
chiens, à
existoit au
mais les S
vice & ne
vail.

ue l'ado-
des chaf-
de plus
robe des
rien qui
ité qui a
les objets
ans l'ado-
ressé leurs
de la Va-
u Feu, de
s, &c. en
u'on n'en
besoin ont
des hom-
Dieux.

orts qu'on
les-Can-
différences
s. Les Si-
ng-temps
s ont cap-
enchaînés
troupes ;
e leur sub-
ils ne font
bien confi-
suivant M.
pas à plus
nt pas be-
uerre avec
du gibier.
ont laissé

chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses (a). S'ils avoient eu cette industrie, ils ne se feroient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrain. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigenes du nouveau monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrième variété qui ne res-

(a) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attellent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient presque aucun service & ne l'employoient à aucune espèce de travail.

semble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européens, aux Chinois, aux Tartares, aux Negres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits; il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant (a). Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse: les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint

(a) Voyez *Ulloa*, pag. 233. T. 2.

S
l'âge d
de tous
des Tar
ractere
les Eum
Le p
à repré
d'Indier
Panama
ble avoi
moins a
Indes oc
encore l
Quan
illes &
côte dés
pique du
hommes
qu'en ce
haute,
musclé,
de l'œil
plat, &
charnues
sont fort
dans la st
chose d'a
sures des
minent p
ou en ang
& masqu
qui, au p
hideux &

SUR LES AMERICAINS. 173

l'âge de puberté ; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractère de leur dégénération comme dans les Eunuqués.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les îles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropic du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creusées & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'affez remarquable : les commissures des paupieres peu fendus ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres: on n'a pas découvert dans cette quatrième partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe; d'autres à tête aplatie, avec un front large, & le derrière écrasé: cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique: quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Tête de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, sans qu'il n'en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou

S
quarré
sur le
ce qui
travag

Il est
l'on pe
çons d
domma
les org
sionner
que l'o
bleffur
à la ré
person
pour le
de l'int
me on
tions,
ou poi
les; il
i en
génétic
impossi
L'anarc
anéanti
multue
homme
bécilles
pés ne
mes; c
blis dor
les resse
pendan

quarrée: c'est-à-dire, aplatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverses, les os du crâne, sans endommager notablement le siege des sens, les organes de la raison, & sans occasionner ou la manie ou la stupidité; puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la demence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai, comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles; il faudroit en ce cas, qu'il y eût en Amérique des nations entières de génétiques & de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques: un homme de jugement régira plusieurs imbécilles, & plusieurs imbécilles attroupés ne sauroient se gouverner eux-mêmes; ce sont des automates brisés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus

qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient ; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cremins*, ou des fous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payfans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espece qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont dans cette carrière aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-

S
ils dev
nent q
leurs c
sans fa
ils usen
une co
de lait
& leur
égale
dans u
vage,
espece
matin
dragm
rous le
soit qu
de que
dent.

Qua
même
core p
aussi i
n'empé
laitue
autant
que l'
fort a
decins
tes les

(a) A
Tome 2

ous parmi
e: il y en
toutes les
ur portoit
e en Tur-
orce qu'on
ivilégiés,
aveur, re-
raison.
font dans
des Cre-
res, dont
nt dans la

er de ces
t tous les
acun ridi-
rruption,
a voix de
oit-on que
es qui tâ-
créatures
que nous,
ots, com-
l faut en-
que leur a
aux de la
maladie est
ûrement

e la Loui-
aussi loin
e les ont-

ils devancés : ces Jongleurs entrepren-
nent quelquefois de guérir la folie de
leurs compatriotes par des drogues &
sans saignée : la principale recette dont
ils usent est , au rapport de M. du Mont,
une composition faite avec de la graine
de laitue , & des noix dans leurs coques
& leur brou : ils prennent une portion
égale de l'un & de l'autre , la broient
dans un mortier ou un pilon à la fau-
vage , jusqu'à ce qu'il s'en forme une
espece d'opiat , dont ils font prendre
matin & soir le poids de deux à trois
dragmes (a) ; & le Relateur ajoute que
tous les patients guérissent radicalement,
soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion
de quelque peur , ou par tout autre acci-
dent.

Quand M. du Mont auroit sur lui-
même éprouvé ce remede, il seroit en-
core permis de douter si l'effet en est
aussi infallible qu'il le prétend. Rien
n'empêche pourtant que la semence de
laitue & des noix concassées ne puissent
autant opérer sur des cerveaux malades,
que l'Ellébore & l'Anacarde , dont le
fort a été fort singulier : Plusieurs Mé-
decins ont soutenu qu'il restaueroit tou-
tes les facultés de l'ame & guérissoit la

(a) *Mémoires sur la Louisiane* , pag. 299.
Tome 2. Paris 1755.

folie: une autre faction de Médecins, la tête de laquelle étoit le célèbre Hoffman (a), a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoient les esprits viraux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des fots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'ils ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun se fait une fête de le posséder dans la

(a) Quoique M. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de l'*Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint une *Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enivrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que M. Hoffman ne le suppose; puitqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

cabane
mieux. C
paroisse
parmi d
gesse ser
te, ce n
faillance
ainsi av
préjugé
produit

Quant
tête tout
a fait m
ce offeu
dans tou
très-moll
nouvelles
trois jou
presser &
tures, la
plair, e
deux ma
insensible
sortir des
tre; alors
monstre p

(a) Les fe
tissent la t
un jour res
plusieurs pe
sans que la

cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la dernière des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on fait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré: pour l'aplatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroît (a). Les fibres & les nerfs

(a) Les femmes sauvages disent qu'elles aplatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé; ce qui vient

encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit: quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubes.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvaises: je doute même que le maniment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire: on voit parmi les Européens une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dériverait-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué

de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

que les
qu'il y a
de des
s'étoient
voyaget
Sauvage
des mo
chien &
vrai qu
rapport
oui-dire
gustin,
tiens, c
un ouv
vu dans

(a) Au
6. édit. L
„ rioribu
„ oculum
„ sacerdo
„ bant,
Ce fa
dans ce
Cyclopes
me temp
femmes
ac mulie

Un Co
dit que d
Augustin
les écrits
de passag
capable d

apient à
y obéit:
s acquis
du crâne
lus rien
te totale
les blef-
es âgées
uses à la
elles ne
ux impu-

s que ces
es fuites
te même
ses d'Eu-
des en-
n utile &
i les Eu-
al-faites,
ou moins
des mains
e dérive-
peuples
s & dans
di l'hom-
remarqué

que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qu'ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme: il est vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire; mais quel penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (a) des Cy-

(a) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. T. 6. édit. Paris, pag 345. „Vidimus & in inferioribus partibus Æthiopiæ, homines unum „oculum tantum in fronte habentes, quorum „sacerdotes à conversationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis se abstinabant....*

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête; *vidimus ibi multos homines ac mulier s capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de S. Augustin n'est pas de S. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les écrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire le discours en question.

bourrés &
re laquelle
, s'applatis

clopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front , & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile ? Il n'est pas facile de deviner comment il s'y prit pour cathéchiser des Etres qui n'ont jamais existé dans la basse Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extasié par son zele, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Eglise, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une sorte de Sauvages qui n'ont presque point de col, & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertèbres du col sont forcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & seroient

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, S. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puérides absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique.

très - pro
voyageu
fable de
tête.

Je ne
de la re
les Amé
lement
sieurs au
se sont
rite cor
usages
incompa
fociétés
parence
Chinoise
nois n'o
n'étoit
de con
le bien
sagesse.

La be
les avoi
veur au
Péruvie
ques sur
miers C
ment le
Orejon
fisté ju
vinces d
Le lo
d'être c

très-propres à faire renouveler à des voyageurs ignorants & enthousiastes la fable des Acéphales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omaguas & plusieurs autres. C'est à une fautive idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages déraisonnables qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écrasés des Chinoises feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de confondre dans tous ses ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'allonger les oreilles avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules ; & comme les premiers Castillans ne furent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *los Orejones*, les Oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrémité, ou tirés

continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les fucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordelières (a) : les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur

(a) Voyez dans la grande collection in-folio de Thevenot, Tom. 2. le voyage du Sieur Acaresse au Pérou, pag. 11.

lymphati
que celu
habitants
ont des g
descende
cette hur
& plus y
pourvus,
c'est un
sédération
son, pa
singulari
pays, &
vain; pu
nables n
démique
cles com

Les Et
les, qui
tres, on
aux yeux
les fraîlé
non-seule
mais enc
le bas d
a eu, ava
des, le
ment la
en appar
lier un c
doutoit p
Un de
ait obse

lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez elle gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineront en vain; puisque tous les remèdes imaginables ne sauroient domter ce mal endémique qui a régné il y a dix-huit siècles comme il régné de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont long-temps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraîles froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomènes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les

hommes goîtreux , c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis , mais par un autre mécanisme. M. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant: Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cet appendice sur l'œsophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espece de rumination, comme dans ces animaux que les Physiciens ont nommés *Ruminantia spuria*.

Outre les Indiens goîtreux, les Historiens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélafines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette déféctuosité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cusco & le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les soumit, & l'Inca alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des mâchoires (a). Mais ce qui avoit d'abord

(a) Zarate dit qu'on leur fit arracher toutes

été une
suite une
des peres
mes dents
pétua la
Province
gnols.

Comme
& à Mata
qui ces m
soupçonne
yés d'abo
avoient co
à leur r
Africains.
des Negr
rique, re
peut néan
ont amen
uns, pou
sion où
nées, qu
acheter q
se trompe
la possibi
aient reç
que, je
Congo,
du nouve

les dents,
tredisent.

en a quel-
ruminer
is , mais
l'mont de
é à Coire
goîtreux,
& rumi-
de deux
t. Appa-
et appen-
ques ali-
fois dans
spece de
animaux
Ruminan-

les Hif-
peupla-
ux dents
haut &
étoit rien
dit, que
massacré
Sacrifica-
mpereur,
e armée
regnant,
énération
e, lui fit
des mâ-
d'abord

her toutes

été une marque d'infamie, devint en-
suite une distinction par l'opiniâtreté
des peres & des meres, à ôter ces mê-
mes dents à leurs enfants, ce qui per-
pétua la mode de s'édenter dans cette
Province jusqu'à l'arrivée des Espa-
gnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo
& à Matamba en Afrique des peuples à
qui ces mêmes dents manquoient, on a
soupçonné que quelques Negres emplo-
yés d'abord aux mines du Pérou, y
avoient contracté cet usage, & l'avoient
à leur retour communiqué aux autres
Africains. Quoiqu'il soit très-rare que
des Negres une fois entraînés en Amé-
rique, reviennent jamais chez eux, il se
peut néanmoins que les commerçants en
ont amené de temps en temps quelques-
uns, pour tirer les autres de la persua-
sion où ils ont été pendant tant d'an-
nées, que les Européens ne venoient les
acheter que pour les manger, & ils ne
se trompoient pas de beaucoup. Malgré
la possibilité, dis-je, que les Africains
aient reçu cette bizarrerie de l'Améri-
que, je crois qu'on la pratiquoit au
Congo, long-temps avant la découverte
du nouveau Monde, d'autant plus que

les dents, ce que Levinus & plusieurs autres con-
tredisent.

les Negres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance en eux & les Indes occidentales : tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejeter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager : nous savons qu'il y a d'autres contrées dont on a soustrait à dessein la connoissance au public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministère & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Relations trop sincères de leurs conquêtes : les Histoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, sont écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est

pas possible
especes de
lecteur n'
lorique C
ce pays q
serpens q
filles, ma
res qui s
perdu sur
pour sauv
virginité

Il est f
objecté au
du Paragu
la dernie
gardé le f
la Californ
par leur
richesses,
l'Amériqu
la proxim
Thé sont
le Paragu
méditerran
ché que p
pas dans l
Aires; ta
une Pénin
deux mers
des & fav
interlope.

Les Jés
séquence

ée s'ôtent
de la bou-
exité au-
& les In-
nmes font
roissent se
eroit plus
te dents,
, & pour
ent pas de

principales
riter place
ons point
ntrées en
énétré, &
me pour
tions, si
projet d'y
a d'autres
à dessein
eux qui,
inteté de
ance d'un
font éri-
deux tro-
cru qu'il
de leur
s trop fin-
Histoires
& Mura-
e partia-
qu'il n'est

pas possible d'y ajouter foi : ce sont des especes de Légendes, & je crois que le lecteur n'est pas médiocrement édifié, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs Etablissements du Paraguai comme des usurpations de la dernière importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leurs richesses, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai; mais c'est une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Aires; tandis que la Californie forme une Péninsule immense, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober

à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long - temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an

1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglois, les Jésuites de Madrid se déterminèrent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (a). Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne fait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays sans en rien dire, tant les auteurs ont su, par des transitions bien ménagées, voiler tous les objets intéressants; pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appe-

(a) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglois; ensuite en Hollandois sous le titre de *Natuurlyke Historie van California, Haerlem 1761*. On vient d'en publier une traduction Française, dont on auroit pu se passer.

fantir sur
de la mati
que le Lo
Jésuites to
de la par
zele saint
caractérisé
due dans

La Calif
dit, une l
déterminée
limites lui
va se réun
Continent
tout au moi
sur une la
40, de 30,
mesure ver
que, où el
pointe jusq
au vingt-tr
tentrionale
notre Zon
qu'a le Pa

(a) M. de
lifornie à ses
limites d'un
de la comp
D'ailleurs les
du Cap blan
tement pour
tion respecti

de la Ca-
il seroit
premier
, que la
ent puis-
dès l'an

sinistres
prits, la
lois, les
nerent à
civile de
e à tous
e idée de
oolé; car
ette His-
volumes
ent rien:
gnorance
nt parler
at les au-
bien mé-
éressants;
sur des
c s'appe-

fantir sur des détails étrangers au fond de la matière: on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphère.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne fait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côte occidentale du Continent (a). Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégaie de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au vingt-troisième degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempé-

(a) M. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la compétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

rée Australe. La qualité du sol est aux environs de Loretto excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration : la vigne réussit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille, sont, à la vérité, fort marécageux & paroissent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleins d'eaux saumâges, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît gueres que des buissons & des arbrustes rampants : les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron semblable à celui du Canada : les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrèrent dans cette région pour la première fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources,

ressource pour le dans tout quent pe expédien examina obstacles la base c Californi politique plus hau ruine.

M. An où ces I donné pa lero, qu droit sur priété ap ce n'est y a attir ritables c cette part

1. La p me l'on t Péninsule tile & plus d'Ormus, semble.

Tous le cette plag tinguent p émail qu'a fant : les

Tom

ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser: il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, où si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrain où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui est, comme l'on fait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant: les huitres nacrées y étoient an-

ciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque régulière.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours dévancés, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à douze mille écus: on envoya en cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de *Salva-Terra* & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se justifier, en dressant un *Factum* qu'on lit dans l'histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. *Salva-Terra*, en accordant dans ce *Factum* que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jeter à la mer, parce que ces instruments de luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut: c'est bien peu connaître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas,

dont nous
d'ailleurs
avec des

Cette
crédit fi
les Jésui
duisit to
attendoit
croire qu
minuoit
souponn
dérober
nistres fi
chose.

Salva
victorieu
pria hum
der le co
pe Espa
endroits
des côtes
mauvais
quoique
utile: a
cordée.
gurent o
& d'exé
lontés.

La po
pu telle
Monarqu
point de
de ses in

ceaux à
& une
ramas-
faison,
es d'une
e régu-

s langue
e pêcher
ves. En
e coutu-
que, &
ours de-
a Sa Ma-
naire qui
: on en-
res pour
va-Terra
ent enfin
en dres-
l'histoire
les Jésui-
ccordant
es ont osé
de souf-
loin d'en
conseillé
les jetter
ments du
manifeste
peu con-
effement,
es si bas,

dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majesté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminueoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva - Terra , après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes : il alléguâ des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mesurer de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la se-

curité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Évangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (a) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents: ils avouent que *Salva-Terra casta* de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & li-

(a) Voyez *Natuurlyke Historie van Californië*. E. D. pag. 433 & suivantes.

cencia
nison de
rer con
que.

2. Il
font im
dant le
ils pour
Nord-E
pays ha
lisée, d
çonné l
teurs, c
qu'à l'a
bruit de
tions, u
xicains s
& y por
estimabl
cette pe
naturel

l'if
r. ét
de. c
dité: il
veaux da
pour y
étoient p
si l'on r
lations c
leuse qu
laquelle

me sous
du dan-
dans ce
qu'elle
& du

ser cette
urs jours
en pré-
ussi brut
igènes,
faire ac-
en tra-
furieux,
monde,
es moins

gnols in-
nmande-
loient de
la terre
ites (a)
t à cette
foule de
x de ter-
désespoit
s avouent
opre au-
t, & li-

Californie.

SUR LES AMERICAINS. 197

cencia une compagnie entiere de la gar-
nison de Loretto , qui avoit osé murmur-
er contre le gouvernement ecclésiasti-
que.

2. Il est constant que les Jésuites se
sont imaginé long-temps , qu'en étend-
ant leurs missions dans la Californie ,
ils pourroient un jour parvenir , par le
Nord-Est de cette Péninsule , à un grand
pays habité par une nation riche & civi-
lisée , dont tant de voyageurs ont soup-
çonné l'existence : il y a même des Au-
teurs , comme Acosta , qui prétendent
qu'à l'arrivée de Fernand Cortez , & au
bruit de ses massacres & de ses dépréda-
tions , un nombre considérable de Me-
xicains s'enfuirent vers ce pays inconnu ,
& y portèrent avec eux des trésors in-
estimables. Cortez lui-même a été dans
cette persuasion , à laquelle il est fort
naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit
en Californie dans un temps où sa pré-
sence étoit si nécessaire au Mexique ,
de sa conquête ne put assouvir sa cupi-
dité : il courut au travers de mille nou-
veaux dangers vers des côtes sauvages ,
pour y chercher des richesses qui n'y
étoient pas. Enfin on feroit un volume ,
si l'on rassembloit tout ce que les Re-
lations ont dit de cette contrée merveil-
leuse qu'on découvreroit un jour , & vers
laquelle les Jésuites se sont flattés long-

temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siècle, les nombreux établissemens sur l'Orenoque: elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avarés: leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le Jésuite Gummilla a écrit de cet *Eldorado*, on s'aperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zèle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! "Ce
 „ que l'on débite des richesses & des
 „ trésors du *Dorado*, dit-il, n'a rien qui
 „ doive nous étonner; car en laissant à
 „ part ses montagnes d'or, il suffit qu'on
 „ y en trouve autant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* &
 „ dans plusieurs autres Provinces du
 „ nouveau Royaume, ce qui joint à ce
 „ que les Indiens en emportèrent dans
 „ leur retraite, forme un trésor équivalant à celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens de dire pourra

„ avoir
 „ qu'on
 „ l'Evan
 „ peut-ê
 „ la Pro
 „ du nou
 „ tinent
 „ vienne
 „ beauco
 „ vé che
 „ gent,
 „ 1739

Ce pa
 fare dan
 qui parl
 comme
 ment in
 couvrir
 vertir le
 apparem
 même S
 occasion

3. Le
 Jésuites
 dité du
 d'Acapu
 Anson s'
 plus des
 partenoi
 commero

ppelloit.
es à peu
ment de
fements
étoit un
du fa-
étoit de-
Grenade.
t par la
maginai-

„ avoir son utilité , s'il arrive jamais
„ qu'on découvre ces Provinces, & que
„ l'Évangile s'y introduise; il en sera
„ peut-être alors du *Dorado* comme de
„ la Province de la *Nueva-Sonora* près
„ du nouveau Mexique, qui unit le Con-
„ tinent avec la Californie. Ses peuples
„ viennent de recevoir l'Évangile avec
„ beaucoup de docilité, & l'on a trou-
„ vé chez eux une infinité de mines d'ar-
„ gent, dont on n'a eu connoissance qu'en
„ 1739 (a).

uite Gu-
on s'ap-
une Pro-
laquelle
en 1740.
sport de
un jour
que de
er! "Ce
& des
rien qui
aissant à
ffit qu'on
o, à *An-*
Neyva &
nces du
oint à ce
ent dans
équiva-
au *Do-*
e pourra

Ce passage doit paroître un peu pro-
fare dans la bouche d'un Missionnaire,
qui parle des mines & de l'Évangile,
comme si c'étoient deux choses morale-
ment inséparables. Ceux qui allerent dé-
couvrir cette montagne d'argent, & con-
vertir les Sauvages du Sonora, étoient
apparemment des gens envoyés par ce
même *Salva-Terra* dont nous avons eu
occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des
Jésuites à la Californie a été la commo-
dité du Galion qui alloit tous les ans
d'Acapulco à Manille. Quand le Lord
Anson s'empara de ce navire en 1744,
plus des deux tiers de sa cargaison ap-
partenoient à la compagnie de Jésus. Ce
commerce, dit le Commodor, coupe le

(a) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148.
T. II.

noëud qui devoit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique , & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol , Don Joseph Patinho voulut-il , en 1725 , défendre l'allée & le retour du Galion de Manille ; mais le crédit de la Société para ce coup (a). Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus , & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant , on a renouvelé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud , & l'on a dépêché ordre au Général du Galion *le bon Conseil* , de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco , ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie , où le prix de cette espece de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

(a) *Voyage d'Anson* , liv. II. pag. 190. in-4°. Amst. 1749.

En 16
planté à
St. Lucan
succès sur
pira aux
der des
tr'eux no
goût pou
que pour
tile & eff
plants , c
que quar
exploitati
assez de v
xique ,
barriques
pines , o
car il y a
rellement
des Autel

Quoiqu
multiplié
dans bien
apporté
culture,
dans tou
vin capal
le meille
cres de r
attribuer
à la qual
nie paroî
rique où

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la première exploitation, les Jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe ; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européennes, si multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmosphère & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat

le moins défavorable, & le fol le plus propre à son instinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques: il est triste qu'elle ait élevé des pépinières si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir: jetez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissemens des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particulière que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de Saint-Michel, au vingt-neuvième degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divi-

S
fés en
parois
une po
l'instin
A l'arr
uns n'a
dans le
les creu
de fru
tres ét
premie
corps,
compat
ces vête

Le p
caracte
que no
ricains
eux un
ils son
n'inven
n'étend
ception
puffillan
noblesse
& le d
l'anima
les à e

(a) No
Ces trois
dérivés d

plus pro-
nt le vin
eurs pota-
excellent ;
proche de
dere, & si
Mexique,
continent
une cher-

de calcul-
agner ou
ues : il est
pinieres si
nds espa-
les, dont
ront bien-
à tous les
e s'agran-
e coin de
ffants, ou

s des Jé-
eules mil-
, avoient
re que j'ai
762, par
& l'océan
aint-Mi-
é de lati-
rnier cou-
ie, divi-

féés en trois tribus considérables (a), ne paroissent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de baies, de fruits sauvages, de gibier : d'autres étoient entièrement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractère moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la sphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voient : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin,

(a) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser une ame (a). Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique: leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la réverbération des rayons solaires; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Negres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que quand on envoya du Mexique des Negres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignèrent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la première fois; mais les Sauvages sont tous incurieux par caractère, & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, il se percent la cloison du

(a) Voyez *Natuurlyke Historie van California*, E. D. pag. 59 & 59.

SU
nez, &
pendre
lent tou
geâtre,
espece d
trémeme
Ils usent
occident
sauvage
à très-pe
de, qu
imaginé
seul can
aux Isles

Comm
parties
plus de
qu'on p
national
ques, c
la popu
mais ils
tes leur
infructu

Les Ca
d'hui au
ractere
ment de
qu'on n

(a) *Hist*
Tom. I.

qu'ils ne
refuser
gure est
tres peu-
est dé-
oncé que
u Mexi-
aride ,
& semé
ente da-
yons so-
up qu'ils
lit le ca-
emariqué
ique des
, les In-
surprise à
, dont la
re épou-
qui en
mais les
r carac-
tupidité.
omme le
envoi du
ent déjà
eaux ve-
t. Lucar.
oison du

nez, & le lobe des oreilles, pour y sus-
pendre des colifichets, & se barbouil-
lent tout le corps d'un onguent rou-
geâtre, pour se mettre à l'abri des *Nignas*,
espece de vermine insupportable, & ex-
trêmement multipliée dans la Californie.
Ils usent, à l'instar de tous les Indiens
occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac
sauvage, végétal que la nature a refusé
à très-peu de Provinces du nouveau Mon-
de, quoique plusieurs Botanistes se soient
imaginé qu'il ne croissoit que dans un
seul canton, d'où l'on l'avoit transplanté
aux Isles.

Comme la Californie est une de ces
parties de l'Amérique qui s'approche le
plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flatté
qu'on pourroit y déterrer des traditions
nationales, ou des monuments histori-
ques, capables d'éclaircir l'origine de
la population du nouveau continent;
mais ils conviennent sincèrement que tou-
tes leurs recherches ont été à cet égard
infructueuses (a).

Les Californiens, loin d'avoir aujour-
d'hui aucune espece d'écriture ou de ca-
ractere, sont tellement abrutis, telle-
ment dépourvus d'industrie & d'idées,
qu'on ne sauroit supposer qu'ils aient

(a) *Hist. van California*, pag. 53 jusqu'à 57.
Tom. I.

jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quiviva, sont maintenant très-défabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdrait ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que M. de Guignes a fait venir par la route du Kamtschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre

que des infociables rivages, rochers profonds, cendre, pilote, qui ne furent l'instant bitants de ce dit tant de p. cienne B. ritimes s. frage & donner choquoit bilité, & Il faut Tschirikow chatka, deux Kar que ces d'interpr. partie de fine de l' inutile: des Amé n'avoit p l'idiome Kamtscha les peupl.

on avec
n les in-
sur leur
ont de
ns leurs
t, sans
ffionnai-

de leur
effroya-
aient pu
e Quivi-
sés à ce
ses pei-
colonie
it venir
usqu'aux
embou-
andre la
es scien-
lligence
où mal-
n n'a vu
si stupa-
qu'on a
e desef-

ions de
e Tsch-
pendant
ôtes du
se con-
e n'offre

que des contrées désolées & des nations infociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficultés un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premières loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamstchatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamstchatkades, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile: on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktchi qu'on parle au Kamstchatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des

deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres (a).

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Som-

(a) On ne fait pas au juste, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow fit son débarquement ; soit que la Cour de Petersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché M. de l'Isle de la Croyere, de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Russes touchèrent à la côte située au cinquante-sixième degré de latitude nord, entre le 235 & le 240 degrés de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septentrion que Tschirikovv.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylin-drique, ne parle que des terres basses & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Russes allèrent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

brerette
 tous les
 de Mend
 vers de
 bison,
 breuses
 est cette
 que les
 norts ven
 nes & l
 lecture a
 de l'Am
 car M. c
 tesse éto
 plage, &
 nue, di
 Voilà ju
 entraîne
 un torren
 d'ou la
 Je sup
 permis à
 traduire
 blier ces
 si c'étoie
 des archi
 soit perm
 du Dieu
 eux, pou
 pays où
 & où pe
 prendre
 moins vr

iliations

ntrepris
Morera,
Mendo-
plusieurs
nord de
res, des
mbre, il
de Som-

endroit de
Schirikow
ar de Pe-
supprimé
tier de ce
empêché
s observa-
nant à l'es-
à la hâte,
menté par
is brouil-
t à la côte
e latitude
ongitude.
a à la mè-
le septen-

ndroits si
1750, ni
te Cylin-
& noyées
it que les
ces terres
bles.

SUR LES AMERICAINS. 209

brerette : il consiste par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours & des hordes peu nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette Région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloe, car M. de Guignes soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un Littérateur désœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprennoient personne, & où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'ap-

puyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné son Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fautive en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, selon M. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre qu'il appelle la mer de l'Ouest ; il n'y a qu'à consulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'apercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on fait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette terre ferme, & d'y fait couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des savants qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidai-

res, pour nologiquement avoient fait nos jours aux savants dailles C forger de mera-t-on conjectur dans ses

De

RIen n Colomb, que de t à quatre ples qui n trompé d prendre de la Zor des homr & en An bronzés traînante dans des rence, fo

géographi-
à de sem-
ont M. de
Mémoire,
n des Chi-
place dans
r méditer-
que : c'est
pour faire

rouve, se-
ui conduit
terre qu'il
n'y a qu'à
avigateurs
exactes &
cevoir que
aginaire,

ignoroient
Péninsule,
ositions re-
it, à n'en
terre fer-
depuis la
rd jusqu'à
, c'est une
rcer cette
r une mer
y a eu en
rapper de
faux ma-
s lapidai-

res, pour justifier des conjectures chro-
nologiques, pour prouver des faits qu'ils
avoient imaginés. Enfin, cette licence
avoit fait tant de progrès, qu'on a de
nos jours dû défendre sous peine de mort
aux savants Italiens de frapper des mé-
dailles Grecques ou Romaines, & de
forger des inscriptions antiques. Répri-
mera-t-on par cette sévérité la fureur de
conjecturer, & la vanité d'avoir raison
dans ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

RIEN ne surprit davantage Christophe
Colomb, comme il l'a avoué à ses amis,
que de trouver au nouveau continent,
à quatre degrés de l'Equateur, des peu-
ples qui n'étoient pas noirs; il crut s'être
trompé dans la latitude, & ne put com-
prendre que sous de mêmes paralleles
de la Zone Torride, il y eût en Afrique
des hommes Negres à tête lanugineuse,
& en Amérique des hommes seulement
bronzés avec une chevelure longue &
traînante. Cette diversité de couleurs,
dans des climats si semblables en appa-
rence, formoit en effet une difficulté qui

désespéroit les Physiciens du quinzieme siecle.

On n'insérera point ici une dissertation complete sur la couleur des Negres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomène dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siecle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Negres descendent en ligne directe de Caïn (a), à qui Dieu écrasa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les Docteurs du temps passé enseignoient dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Chanaan, ou d'Ismael : l'Abbé Pluche a

(a) L'Auteur d'un prétend *Essai sur la population du nouveau continent* se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Negres, en les faisant descendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déjà parlé avant lui de cette pieuse extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines François & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

défendu c
de chaleu
dire des in
Newton ;
conséquen
vérité, ap
vérité mē

Je ne f
logiens, c
pres intére
des questi
en sortant
sur des m
d'ignorer
non d'avoc
divertir l
mal décid
se plaindr
Peuvent-i
parce qu'
cher leurs
l'esprit d
trompés e
l'Evêque
damnant
condamn
Locke ; e
Magicien
bons livr
Histoire
l'origine
l'Histoire
ner des f

SUR LES AMERICAINS. 213

défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton; il devoit, pour n'être pas inconsequent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne fais pas quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent appropriés des questions du ressort de la Physique: en sortant de leur sphere, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions? Peuvent-ils dire que le siecle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Astronomie, en condamnant Galilée; en Métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Physique, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en Histoire naturelle; lorsqu'ils attribuent l'origine des Negres à des Héros de l'Histoire Juive? Pourquoi donc imaginer des systêmes si révoltants? ou pour-

quoï se plaindre de ce qu'on s'en moque ?

Un Auteur qui abusa singulièrement du privilege de déraisonner, dit que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Negres de l'autre. Cette hypothese, si vous en jugez par son absurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un siecle ténébreux, avant la naissance des Lettres, par un rêveur malade : si vous en jugez par la date de la publication, vous serez surpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme siecle. Or il faut choisir ou entre Ismael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, si vous voulez soutenir un systême sur l'origine des Negres ; si vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous passer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées : si l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exi
non dans
chauds du
des bornes
pas, com
partie de
bre relati
blancs &
23. A me
intermedi
s'éclaircir
tortiller,
les Maure
le sont r
qu'une pl
de l'Equa
famille en
blonds, c
Portugais
tains sont
terminent
nées & d
blancs.

Ceux q
Cat, ont
Negres d
& au cen
trémemer
aujourd'h
bien qu'o
dans la f
trionaux
fabuleux

OPH.

moque ?
ièrement
lit que la
ain avoit
oit dans
des œufs
ands, les
ncs d'une
es de l'au-
en jugez
tra avoir
nébreux,
, par un
ez par la
erez sur-
dans le
choisir ou
e les œufs
e soutenir
Negres ; si
la vérité,
es uns &

uglément
on n'au-
ant d'em-
mes noirs
hommes
es : si l'on
auroit vu
tempéra-
différence

SUR LES AMERICAINS. 215

Il n'existe nulle part des Negres, si-
non dans les pays les plus excessivement
chauds du globe ; il n'y en a point hors
des bornes de la Zone torride. Ils ne font
pas, comme on l'a dit, la douzieme
partie de l'espece humaine, leur nom-
bre relativement à celui des hommes
blancs & bruns n'étant que comme 1 à
23. A mesure que l'ardeur de la Zone
intermédiaire diminue, on voit le teint
s'éclaircir, blanchir, les cheveux se dé-
tortiller, s'allonger, les traits s'adoucir :
les Maures, quoique noirs en apparence,
le sont moins que les Negres, parce
qu'une plus grande distance les éloigne
de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne
famille en Portugal qui ait les cheveux
blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les
Portugais, les Espagnols, les Napoli-
tains sont encore foiblement basanés, &
terminent la nuance : au-delà des Pyré-
nées & des Alpes, tous les peuples sont
blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & M. le
Cat, ont placé, je ne fais pourquoi, des
Negres dans le voisinage du Pole Boréal
& au centre du Groënland, se sont ex-
trêmement trompés : nous connoissons
aujourd'hui ce dernier pays presque aussi
bien qu'on connoît la Suede, & l'on verra
dans la suite que ces Ethiopiens septen-
trionaux sont des êtres fabuleux, & aussi
fabuleux que les Acéphales & les Cyclo-

pes , quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale , sont des phénomènes qu'on a découvert en faisant l'anatomie des Negres , & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moëlleuse du cerveau noirâtre , la glande pinéale presque entièrement noire (a) , l'entrelas des nerfs optiques brunâtre , le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin , leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si longtemps que la noirceur des Negres-Simes est visiblement inhérente dans leur matière féminale , on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps ; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points.

(a) Voyez deux Mémoires intitulés , *Recherches Anatomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Negres* , de M. Meckel. Voyez aussi un Mémoire offert à la Société Royale sur la couleur du sang des Negres , par le Docteur Towns.

En

En effet
les varié
tées , ta
les anim

Cette
dans le
qu'elle
rations r
ment : la
fanée : la
la nature
ces loix
immuab
Entre

(a) Voi
quatre gé

1. D'un
le mu
longs

2. Du M
vient

3. Du C
l'oct

4. De l'C
un en

Il faut
noircir les

1. D'un
lâtre

2. Du M
teron

3. De c
Ton

étende en

la confi-

gne équi-

qu'on a

e des Ne-

meurs les

substance

la glande

oire (a),

brunâtre,

plus foncé

neur sper-

e principe

eur mem-

enant que

is si long-

res-Simes

leur ma-

erçoit dès

individus

ens disent

voqué en

observa-

elles servi

es points.

és, Recher-

épiderme &

e dans les

an Mémoire

ur du sang

En

SUR LES AMERICAINS. 217

En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

Cette matière colorante est si tenace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparaître entièrement: la troisième postérité est encore basanée: la quatrième est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables (a).

Entre l'épiderme & la peau de l'hom-

(a) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées,

1. D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Nègresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Nègresse vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Nègresse, pro-

me on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européens, noirâtre dans les Negres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Negres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Negres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément: elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noir-

vient l'Octavon, qui a sept huitiemes de noir & un demi-quart de blanc.

4. De cet Octavon & de la Négrresse naît enfin le vrai Negre à cheveux entortillés,

cissent l'essuie la cain qui piré.

Tous cines bu cent & membran n'est aut durcie d duite (a) Negres

nace, pl frissent, & trouvent tissu de l

La pe tement f que leur empêche derme d Leur po accéléré, che, par sions for

(a) Leuv de l'homme res, s'est c faire en ces res, puisqu sent pas da

cissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gélée dont la peau est enduite (a). Ces poils, ayant chez les Negres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se dessèche aussi lentement sur le corps des Negres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodé-

(a) Leuwenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnières, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulières, puisque ces écailles & ces charnières n'existent pas dans la nature.

rées, excessives, & n'obéissent presque à aucun frein de la raison ou de la réflexion : & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils different autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physiologie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Negres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Ne-

gres noirs resté que-
tre raison
c'est que
ché dans
troisième
épancher
dans tout
que noir
lescence.

Les N
de leur r
ties de la
ties se fo
le dévelo
croissent
ments qu
ferrés, &
particules
che n'est
manque
marque c
filet noir
grillons c
l'instant
substance
l'enfant,
membran
vent, da
le plus l'e
quelques
du corps
Les Ph

gres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang, ce qui n'arrive qu'au troisième ou quatrième jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de leur mère, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties se forment les premières, dévancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt ferrés, & peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à pré-

sent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Negres, soit qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenants, soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réservées pour les plus grands objets. Comme nous avons donc oté, sans guide & sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le ferrein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone torride noircissent la moëlle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébène? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet nécessaire: c'est encore l'esprit de système qui a si long-temps empêché les Natura-

SU
listes d'
especes
Le v
faut au
parfaite
vies sou
terres o
forte; n
générati
qu'il fau
gement
l'étoit pr
& sur-
fixer da
leurs m
tudes pe
sent d'ab
mospher
pouiller
tent que
non par
férable
genes:
du com
Afrique
fants d
ombragé
leur cab
pour eu
çants q
que M.
les Scier
suffit de

listes d'acquérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses.

Le voyageur Mandello croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus forte; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandello ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européens qui vont se fixer dans la Zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'atmosphère, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, si non par nécessité, l'éducation & le misérable genre de vie des Africains indigènes: aussi long-temps que la fortune du commerce les soutient, ils vivent en Afrique à l'Européenne, gardent leurs enfants dans des appartements faits & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui fassent même par avarice ce que M. Adanson a fait par passion pour les Sciences sur les bords du Niger: il suffit de lire le Journal de ses courses &

de ses travaux , pour se former une idée de ce que peut , dans ces contrées toujours enflammées , l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve , est que la surpeau des pieds , des mains , du visage , se hâle , se durcit , & se détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fièvre survient bientôt , & il faut une complexion vigoureuse pour le vaincre.

M. l'Abbé de Manet , qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique , & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la Physique (a) , dit qu'en 1764 , il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721 , & que la métamorphose étoit déjà si avancée dans ces créatures , qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450 , ils sont devenus des Negres très-achevés pour le coloris , la laine de

(a) Voyez *Nouvelle Histoire de l'Afrique françoise , enrichie de cartes , d'observations astronomiques , géographiques , à Paris 1767.*

la tête ,
physion
leurs ret
d'un Chr
la lang
la vérité
cains.

La po
tant cha
illes du
peinte e
de la m
l'Equate
diminue
ces Insu
mœurs
nie , qu
district
Ceux au
à la C
Cap bla
miliarisé
rels.

Les d
comme
équinox
plus rec
mat en
que les

Le fa
qui par
de l'anc
déjà de

la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européens n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la première colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissemens Portugais. Ceux au contraire qui ont été séjourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on fait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septième siècle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Negres, aussi noirs que les Sénégalais & les Angoles.

Le fameux Juit Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de son temps une observation in-

téressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croient pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complète, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Negres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement & le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants

du pay
faites.

Les M
leur séj
vingt-
pues; m
encore
lui de l
gement
& deve
les Mar
mand l
dans R
leur ver
basané
Calabre

Je ne
aux Ne
vinces
temps p
ceur q
péens é
pour de
queur f
leuse &
une fois
matiere
mal, co
principe
roient q
de géné
étant fa
tive &

du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique, vinrent se jeter dans Rome où le Pape Alexandre VI, leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les payfans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Negres transmigrés dans les Provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européens établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Negres; parce que la liqueur spermatique & la substance moelleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matiere âtre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations: les Blancs au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un

228 RECHERCHES PHILOSOPH.

moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps po: eux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que " c'est une hérésie de supposer que
 „ le genre humain n'a point eu un même pere, mais, ajoute-t-il, quoique
 „ ce sentiment soit ouvertement & manifestement hérétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à l'égard des Nègres, que je regarde comme une espèce d'hommes singulière, très-distincte de la nôtre, & par conséquent
 „ issue d'une autre tige „. On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les espèces dans aucune famille du regne animal: la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caractères essentiels: il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant

SU

d'homme
 sont pa
 tres qui
 gonflée
 tillés.

Si l'o
 genre h
 nécessai
 ment u
 sont no
 former
 ne sont
 que les
 deux e
 tr'elles.
 visions
 prouve
 absurdi

Que
 ou qu'i
 inutile
 jamais
 que le
 riétés
 il est c
 ment u
 noit po
 s'est tr
 idées
 qu'il n
 péens,
 vent a
 réelle

d'hommes qui , sans être Negres , n'en sont pas moins stupides , & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les levres gonflées , ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en especes , il s'ensuivroit nécessairement , que si les Negres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs , les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi une classe , parce qu'ils ne sont pas blancs : il s'ensuivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux especes d'hommes différentes entr'elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions , à force de trop prouver , on ne prouveroit rien , ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre humain ait eu une tige , ou qu'il en ait eu plusieurs , question inutile que des Physiciens ne devoient jamais agiter en Europe ; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Negres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espece , & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit , lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européens , métamorphosés en Nigritie , prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circoncrive ces variétés , puis-

230 RECHERCHES PHILOSOPH.

qu'on va des unes autres, sans que les races aient été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphère une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large: il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devoit être habitée dans tout son milieu par des Negres-fimes à cheveux crépés, & sur ses deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres: cependant on y découvre une variété presque infinie de nuances: on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes parallèles: là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrés, on rencontre les véritables Negres. Par-tout ailleurs, où l'air est plus tiède & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivières, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrain moins nud & moins sablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrain contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphère, & les sommets des montagnes ne sont nulle

part,
que l
Adam
la Lig
âpre:
quoiqu
simple
l'Afrique
geur c
long-t
bosse c
chemin
plaine.

Le t
moins
ces diff
les Tro
damm
que le
les plu

Les f
banés
du Sér
teur,
teint d
d'une
agneau
Quiola
degrés
face f
flottan
tale d
comme

part, dans la Zone torride, aussi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre: on gèle sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime ou découvre, à l'œil simple, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, sont des Negres achevés qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que situés à la plage orientale de l'Afrique, ils n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent iéc & igné

qui traverse les déserts sablonneux de l'intérieur du continent. L'Isle de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des observateurs: les naturels répandus dans les campagnes & sur les plages découvertes y ont le visage couleur de cuivre jaune: les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presque aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impossibles & un naufrage romanesque, pour les jeter dans une isle de l'Asie; puisqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des isles de l'Archipelague Indien, quoique placés sous la Ligne, ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à cheveux crépés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les ventualités qui y ébranlent continuellement la colonne de l'atmosphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Negres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs, on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé

qu'on va
Amérique
ques, &
hommes
compris
veau con
à-peu-pr
correspo
La quan
& fluvia
terrein,
des rotée
rayons so
huit fois
La réver
parce qu
de pur s
& si l'on
le sol y e
plus arid
couverte
joncs, d
des liane
Les p
qu'on co
grandes
rique; il
de diam
offusqué
croissant
mais la
ces affre
Cela do

qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à-peu-près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviales répandues sur la surface du terrain, y envoient, par l'évaporation, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires: aussi y pleut-il à-peu-près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrain composé de pur sable, de trente lieues en quarré ; & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâtreux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique ; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique ; il y en a qui ont cinq cents lieues de diametre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes ex-croissantes & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la tempéra-

ture de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés; les arbres ombragent, attirent les nuées, recellent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellieres est couverte, les brumes qui s'en élèvent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraîchit ainsi l'atmosphère entre les Tropiques du nouveau continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devrait en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili: ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrain, est, sans comparaison, plus exhaussé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat: aussi a-t-on trouvé dans

les Cor
teur, c
Cagnan
prit Pi
Espagn

Si l'o
du tein
on verr
noircir
Guiane
chaleur
le reste
couvert
cuivre

Les
Raleig
lorsqu'
vince f
péranc
roient
fait ét
tant d
nez pr
Roi de
ce prin
que ce
plade
à part
reste d
tretien

Les
mieux
cruren

les Cordellieres, & presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pizarre & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du Thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles: quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleigh dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elisabeth dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité; ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez,

que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européens au nouveau monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en séindre plusieurs; pour peupler à peu de frais les illes les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Espérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Bresil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jeté sur les côtes de ce pays dont il étoit si proche, lorsqu'un coup de vent d'Est l'y porta. On peut douter si Gumilla a été bien informé, quand il assure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourrasque en allant de Ténérife à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, jusqu'aux illes de l'Amérique, & entra à la Trinitat de barlo vento, malgré toute la résistance du pilote & des matelots entraînés contre leur destination dans un autre hémisphère. Cet événement, s'il étoit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le Philosophe Raleigh n'avoit aucune intention d'ima-

giner &
imposer
fût que
pris pou
Sauvages
cis par d
& la néc
Nunnez,
rant, il a
aussi n'a-
bris, le
nation q
requa, o

On a c
rifier au
de la m
rançonné
formé da
rinent de
mille ho
dernes c
furent q
ment, au
les vérita
étranger
cains. C
la plus f
cette pro
tirant su
dit posi
plus ou
teur affo
cidental

giner & d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes; mais il est sûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Negres, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Negres émérites, rançonnés, marrons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à six mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est dans cette province, que d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européens ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entièrement entre les Tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siècles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mé-

morable
cette usi
au-delà
de cette
plus bas
de la dé

Le tein
des Mex
gé, & n
vient à é
par les e
ments,
& l'écou
stagnant

Si l'on
auteurs,
fidérable
veau con
çoit que
catastrop
sur les m
vations,
successive
points de
il est po
violente
avant ce
depuis.

Il imp
pieds de
qu'on a
ancienne
breux; e

morable de Pisarre & d'Almagre ; depuis cette usurpation , il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés , qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Bresiliens , des Caraïbes , des Mexicains , des Florides n'a pas changé , & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture , des défrichements , par la dégradation des forêts , & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet , d'après les meilleurs auteurs , la réalité d'une inondation considérable , arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien , on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations , d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens , il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement , qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes , & sur leur cime , qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux ; comme les Péruviens sur le pen-

chant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Bresiliens au bas des petites Cordellieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisiinois avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent ; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement

que

que des
selon qu
droits d
la plus
teinte, p
mais il
cette cor
dans les
vent néc
rations t
gres, p
parfaite
plus dist
ce que l
réndra p
I. D'u
sauvage
tifs ; de
font bas
premier
quoique

(a) Qu
ces peuple
je n'en di
de me tron
bois, sont
vivent à di
nés à moi
Les Otom
qui vivent
tres. *Hista*
Avignon
Tom

à la côte
bas des
opposée :
as la Flo-
Antilles
usques-là
: la mé-
istoit en-
Christo-
cupoient
t descen-
s avoient
jour vers
l'on voit
tons d'où
. Les Chi-
s avoient
que leur
récente.
u'on peut
nfusion de
probable
un peuple
s la partie

pays situé
des Ama-
eur, com-
e où l'on
essive, re-
u nouveau
on l'a dit,
placement
que

que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts (a). Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européenne & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métis; deux quarts de chaque espece: ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme

(a) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixée & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos, qui n'avigent sur les rivières & qui vivent sur les plages, sont bruns & noirs. *Histoire de l'Orénoque, Tome I. page 108. Avignon 1758.*

l'on fait , absolument imberbe : l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule , ce qui est très - remarquable.

II. D'une femelle Européenne & d'un Métif provient l'espece quarterone : elle est moins basanée , parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération : le Pape Clément XI a même déclaré , par une Bulle , qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche , & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européenne , & d'un quarteron ou quart d'homme , vient l'espece Octavone , qui a une huitieme partie du sang Américain : est elle très - foiblement hâlée , mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats , quoiqu'elle jouisse des mêmes privileges , en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européenne & de l'Octavon mâle sort l'espece que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche , & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européens. Cette quatriemè race , qui est la race parfaite , a les yeux bleus ou bruns , les cheveux blonds ou noirs , selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur , dans les

S
quatre
liation

Les
ils n'ou
quefois
fants
dans la
che ni
généra
Gumil
monde
la gra
des re
la cein
fure q
pour
confér
téméra
cherch
certain
qu'un J
le cou
ves &
discuta
il ne
tout d
rigueur
a bien
Améri
raison
muque
des re
aussi M

Hybride
sang de
remar-

& d'un
ne : elle
a qu'un
généra-
ème dé-
voit re-
ne étant
aiter sur
Améri-

ne, &
e, vient
nuitième
est elle
hez pour
les hom-
oiqu'elle
n confé-
t de par-

ne & de
e les Es-
le est to-
peut pas
ns. Cette
parfaite,
cheveux
nt été de
dans les

SUR LES AMERICAINS. 243

quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Negres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles & quelquefois aux parties génitales : les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécillité, en discutant des matières physiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on suppose, en toute rigueur que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractère dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison : que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi M. Meckel a-t-il trouvé que la noir-

ceur des Negres est , dans cette partie , plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané , plus leur liqueur spermatique est colorée , puisque dans le Pérou , le visage des habitans n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orénoque , il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite , tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

“ Au Pérou , dit Ulloa , on appelle
 „ Métifs ou Mélices ceux qui sont issus
 „ d'Espagnols & d'Indiens : il faut les
 „ considérer selon les mêmes degrés déjà
 „ expliqués à l'égard des Noirs & des
 „ Blancs ; avec cette différence que les
 „ degrés des Métifs à Quito ne montent
 „ pas si haut , étant réputés blancs dès la
 „ seconde ou la troisième génération.
 „ La couleur des Métifs est obscure ,
 „ un peu rougeâtre , mais pas tant que
 „ celle des Mulâtres clairs ; c'est-là le
 „ premier degré ou la procréation d'un
 „ Espagnol & d'une Indienne ; quelques-
 „ uns néanmoins sont aussi hâlés que les
 „ Indiens mêmes , & ne diffèrent d'avec
 „ eux que par la barbe qui leur vient :
 „ au contraire il y en a qui tirent sur
 „ le blanc , & qui pourroient être regar-

„ dés
 „ certa
 „ les d
 „ Ces
 „ leurs
 „ four
 „ se te
 „ ces r
 „ des ,
 „ fort
 „ ce ,
 „ d'ou
 „ cour
 „ sign
 „ noir
 „ ce q
 „ cher
 Il f
 ne par
 de l'Eu
 second
 n'a pas
 dans l
 Les
 l'inclén
 aux ch
 des sai
 mais i
 s'ils ne

„ dés comme blancs , s'il ne leur restoit
 „ certaines marques de leur origine qui
 „ les décelent , quand on y prend garde.
 „ Ces marques sont un front si étroit que
 „ leurs cheveux paroissent toucher à leurs
 „ sourcils , & occupent les deux tempes ,
 „ se terminant au-dessous de l'oreille ;
 „ ces mêmes cheveux sont d'ailleurs ru-
 „ des , gros , droits comme du crin , &
 „ fort noirs. Ils ont le nez petit & min-
 „ ce , avec une petite éminence à l'os ,
 „ d'où il se termine en pointe , & se re-
 „ courbe vers la levre supérieure. Ces
 „ signes , aussi-bien que quelques taches
 „ noires qu'ils ont sur le corps , décelent
 „ ce que la couleur du teint semble ca-
 „ cher (a) , „

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la première génération de l'Européen & de la Péruvienne ; car la seconde est déjà plus perfectionnée , & n'a pas tous les caractères qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord , exposés à l'inclémence de l'air , au ferein , au froid , aux chaleurs , & à tous les changements des saisons , ont aussi le visage fort hâlé ; mais ils seroient beaucoup moins noirs , s'ils ne se frottoient avec des drogues &

(a) *Voyage au Pérou* , Tome I. liv. V. Ch. 5. pag. 228.

des graiffes. Cette coutume de se mâcher la phyfionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori: au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la face de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essains de mouches, de raons, de moustiques, de Coufins, de Mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'athmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages; c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lapons en font autour de leurs

cafes (a)
Tunguie
avoir un
réchaud
continu
bois &
excitent
que tou
que les
en pén
étouffent
cette fu
te, que
& qu'el

(a) I
qui envie
& des es
arbres,
qui ne l
lard suffi
il ne peu
dont leu
vus.

Les p
maladie
entre le
tout tem
duites d
tion, ils
insectes
leur pay
tion, co
sauterell

cafes (a), ou de se munir comme les Tungufes, qui ne marchent jamais fans avoir une efpece d'encensoir ou de petit réchaud fufpendu au bras: en jettant continuellement fur ce feu portatif du bois & des herbes à demi fêches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les infectes craignent, parce que les particules falines & huileufes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent fur le champ; mais comme cette fumigation est prefque auffi gênante, que la piquûre des mouches mêmes, & qu'elle occafionne des maux d'yeux,

(a) Les Lapons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des efpeces d'agarics qu'ils cueillent fur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les confume que lentement. Ce brouillard fuffit pour écarter les infectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés font toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui font très-fujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des foubrevesttes & des chemifes enduites de graiſſe & de fuif: fans cette précaution, ils feroient dévorés tout vivants par des infectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorife fingulièrement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des fauterelles.

248 RECHERCHES PHILOSOPH.

& la cécité, à laquelle les Lapons font si fujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer fur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte impregnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on fait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suède, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possèdent une infinité de drogues différentes dont ils se servent & s'arment contre les mouches, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante

SUP

qu'elle la
par-tout
a passé de
yant que
par l'odor
patriotes a
attribuere
finesse du
ensuite qu
tôt ce dis
peuples f
rien que d
tentot à un

(a) C'est
laison que
qu'on doit
bêtes féroce
on, avec p
moignent a
éventer de
avoit des d
traire : ils
rose & de
impunément
apparence
incarné, so
soin de se
goûter les
sence du p
né voulure
clarer Dieu
adroit lui
admirable,

qu'elle laisse une traînée & une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenu au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européens acquierent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent (a).

(a) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européens, qu'elles ne peuvent élever de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire: ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégouter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement un Lecteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des suc's différens : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs inefaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur

n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem* : Tacit. Hist. lib. II. 62

la poitr
manente
est cert
front ci
dans le
de leur
tes (a).

En E
servé l'u
le caract
de Conf
mer dan
contre
la majo
me il es
qu'il est
bles qui
une pei

(a) Les
leur être
se recon
le nez, le
rence sent

la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les **Nègres** à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes (a).

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractère de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet Edit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

(a) Les Nègres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent presque aucune différence sensible.



SECTION III.

Des Anthropophages.

QUAND l'Abbé Duclos lut son *Mémoire sur les Druides* à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zèle indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates: ils auroient dû ajouter que le massacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Président de Thou, ou par quelque autre écrivain aussi peu véridique; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abloudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siècle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se ranger en lignes ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils intérêts, avec une industrie surprenante & un acharnement incroyable?

SUI

Si les
l'Abbé
prendre
n'auroie
cause,
vage e
& sang
d'exculé
cès de
ver que
sés, qu
quelque
que glo
horrible
Nature.

Il n'e
tyre ou
ni le b
mais co
tres, tr
corrom
foibleff
abando
dence.
exposé
on les
vention
rité.

Si les
tolérab
vie au
calomni
mort:

Si les Académiciens qui insultèrent l'Abbé Dubois, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelquefois emporté, cruel, & sanguinaire : la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquiere, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'est pas question ici de faire la fable ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux

254 RECHERCHES PHILOSOPH.

qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractère si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgéoit annuellement vingt-mille enfans, & qu'il baignoit de leur sang les idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossière & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphithéâtre dans toute cette ville barbare: on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes: on trouva cent & trente mille crânes de personnes dévouées & sacrifiées, en différens temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des Temples; & que l'un & l'autre a moins pensé à inf-

SU

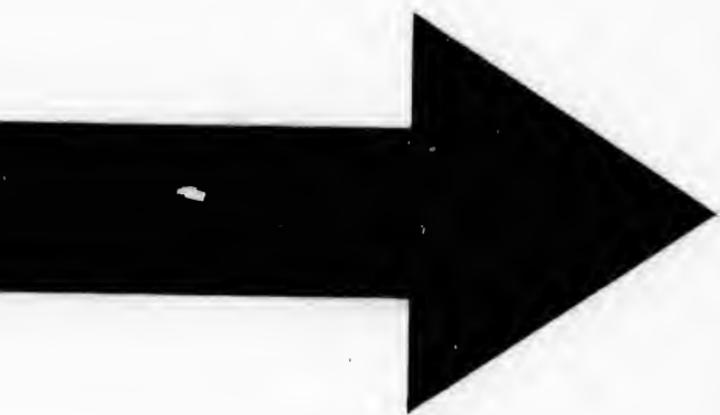
truire la
des & i
Espagno
dans l'e
contre l
sérieuse
buer &
ses solda
Carthag
des enfa
mes en
sonniers
faudroit
de la vi
racterist
n'est pa
ce seroi
dont on
ves que
mains.

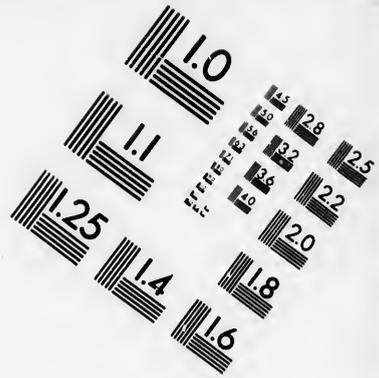
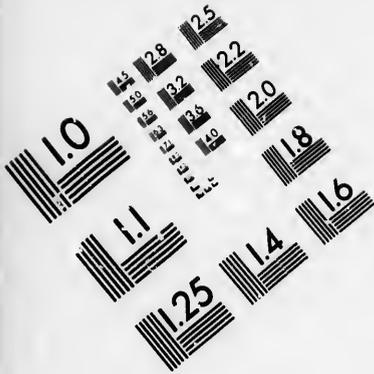
Au re
tugais &
que per
té d'un
auroien
fé sont
que les
fices de
été l'av
ses con
la clém
& qu'il
lui qui

truire la postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager: si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractéristiques des mœurs sauvages; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

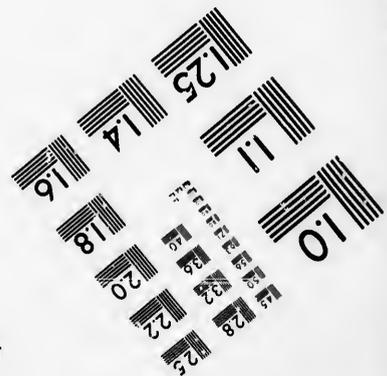
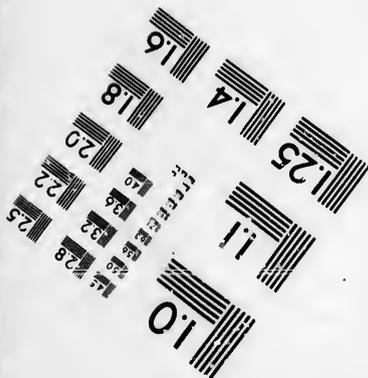
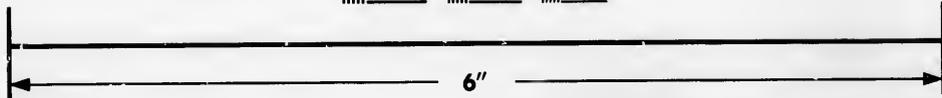
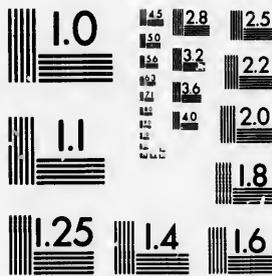
Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrient plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille: ils auroient dû réfléchir, que leurs *Auto-da-fé* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achète la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés &







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0

5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0

256 RECHERCHES PHILOSOPH.

sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur les bûchers de la Superstition; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne diffère que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dériveroit primitivement de l'Anthropophagie: en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes au pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table (a).

(a) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmenful, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié; prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortaling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de

Il n
à qui
proci
ler le
cérém
paifer
irritée
paroiss
trueux
dans la
vasté l

manger
d'ailleurs
tissoient
avoir jar
Divinité
par conf
gie: on
niers qu
me. Del
mots d'
ennemi
aux mots
ou *vin*
ter cet a
nes qu'on
ques, o
nemies d
on enterr
& un Gr
remment
auroient
si l'on en
représail

OPH.

ses voi-
oupable.
ures, en
dans les
ste ceux
bûchers
que les
plongés
que leur
plus au

eru que
humai-
Anthro-
les an-
blement
des au-
ulés en-
leur ta-

Commen-
victimes
s immo-
sul, qui
prétend
es avant
arie des
écédé la
ur Kraf,
est aussi
ne peut
soin de

SUR LES AMERICAINS. 257

Il n'y a pas de nation dans l'Histoire, à qui on ne puisse malheureusement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le sang de ses concitoyens dans des cérémonies saintes & pieuses, pour appaiser la Divinité lorsqu'elle paroïssoit irritée, ou pour l'émouvoir lorsqu'elle paroïssoit indolente. Ce fanatisme monstrueux, enorgueilli par ses succès, auroit dans la suite des siècles dépeuplé ou dévasté la terre, l'établissement & les pro-

manger avant qu'ils aient eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rô-tissoient leurs prisonniers, sans avoir, & sans avoir jamais eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Anthropophage : on a fini par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi-même. De là sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Vilime*, qui signifient un ennemi vaincu ou enchaîné, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vincitus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puni-ques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier de peur de représailles.

grès du Christianisme ne l'avoient fait cesser. On est saisi d'horreur, quand on réfléchit sur le génie de la plupart des Religions fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre & de désolation: aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties, les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus souvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'est flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du sang de tous les êtres animés, il falloit bien ensanglanter leur sanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit soif, & dans l'instant on assommoit un captif au piedestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois (a), les Indiens, les Phéniciens,

(a) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvieme siecle; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitants des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude,

les Perses
les Arabes
les Bretons
& les Juifs
rume d'i
fusion: s
qu'ils on
leur état
état a pr
par conse
aux yeux
atrocités.

On pe
quels de
naissante
vie sauva
crisoit e
& quand
tend Las
crisié qu
de Mont
que suffi
rissoit ur
qu'on tu
& dont
aux dév

n'est pas a
dant il est
mille enfa
pire chaqu
d'envoyer
gistrats d'

oient fait
 , quand
 a plupart
 idées af-
 affacre &
 molations,
 , les hol-
 la partie
 x, parce
 Dieux en
 e les avoir
 épeignoit
 sang de
 t bien en-
 nd les pré-
 de donner
 leur Dieu
 s l'instant
 edestal de

, les Chi-
 éniciens,

la Chine,
 it dit qu'il
 s dans cet
 i n'est pas
 qui n'avoit
 es Arabes,
 s provinces
 t leurs pri-
 l'égard des
 r & qu'ils
 a chaude,

les Persans, les Grecs, les Romains,
 les Arabes, les Gaulois, les Germains,
 les Bretons, les Espagnols, les Negres,
 & les Juifs, ont eu anciennement la cou-
 tume d'immoler des hommes avec pro-
 fusion: s'il n'est pas possible de prouver
 qu'ils ont été tous Anthropophages dans
 leur état d'abrutissement, c'est que cet
 état a précédé les temps historiques, &
 par conséquent une nuit obscure a dérobé
 aux yeux de la postérité une partie de ces
 atrocités.

On peut se figurer comment & par
 quels degrés on aura, dans les sociétés
 naissantes, combattu la barbarie de la
 vie sauvage: chez les Mexicains, on sa-
 crifioit encore des victimes humaines,
 & quand il seroit vrai, comme le pré-
 tend Las Casas, qu'on n'en avoit sa-
 crifié que cent cinquante sous le regne
 de Montezuma, ce nombre seroit plus
 que suffisant. En même temps on y nour-
 rissoit un prisonnier dans le temple,
 qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an,
 & dont on donnoit la chair à manger
 aux dévots de la capitale. Les Péru-

n'est pas aussi un fait vraisemblable, & cepen-
 dant il est vrai: on étouffe ainsi plus de trente
 mille enfans nouvellement nés dans tout l'Em-
 pire chaque année. Il est surprenant que l'idée
 d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux ma-
 gistrats d'un pays si fécond.

viens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels: ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle (a). Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractère. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de

(a) Voyez *Garcilasso*, *histoire des Incas*. Tome second, Chap. XXVI. Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la religion des Américains.

violence
traîne u
route ser
physique
le plus i
gete ou
planète ;
éléments
qu'on a
intime &
une acti
& il n'in
les ou le
Cependa
indiffère
dre civi
ont dû
préjugés
amollir l
esprits,
autant p
a fallu à
pour le c
du crime
à se respe
les morts
crant, pa
déplorab
Il par
rir de la
le vice
d'un peu
été répan

depuis plus
ns, n'égor-
naines pour
ontentoient
& des na-
ine portion
r de la fa-
teaux, que
toient obli-
e solemnité
cela prouve
ient été de
que leurs
oient adou-
oit suivi la
peuple qui
s, est bien
re, quand
ligion.

on possible
seule pro-
la proposi-
nis en ques-
r humaine
& intentions
quoique né-
un acte de

e des Incas.
us parlerons
ruviens dans
e la religion

violence & de cruauté, parce qu'il en-
traîne une sensation douloureuse : &
toute sensation douloureuse est un mal
physique pour le moindre insecte, pour
le plus imperceptible animalcule qui vé-
gete ou respire sur la surface de cette
planete ; la façon de décomposer les
éléments bruts & matériels d'un être
qu'on a dépouillé de son organisation
intime & de sa sensibilité, est sans doute
une action indifférente par elle-même,
& il n'importe si les vers, les Canniba-
les ou les Iroquois rongent un cadavre.
Cependant plusieurs actions réellement
indifférentes cessent de l'être dans l'or-
dre civil & social, où les Législateurs
ont dû régir les hommes plus par les
préjugés que par les loix : ils ont dû
amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs
esprits, & captiver ces animaux terribles
autant par l'illusion que par la force ; il
a fallu à la fois leur inspirer de l'horreur
pour le crime, & pour l'image & l'ombre
du crime : afin que les vivants apprirent
à se respecter davantage, il a fallu rendre
les morts mêmes respectables, en consa-
crant, par des cérémonies imposantes, les
déplorables restes de leur existence passée.

Il paroît que la coutume de se nour-
rir de la chair des hommes a plutôt été
le vice d'un âge ou d'un siècle, que
d'un peuple ou d'un pays ; puisqu'elle a
été répandue sur toute la terre ; cepen-

dant M. Rœmer fait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Negres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Anthropophages par instinct, & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que M. Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce vilce-re, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des especes d'hommes armés de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans: les anciens Syriens

avoient
des Asia
de la Pa
près sem
fait lim
élégam
valoit a
ces diffé
sition, l
qui est
torisent
familles
canines
bre de
ze. Jam
rès & l
ce phér
la Natu
individu
pour de
que pou
formés
dre anir

Les S
dents pl
nations
servatio
été indu
ques N
les dent

(a) V
table par

avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine aient eu un défaut à peu près semblable , puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents , pour prononcer plus élégamment la langue Juive , qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position , la figure , & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet , n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entières d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six , de huit , de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène , qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus , qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance , que pour des êtres régulièrement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues , plus séparées que les nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé , il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Negres de l'Afrique qui s'éguissent les dents avec une lime (a) ; de sorte que

(a) Voyez *Description de l'Afrique occidentale* par Cavazzi , T. 2. page 82.

leurs deux mâchoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Negres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matière acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyé sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une
femme

S
femme
tement
lui mar
tions les
nestes d
magistr
tyrans
foie &
cre, &
mais ce
lérats ob
cune fo
ractere
conclur
pophag
lemagn
fendent
aux for
maine;
Holland
dix-sepr
temps d
ques de
un fanat
rôtir da
s'agissoit
sous la fi
me d'un
miliante
ter à jan
si les ho
mais cet
nonça l'
Ton

femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmous du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractère des membres; & on auroit tort de conclure que les François étoient Anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux forciers de manger de la chair humaine; on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au dix-septième siècle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir dans un combat de religion où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter: mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe.

l'Asie & l'Afrique défolées par la surperstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie: la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On fait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux: les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux: les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter: les peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage: les nations les moins barbares les rançonnent, les échan- gent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est termi-

née, o
siste pl

Les
disoient
comme
brebis
cu dan
n'en ut
captifs,
pour d
apas de
Charlev
égarés
de St. I
que: la
guerre
dont on
demeur
bliffem
conduis
dans let
massue
corpule
manger
néral d
servant
tin, don
de se t

(a) Mé
Voyez au
du Pratz

surperf.

avant les
 mes à se
 sembla-
 e la dure
 être en-
 ette bar-
 dre tous
 gi, après
 S'il n'est
 être assez
 sauvages
 orer mu-
 écrivains
 l faudroit
 e atrocité
 ire de la

ents âges
 t jugé de
 t qu'on les
 ou moins
 eux : les
 tourmen-
 gent, c'est
 s sauvages
 les tour-
 rbares les
 nations les
 les échan-
 équivalent
 est termi-

SUR LES AMERICAINS. 267

née, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premières relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atacapas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baie de St. Bernard dans le golfe de Mexique: les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atacapas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissemens de la colonie: ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en pièces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Bellisle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (a) de se trouver.

(a) *Mémoires de M. du Mont sur la Louisiane.*
 Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Pape du Pratz.*

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé en douze ans, six mille hommes enlevés à la seule isle de Portorico : il faut sans doute qu'ils aient regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois especes d'Anthropophages ; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir ; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés ; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient gueres de cette abomination : enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit : peut-être n'a-t-on pas connu trois

S
peupla
rents da
fût rée
à cette
& réun
sans ou
fait sur
pas me
gine d'
homme
de s'ab
vagance
font qu
cès de
nés, qu
en rend
voiler l
devienn
font éri
là ! fo
me : é
le bon f
rétrécir
corps,
tête, d
percer l
la clois
gueur d
gueur c
quelque
un testic
ne, d'a
essiler,

OPH.

ontinuel-
Historien
les Sava-
orce qu'il
de guer-
ne société
tion, fe-
te ou dif-

s avoient
lle hom-
e Porto-
aient re-
urs prin-
ur égard
aussi loin
es barba-

s especes
tuoient
ceux qui
s du corps
nambours
gnage de
une par-
ants nou-
qui arro-
in sacré,
e abomi-
qui man-
u de blef-
e fort pe-
nnu trois

SUR LES AMERICAINS. 269

peuplades où la mode d'enterrer les pa-
rents dans les entrailles de leur postérité
fût réellement établie. Quoiqu'on puisse
à cette occasion citer plusieurs voyageurs,
& réunir beaucoup de lieux communs,
sans oublier le conte que les Grecs ont
fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est
pas moins difficile d'approfondir l'ori-
gine d'un si étrange usage. Comme les
hommes sont capables de tout penser &
de s'abandonner aveuglément à l'extra-
vagance de leurs idées, leurs actions ne
sont que trop souvent dictées par des ac-
cès de délire & des caprices momenta-
nés, qui désespèrent ceux qui prétendent
en rendre raison, ou qui veulent en dé-
voiler les causes; cependant ces actions
deviennent des exemples, & ces exemples,
sont érigés en autorités tyranniques. Voi-
là la source commune de tant de coutu-
me gênantes qui outragent inutilement
le bon sens, comme d'écraser le nez, de
rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le
corps, au défaut des côtes, d'aplatir la
tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de
percer les oreilles, les joues, les lèvres,
la cloison du nez, de diminuer la lon-
gueur du col, & d'augmenter la lon-
gueur du lobe de l'oreille, de se couper
quelques articles des doigts, de s'ôter
un testicule, de s'enlever une membra-
ne, d'arracher quelques dents, de les
effiler, de dépiler le corps, d'abattre

les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit reparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve : il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissent être les plus policés, ou les moins féroces ; n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans

toutes
ple No
a tant
se, dor
quemen
précain
me ave
sintelli
Cet éta
où les
& si ta
thropo
roient
nes co
amené
quadru
que les
égalein
ajouter
ques F
coco,
narque
fert de
celles

(a)
,, Macc
,, perso
,, nour
,, peup
,, fant
,, fait

toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & foment des méfintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus défavantageux où les hommes puissent être réduits; & si tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espece de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans (a). Il paroît

(a) « Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-
 „ Macoco, vers le Congo, des centaines de
 „ personnes par jour pour sa table, & pour la
 „ nourriture de sa maison. Et il y a plusieurs
 „ peuples où on a des haras d'hommes & d'en-
 „ fants, qu'on va tuer pour manger comme on
 „ fait ici les moutons. M. Toynard disoit qu'on

presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se

lui conçoit en Portugal qu'en quand on exposoit des hommes au marché tous vivants, qu'on marchandoit, l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais qui avoient besoin d'esclaves alloient là en acheter. M. Toynard ayant dit, il vous ont bien de l'obligation; point du tout lui répondit le voyageur Portugais, ils croient que nous ne les trouvons pas assez gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue, page 17.* On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à M. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages*: il y en a sans doute quelques-uns en Afrique; mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'art. *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands: il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas aperçu que ce même article avoit déjà été inséré dans le Tome VII, au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

repaît
ne fau
xicain
dans le
lemen
ardent
rie éto
rée pa
moyen
ces ent
Les
ment
caines
ment le
quelqu
moins
Dan
avec le
ne goût
ce qu'
ils ont
firent j
engagé
Saturne
gré la
épouva
Il y
phages
person
connoî
dans l'
netre
l'Yupu

le assez
verain,
arts, se

quand
é tous vi-
l'épaule,
rugais qui
à en ache-
vous ont
ut lui ré-
s croient
ffez gras.
ye 17. On
ue comme
voit fait à

on fait en
ntons aux-
que celui
oute quel-
ont pas si
Et l'auteur
Jagus, se-
témoigna-
dont il ac-
surprenant
gu que ce
s le Tome
compila-
ussi donné
des Mis-
agas, dont
e relation

SUR LES AMERICAINS. 273

repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots: cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européens ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les François firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine; ce qu'ils promirent solennellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau monde que bien des personnes ne se l'imaginent: on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénètre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de M. de la

Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers (a). Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & réfugiées à la côte du continent entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui régnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoiqu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfans destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit

(a) *Voyages de la Riviere des Amazones, Edition de Paris 1745, p. 84 & 97.*

S
 connu
 tales a
 péens
 cour d
 nous c
 vicieux
 monde
 imagin
 nent,
 quiet d
 raffiner
 Ceux
 fasioien
 fonnier
 soient l
 afin de
 soient c
 Pierre
 Christop
 sieurs a
 écrits,
 ne dece
 fables q
 Charlev
 les Amé
 chair de
 mement
 naturel

(a) Le B
 lement le
 les sauvag

ore, en
ngeoient
aussi que
es Carai-
de leurs
côte du
le fleuve
naturel
derniers
ués Mis-
omme des
res, car
ont une
fermon.
crit avec
couverte
n où l'on
nt entrés
r la di-
entre les
garantir
n obser-
r. Quoi-
urs assu-
peuples
renade,
la bou-
est avéré
es étoit

connue & pratiquée aux Indes occiden-
tales avant l'arrivée des premiers Euro-
péens, & il y avoit des Eunuques à la
cour du Cacique, de Puna, que Zarate
nous dépeint comme l'individu le plus
vicieux & le plus jaloux du nouveau
monde. La castration y avoit donc été
imaginée, ainsi que dans notre conti-
nent, plutôt par l'esprit sombre & in-
quiet de la jalousie, qui par le prétendu
raffinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se ras-
fasoient avec les membres de leurs pri-
sonniers, les régaloient & les nourris-
soient largement pendant trois semaines,
afin de les engraisser, & ils s'engrais-
soient en effet, si l'on peut en croire
Pierre d'Angleria, cet ami intime de
Christophe Colomb, qui avoit vécu plu-
sieurs années aux Antilles, & dont les
écrits, assez judicieux pour leur siècle,
ne décelent pas tant d'avidité pour les
fables que les compilations d'un pere
Charlevoix, qui après avoir conté que
les Américains du Nord trouverent la
chair des Anglois & des François extrê-
mement mauvaise, parce qu'elle étoit
naturellement salée (a), ajoute ensuite

(a) Le Baron de la Hontan contredit formel-
lement le récit de Charlevoix, en assurant que
les sauvages de l'Amérique septentrionale se

dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai, qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredissent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'aient eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'allèguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui

plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européens. On rencontre cent contradictions également puérides dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée; comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomnieux, avarés, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves...

se pro
en pr
comm
de la
pour

Les
fin, r
que l
nuque
roient
nosité
jamai
la cha
favou
que c
convi

Les
emplo
préfèr
mes à
voulo

(a) T
pulpas

(b) C
cidenta
Jagas
mais c
le tém
de pie
des ob
ou des

que les
province
ès-digne
faire un
royoient
que les
les seuls
de sel. Il
omparés
doutions
aient eu
manger
ble qu'ils
as graves
lléquent
étendent
si mettre
Dias, qui

à manger
contradic-
muni des
es contra-
qu'il n'y
aucun en-
roit-il pos-
ux formés
grader jus-
ture? De-
r Atkins,
ou s'avilit
s, avarés,
traîtres,
claves...

se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancieras*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire préféroient les mollets des jambes & les carnosités des cuisses (a): ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles (b), dont la chair leur paroïssoit peut-être moins favorable, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employèrent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celles des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

(a) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas*: Petri Mart. Decades Ocean.

(b) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement: on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres, ou des Relations de l'Afrique.

278 RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

Oviedo assure que le plus furieux des mârins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers : ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jeter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planète soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démon.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Anthropophages paroissent plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissemens & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhizophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur ; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord,

se sont
& à l'é
davan
est pr
ont éc
dise da
que D
Canad
qui ab
des en
dent :
tirper
jamais
Les Ca
aient r
air cha
regrett
captifs
rico.

Pou
dire su
minero
coutun
engeno
comme
sicle
radox
être ja
savant
lui av
de l'ap
gnité
avec

se sont adonnées à la Guldive, au Tafia & à l'eau de vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presque incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui aient retenu leur caractère sombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Portorico.

Pour compléter ce qui reste encore à dire sur les Anthropophages, nous examinerons en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré en Amérique le mal vénérien, comme plusieurs écrivains du seizième siècle l'ont soutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer ; il se fendoit sur la malignité des humeurs & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique

composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation , qu'il en résulte un vésicatoire ou un caustique si actif , qu'il ulcere & brûle les parties extérieures sur lesquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par M. de Mead , dans sa *Méchanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un autre côté , la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme (a), & qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux , avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être , en effet, sujets à une maladie particulière ; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde dans la substance de l'homme , qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour impregner ses aliments : si l'on avoit ana-

(a) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'Analyse ; & qui fait , à peu près , la cinquantième partie du sang : le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive , constitue à peu près la quatre-vingtième partie de la masse. Outre ces substances salines , il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aimant. Cette matière ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang , dans d'autres elle est infiniment moindre.

SU
 lyfé la
 de ces S
 qui se r
 insipide
 de saun
 tenu un
 Ainsi c
 relative
 immédi
 qui ait
 vraie so
 été, si
 Italien
 est rest
 gaire, d
 dans ce
 porte q
 attesté,
 troupes
 vastoier
 les pou
 des cad
 paré di
 occasion
 dans to
 vanti ,
 blanche
 destitué
 ces sur
 des chi
 avec la
 épervie
 il , je su

Ifé la liqueur sanguine de quelques-uns
 de ces Sauvages du Nord de l'Amérique
 qui se nourrissent de choses parfaitement
 insipides & trempées dans aucune espece
 de saumure, on auroit, sans doute, ob-
 tenu une moindre portion de sel animal.
 Ainsi cette observation est sans justesse
 relativement à l'origine ou à la cause
 immédiate du virus vénérien. Le premier
 qui ait cru que cette maladie avoit sa
 vraie source dans l'Anthropophagie, a
 été, si je ne me trompe, un Empirique
 Italien, nommé Fioravanti, dont il nous
 est resté un ouvrage écrit en langue vul-
 gaire, & intitulé *mes caprices médicaux* :
 dans cette étrange production, il rap-
 porte qu'un vieillard de Naples lui avoit
 attesté, que les vivres ayant manqué aux
 troupes Espagnoles & Françoises qui dé-
 vastoyent la malheureuse Italie en 1456,
 les pourvoyeurs avoient ramassé en secret
 des cadavres humains, & en avoient pré-
 paré différentes especes d'aliments, qui
 occasionnerent une affection vérolique
 dans tous ceux qui en goûterent. Fiora-
 vanti, pour donner un ton de vraisem-
 blance à ce conte, qui en est absolument
 destitué, ajoute qu'il a fait des experien-
 ces sur des cochons, sur des éperviers &
 des chiens nourris, pendant deux mois,
 avec la chair d'autres chiens & d'autres
 éperviers; & au bout de ce temps, dit-
 il, je suis parvenu à envenimer ces ani-

282 RECHERCHES PHILOSOPH.

maux , à les déplumer , à les dépiler , à les couvrir de pustules , & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal vénérien.

Le Chancelier Bacon , convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans , puisque le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494 , rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement , mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres , ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie , vinrent la vendre aux troupes Françaises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta , ajoute-t-il , de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau monde ; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes (a).

M. Bacon , & tous ceux qui ont penché vers son sentiment , auroient dû réfléchir qu'à l'isle de S. Domingue , où les naturels n'étoient pas Anthropophages , la contagion vénérienne sévissioit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette

(a) *Sylva Sylvarum Cent. 1. Edit. in-fol. Lipsiæ.*

SU

hypoth
ou le
auroit
& non

M. A
périenc
menes
la subst
respect
pendan
canine
se soit
dégoû
sympto
montai
qu'une
une di
ces exp
offert
yeux
employ
& si M
tes & f
qui s'en
varier

(a) M
qu'un
pété les
les mên
au milie
teurs.

OPH.

épiler, à
inoculer
ere point

ncu qu'il
ronisme
e le mal
lie qu'en
lore plus
ent, mais
de l'hif-
ands de
aquer de
e la Mau-
troupes
ifette au
n les in-
ne indis-
vée chez
onde ; ce
peste tire
nger des

ont pen-
dû reflé-
, où les
phages,
oit plus
ent cette

lit. in-fol;

SUR LES AMERICAINS. 285

hypothese, puisqu'en ce sens le siege, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espece respectivo, a eu la constance de repaître pendant six mois, un chien avec la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait effuyé ni le dégoût, ni la dépilation ni aucun des symptomes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & ait par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux (a).

(a) Monconis rapporte, dans ses Voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

284 RECHERCHES PHILOSOPH.

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin François paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthrophages dans leur espèce, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Lévantins d'une espèce de Mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulu que les Parisiens mangèrent pendant la Ligue, pour désobéir jusqu'à l'extrémité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remèdes. Cependant ce fait, que les Troquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prou-

ve pa
concie
si l'on
ossem
auroit
ment
l'Amb
cette
faméli
nature
gesteur
Papin
des su
innoc
Au
le Cha
Natur
suppos
sustent
d'hom
jamais
relatio
suspect
des an
raibes
puiges
Pampa
ce sero
que pr
qu'un
& man
L'idée
lui app

SOPH.

on ici que
t tiré des
u'elles ne
tation ou
e procédé
fant pour
de tant
animaux
Anthro-
souffrent
rriture si

umaine,
pre dans
la viande
ns d'une
us hardi
e aucune
r justifier
moindre

que les
Ligue,
au meil-
vérité,
e qui les
idement
, & ils
aindre,
s affreux
que les
ec effroi
e prou-

SUR LES AMERICAINS. 285

ve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un politique dénaturé & un mauvais physicien. Le *Digesteur*, inventé depuis par le célèbre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presque insensé : quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi ? L'idée qu'a ce sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée : qu'il

peut le manger, s'il aime cette viande; voilà une conséquence qu'il tire régulièrement de ses principes; mais il y a loin encore delà à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de *l'Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizième siècle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjectures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtrière qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre humain en Europe: ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondeoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin grec, livrèrent à dessein ce poste aux troupes

S
de Cha
ce vin r
pleines
leurs in
nommé
Si l'o
que Cé
d'Elie
surpris
pagnol
vin qu
pour d
Ignoro
tions d
entraîn
ceux qu
dans se
épargn
avoit v
Guicha
que Di
& aute
ouvrag

(a) Co
marquab
l'Auteur
" In H
" Barcio
" ceps I
" partes
" Insula

de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Élien ou d'Hérodote; on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla, Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra las Bubas* (a),

(a) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par M. Astruc.

“ In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493,
 „ Barcionæ, quæ primum infecta, & sic dein-
 „ ceps Europa cùm reliquo orbe universo, cujus
 „ partes hodiè innotuerunt. Originem traxit in
 „ Insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, certâque

que le mal vénérien se manifesta à Bar-

„ experienciâ compertum fuit. Cum enim à
 „ Christophoro Colono (sive Columbo) Tha-
 „ lassarchâ reperta & detecta esset , militibus
 „ cum incolis conversantibus , quod affectus
 „ contagiosus esset , facile communicatus est ,
 „ & quam citissimè in exercitu grassabatur ;
 „ cumque dolores ejusmodi numquam ab illis
 „ conspecti aut cogniti essent , causam in maris
 „ labores & navigationum molestias referebant ,
 „ aliasque occasiones , ut cuique probabile vi-
 „ sum erat. Et cum eodem tempore , quo Co-
 „ lonus Stolarcha appulerat , Reges Catholici
 „ Barcionæ degerent , quibus itineris rationem
 „ reddebat , nuperque ab eo reperta denarrabat ,
 „ mox tota urbs eodem morbo corripì cœpit la-
 „ tissimè se diffundente Sed quia in-
 „ cognitus hactenus valdeque formidabilis vi-
 „ debatur , jejunia , religiosæ devotiones aliæ ,
 „ & elemosynæ institutæ sunt , ut Deus illos
 „ à morbo tueretur. At sequente anno 1494 ,
 „ cum Rex Galliarum Christianissimus Caro-
 „ lus , qui tum rerum potiebatur , ingentem
 „ exercitum in Italiam duxisset multi Hispano-
 „ rum qui hostes illorum erant , ibidem hac
 „ lue infecti vivebant , adeo ut mox regiæ co-
 „ piæ inficerentur ; ignaræ tamen quis qualisve
 „ morbus esset , aut quo nomine appellandus ,
 „ credebant ex ipso aère regionis subortum.
 „ Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum* : Itali
 „ autem & Neapolitani , quibus nulla ejus
 „ hucusque notitia , *Gallicum* nominabant.
 „ Deinceps vero , prout acciderat , quisque
 „ pro lubitu aliud nomen imponebat. *Astruc de*
 „ *Morb. veneris , Lib. I. Cap. IX.*

celone

celone
 comme
 reste
 gion ,
 la pro
 gue en
 décou
 compa
 ladie p
 genes :
 des tro
 jamais
 blables
 tiques
 gues ,
 comme
 rour d
 à Palos
 résidoi
 rendre
 & du v
 tout d'
 & en a
 à la foi
 eun da
 des pro
 exhorta
 pour fl
 ferveur
 née sui
 de Fran
 midabl
 Espagr
 To

um enim à
 mbo) Tha-
 , militibus
 od affectus
 nicatus est,
 raffabatur ;
 nam ab illis
 am in maris
 referebant,
 robabile vi-
 e, quo Co-
 s Catholici
 is rationem
 denarrabat,
 pi cœpit la-
 d quia in-
 idabilis vi-
 ones aliæ,
 Deus illos
 anno 1494,
 mus Caro-
 , ingentem
 ti Hispano-
 ibidem hac
 x regie co-
 nis qualisve
 pellandus,
 subortum.
 anum: Itali
 nulla ejus
 ominabant.
 t, quisque
 Astruc de
 celone

celone en 1493, & qu'il se répandit delà comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de S. Dominique en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contractèrent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui, n'ayant jamais vu ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette dernière ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jeta chacun dans la consternation : on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante (1494), Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'oppo-

fer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquèrent aux troupes Françoises, qui, ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des François, appellerent cette même indisposition le *mal François*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans contact immédiat, sinon par celui de l'athmosphère ambiante. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493 (a), eussent

(a) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt-deux personnes tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Bar-

infecté
se, tr
ne l'e
crut n
puisse
sion &
firme
tiveme
de la
qu'il n
regne
parem
dès l'a
de soi
de so
globe
trales
On
me &
prév
trois

per
dica...
pour e
teroit
Egypte
pre, o

celone;
le port
la mer,

porterent
Amérique,
pes Fran-
ur venoit
le climat
ples, &
e Naples,
nt ils ne
sans en
, qui n'a-
e ce nom
pellerent
François.
e il jugea
il le crut

décisive-
ne étoit
sa trans-
gne, con-
ceoit sans
celui de
ment eût-
trente à
de l'Amé-
, eussent

à la vérité,
e, quatre-
matelots, &
res plus de
rent à Bar-

SUR LES AMERICAINS. 291

infecté tout d'un coup cette ville immen-
se, trois fois plus peuplée alors qu'elle
ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y
crut menacé de la dernière calamité qui
puisse accabler l'humanité? La progres-
sion & la marche rapide de ce fléau con-
firme encore qu'il se transmettoit primi-
tivement par d'autres organes, que ceux
de la génération. Ceux qui ont prétendu
qu'il n'est parvenu en Russie que sous le
regne de Pierre premier, ignoroient ap-
paremment qu'il sévissait déjà en Sibérie
dès l'an 1680, & s'étoit manifesté plus
de soixante ans auparavant à Moscow,
de sorte qu'il avoit achevé le tour du
globe, si l'on en excepte les terres Aus-
trales, en 1700.

On a accusé les médecins du quinzie-
me & du seizième siècle de n'avoir pas
prévu tout ce que les générations futures
auroient à souffrir de cette épidémie, &
n'ont pas essayé tous les remèdes
possibles pour en détruire les germes ra-
dicaux, ou les préservatifs convenables
pour en retarder les progrès: on souhai-
teroit qu'ils eussent renouvelé les loix
Egyptiennes & Mosaiques contre la le-
pre, ou qu'ils eussent employé, de leur

celone; le reste de l'équipage étant resté dans
le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de
la mer.

temps, les précautions dont on use aujourd'hui, quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la première partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on prévint les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné: ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siècles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit défolé par la lèpre, & qu'il y avoit, selon Matthieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux dans la Chrétienté remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Plinè dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiafe Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple: si le

S
mal d
cette
fa tran
tain q
conten
été aff
blesse
appare
lien B
de di
Gayac
Sainte
dit qu
Franç
pereur
qu'ils
quitter
de la
fit usa

(a) "
„ entre
„ tinen
„ mort
„ Dani

n usé au-
ve du Le-
as fondé,
de Paris
ns la pre-
acre qu'on
des ma-
u'on pres-
, & qu'on
e qui étoit
ité.

estiliens
qu'on ne
lieu don-
part, &
pour ar-
te c'est un
verte de
eux siecles
tre ancien
lepre, &
Paris, dix-
Chrétienté
ux mala-
es & com-
l'Europe,
pu porter
st impossi-

arrivée de
alie, qu'el-
lité avant
uple: si le

mal d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plupart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'Italien Brassivole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I (a). Les médecins de l'Empereur Charles - quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

(a) " Il mourut à Rambouillet d'un ulcere „ entre l'anus & le scroton, causé par son incon- „ tinence, & qui l'avoit déjà mis en danger de „ mort à Compiègne, six ou sept ans auparavant. „ *Daniel, Histoire de France, p. 434.*

Fin de la seconde Partie.



TH

LEs
 plus s
 s'étend
 de Lal
 de la
 le Pole
 troupe
 menfe
 de nat
 hamea
 Ava
 recher
 Nord
 chons
 centre
 résiste
 Aux



TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.



LES Eskimaux habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la terre de Labrador, par les côtes & les isles de la Baye de Hudson, très-avant vers le Pole. Ambulants & dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrain immense : si l'on les rassembloit en un corps de nation, ils n'occupoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le Nord notre globe est habité : recherchons si l'espece humaine peut résister au centre des Zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extrémités.

Aux plages les plus lointaines, aux

illes les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs aient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du quatre-vingtième degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphère.

Je fais qu'on y a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a, au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissans temperent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se font le plus élevés, ont eu moins de glaces au quatre-vingt-cinquième degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut gueres douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la pro-

ximité d'égard tr
opposé,

Le fe
terrestre
n'existe
les les
flammés
l'horizo
lieu ; c
directer
d'un vo
mé ; ce
dité.

Le tr
tion des
tous les
suivant
ne sont
vapeurs
Polaires
& les au
nent les
froide. L
paroît p
grande
dre imp
mettre l
dans se
à-coup
de mille
mais. P
cet inst

sein de
abordé,
plus mal-
brutis les
galement
certains de
beaucoup
tre-vingt-
tres conf-
t respirer
de la den-

lus d'une
e pas en
quité des
au Pole,
halaisons
emperent
les vais-
s, ont eu
t-cinque-
airement
aux em-
érie. Qui
font plus
r les cô-
d'appui
considéré
es causes
qu'on ne
on réelle
on de l'é-
e la pro-

ximité du Pole. Les expériences font à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en physique une absurdité.

Le traité de M. Mairan sur la formation des lumières septentrionales, porte tous les caractères d'une théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulphureuses élevées des terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomènes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matière de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Groënland, le ciel s'éclaircir tout-à-coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées ; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obs-

curité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmosphère éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumières électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre; mais on fait que ces phénomènes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de M. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Comètes: c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Comètes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brûlantes; mais sans entrer ici dans la ques-

S
tion d
fauroi
préten
la réa
Quelle
respec
l'Illan
volcan
vent c
tourbi
le feu
les bo
de fai
glacou
munes
chers a
on dan
ce foye
mome
à quat
de la g
de que
vroit é
région
circuit
n'y sul

Qua
probab
jusqu'a
titude
fecture
quelles
Boer

et le firma-

les clartés
le frotte-
que l'ath-
extrémités
globe, n'a
ces lumie-
ntes, per-
un temps.
ait que ces
plus com-
epuis l'an
ans que le
ait été
er si Pon-

On omet
de M. le
rores bo-
ême sub-
elures des
fficulté à
ncer d'un
puisqu'on
des Co-

Hollan-
il a dit,
aperçu
sans la
base ter-
nes brû-
la ques

tion de l'aplatissement du globe, qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? l'Islande possède un des plus terribles volcans qu'on connoisse : il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme ; cependant tout le feu qui s'élançe par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermometre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devoit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planète est probablement habitée par des hommes ; jusqu'au quatre-vingtième degré de latitude, je n'ai point hasardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhaave & d'autres medecins de nos

temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit (a), ont produit des calculs si fautifs qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit de vin bien désigné se geleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques, il n'y manque que la vérité.

Au soixante-huitième degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gele régulièrement tous les ans; l'aiguille de la Bouffole cesse de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y

(a) M. Boerhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermometre de Farenheit, & si se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Negres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groënois résistent: les Groënois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains apportent toute leur vie.

fige très
ies Eu
les Esk
des éta
Pole
l'esprit
s'en co
un cou
noises
Groën
des ré
merce

A E
degré
tent p
chand
nois :

Les
Claus
34 m
en ch
fes. C
l'Eyst
prod
qu'on

(a)
1763,
land,
tous le
erreur
Dane

er le vrai
it le sang
degré de
, ont pro-
n ne peut
dence. Là
é se gele-
a chaleur
est la mé-
e circula-
et axiome
ions phi-
ne la vé-

é de lati-
r, le plus
e tous les
ffe de s'y
rcure s'y

er le point
rps humain
calcul au
nomètre de
dors moins
oit difficile
ridu à l'au-
tude. Il en
e fauroient
des Groën-
transportés
ont étouffés
s Africains

fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européens, bien moins acimatés que les Eskimaux & les Goënlendois, n'aient des établissemens encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jeter rapidement un coup d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Groënlund en 1764, suivant un extrait des registres de la Compagnie du commerce de Norvege (a).

A Egedesminde, au soixante-huitieme degré, dix minutes de latitude, habitent pendant toute l'année, un marchand, un assistant & des matelots Danois :

Les loges de Christians - haab & de Claus-haven au soixante-huitieme degré, 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides & un train de mouffes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des mon-

(a) M. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une liste des colonies Danoises au Groënlund, dont toutes les latitudes sont fautives & sous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Danemarck sur la fin de 1765.

302 RECHERCHES PHILOSOPH.

tagnes flottantes : ces masses , après avoir nagé quelque temps dans le Détroit de Davis , vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-havn , au soixante-neuvieme degré , cantonné en tout temps , deux assistants de la Compagnie du Groënland , avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention , pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cents tonnes d'huile ; mais en 1762 , & pendant les années suivantes , leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison , les poissons cétacés ayant disparu de ces parages , pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk , gisant au soixante-neuvieme degré , 37 m. est l'établissement fondé , en 1755 , par le négociant Dalager ; il y a là un commis , des pêcheurs pour les chiens marins , & un convertisseur pour les Groënlandois.

Enfin , la maison de pêche de Noogsoack , au soixante-onzieme degré , 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois , qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale , sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette ha-

bitatio
Nord

Si l
le voi
quées
nature
riques,
terme
être f
n'exist
rique
de lat
delà d
possib
montr
le rém
en ren
qua a
zieme
plus h
des ru

Les
qui se
le No
a des
soixan
dent p
vers l
peut
que
une r
perdi
page

bitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européens résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques, peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus des hommes, en Amérique, sous le soixante-septième degré de latitude N: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer: mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au soixante-treizième degré & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groënlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du soixante-dix-huitième degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le quatre-vingtième, sous le quel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandois y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernières demeures des habitants de ces contrées approchent du quatre-vingtième degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la dernière terre de notre hémisphère, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dysenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espèce, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelque fois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une va-

riété fu
Cette c
convain
me ten
tout au
tion de
tiere m
férente
tre un
ment c
d'anim
végéta
tiles, p
les anir
homme
l'homn
insecte
seaux,
nes à l
dent n
pays in
gré de
brûlan

Dan
mosph
si com
& y for
tiflus f
par co
terre :
glacé
qui su
& vég

habitants
 quatre-
 as douter
 trois mois
 été, faire
 plus avant
 cette lati-
 ns le mois
 mmes &
 terrestres,
 t où l'on
 qui paroît
 hémisphe-
 més, des
 chargés
 e qualité
 éale dans

nt en pe-
 bid rende
 e, foible
 est pour-
 as ces cli-
 peut être
 Baleines,
 ssaïms de
 eur prin-
 Pole, &
 qui obs-
 e de l'O-
 ailleurs
 des plan-
 une va-

riété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vivifie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux: là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent: la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des Poles, où l'atmosphère & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa sève & ses siliques subtils, on voit que la mer a reçu, par compensation, ce qui manquoit à la terre: sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le règne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gi-

gantefque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse , cette comparaison peut avoir quelque justesse : mais elle n'en aura plus , si l'on confidere que les Cétacées font tous carnassiers (a), & que le Nord-câpre ne peut se raffasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire , il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante , par-tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois , dans un espace de cinquante lieues de mer , entre le Spitzberg & l'île de Mayn , trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations , accompagnés de dix - sept

(a) Ce que l'on nomme dans le Nord *Wal-fisch-aas* ou aliment de Baleine , n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires , qui s'enveloppent d'une sorte de glu , & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons , qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes , sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers , qui ne vivent que de fourmis.

cents cha
trois moi
sans com
mort avo
où étoie
perdues
lorsqu'on
re qu'exi
bow affu
qu'en év
un banc
ventricu
d'oiseau
de haren

L'hom
raire de
dans un
vant le
si l'insti
n'étoit a
organes
on les c
chasse c
son , pl
la Mau
leines
Zemble
dre de
nué le

un grand
grosse Ba-
volume
ison peut
elle n'en
ue les Cé-
& que le
fier qu'en
harengs:
n coûte la
te d'être
roduction
ès-abon-
ce si énor-
re. La vé-
e pas tant

un espace
entre le
ois cents
différen-
dix - sept

Nord *Wal-*
est qu'une
s à deux
te de glu,
er; de fa-
e mangent
font des
ffiers que
de four-

SUR LES AMERICAINS. 307

cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer sur des côtes perdues (a). L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres: Horrebrow assure dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morucs, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossièrement construits: on les détruit sans les combattre: & la chasse d'un seul lion est sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singulière à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples

(a) *Cranz Historie von Groënland. Tom. I. pag. 144. Barby 1765.*

308 RECHERCHES PHILOSOPH.

maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Groënland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le soixante-dix-septieme jusqu'au soixante-dix-neuvieme degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de substance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la source, & puiser dans l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson: sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des

SUF

habitants
Roman
rigé An
naturalis
passionné
s'il avoit
ses reche
ges de
champ
Je ne
donnée
ges, qu
lorsqu'il
il peupl
d'oyes s
ouverte
portent
ces ima
de la f
Jama
plus in
à la Ba
cher un
Sud, a
du cen
davant
de ces
momet
meille
la qua
criptio
eût dû
jecture

aujourd'hui
 que les pro-
 plus les
 meilleure sta-
 lis entre le
 pitzberg, &
 x-septieme
 e degré de
 forced'être
 ont cherché
 bablement
 e, d'où on
 s se feront
 e substance
 ois à se ré-
 ce.

age cette
 le du Sep-
 la source,
 oppidan ;
 ec précau-
 , quelque-
 s en temps
 é Olaus &

du Consul
 t pas con-
 ndifférem-
 , des rap-
 s, & sur
 point fai-
 concerne
 ctuel des

habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté les peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Groënland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage : il peuple le Septentrion de Démon & d'oyes sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Groënlandois les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues. Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées ; & si muni de Thermometres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain

310 RECHERCHES PHILOSOPH.

s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquièrent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long séjour au Groënland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitans ; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les Savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Groënland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes : le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seizième siècle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le siècle suivant, il n'y a que la Peyrette, qui plein de ses idées sur les Pré-

SU

damites, dans l'ef- de son f- preuves : plaisir le lande & che pas soit défe fautes, &

Avec possible & des r- maux, geurs é- peu ne vérifie c- toujours les Esk- en rien tituent une mé- me, l'in- sont pa- avoit a- dre pré- au Gro- pour du dé- répété les Sav- Danem- commu- fionna-

ge de Char-
ures forcées :
d'autorité,
i - même un
écrit que le
observer ou

long séjour
is à portée
bitants ; car
mps, & un
contrée en
végien avoit
ffances phy-
ent, les ou-
pprofondis,
lus de célé-
onfideration

a continué
qu'en 1765 :
ouvrage con-
récieufes &
ntes : le se-
égarements
prédications
re, ne prou-
e est de tous

ieme fiede,
fkein : dans
e la Peyre-
r les Préa-

damites, s'appliqua à l'histoire du Nord, dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son systême, qui n'avoit pas besoin de preuves: on lit encore aujourd'hui avec plaisir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Groënland; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne diffèrent en rien des Groënlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groënland, n'étoit pas intelligible pour les sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis; Anderson avoit répété la même opinion; de sorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemarck s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Missionnaire Danois, qui avoit appris à fond

§ 12 RECHERCHES PHILOSOPH.

le Groënlandois, entreprit à la sollicitation de M. Hugh Palliser, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale: il pénétra fort avant dans le Labrador; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Groënlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiôme national de leur pays (a): charmés de voir un étranger si instruit, ils l'accablèrent de caresses, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne consentirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solennelle de revenir l'année suivante: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantfik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuït* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européens & tous les étrangers du titre de *Kablunet* (b), ce

(a) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groënlandois, & s'étoit aperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples; mais il n'avoit pu tirer aucun fruit de cette découverte. *Cronq. Hist. v. Groënland*, T. 1. pag. 337.

(b) Les Groënlandois se nomment aussi qui

qui rev
bares,
& que
parce
tout.

Le v
temps
compa
mêler
ges, le
les cab
les idé
ges.

Il est
époque
le Gro
ment
contin
puisqu
qui for
leurs p
trouve
bitants
& ave
fiance

eux-mê
hommes
Skralin
les anc
ruption
pag. 9

T

la sollicita-
Gouverneur
de l'Améri-
a fort avant
ès plusieurs

Septembre
upe de deux
arla Groën-
comprirent
dirent dans
liôme natio-
es de voir un
cablerent de
ami & l'ami
tirent à son
arraché une
enir l'année
on ignoroit
ons d'*Eski-*
e le véritai-
énéral étoit
qualifioient
ens & tous
net (b), ce

qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groënlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Groënland: ils avoient vraisemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Groënland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitans qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles: ne

le navire An-
laire de mots
étoit apperçu
a même signi-
mais il n'avoit
ouverte. *Crang*
7.
omment aussi
qui

eux-mêmes *Innuït* & *Karalit*, ce qui signifie hommes dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes Relations, ne sont que des corruptions. *Egede, Histoire naturelle du Groënland, pag. 9.*

comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en voulant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groënland, & que delà leurs filiations se soient avancées dans l'immense continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques savants, qu'ils ont adopté sans examen ce système romanesque comme une vérité historique: cependant rien n'est moins vrai: on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groënland, & qu'avant leur première apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux qui les premiers posséderent cette terre de désolation: M. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Groënlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce

sentiment
contra
par le
maux
détroit
me qu
avoir
analog
Tartar
Norve
peut
les voc
qu'on
des vo
trées.

On
pone,
se, qu
n'ont
molog
Je
figuré
faire p
qui es
non d
moind
côtay
entre
vingt
ce go
cru si
récen
en m

sentiment ne peut plus effuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits que le langage des Esquimaux situés sur le rivage Occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groënlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvege, & de la Samoyédie; ce qu'on peut facilement vérifier (en confrontant les vocabulaires de ces différents idiômes, qu'on peut se procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Lapponne, & une Grammaire Groënlandoise, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Groënland, qui est une partie de leur continent, & non du nôtre: ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Bassins entre le septente-neuvieme & le quatre-vingtieme degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru si long-temps: aussi les Cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent en-

316 RECHERCHES PHILOSOPH.

core au-delà, de sorte qu'il est clair que le Groënland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent : quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollum-lengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit le Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'île de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-île, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée : les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps,

Je n
en tra
nier
s'appe
dois &
semble
nuelle

Les
qu'on
amena
présen
ne Eli
tits ch
dant q
pulac
specta

On
vages
d'hum
dans
de la
venus
porter
avoir
dans l
me l
rent,
qui,
losoph
route.

L'a
cinq
quelq

OPH.

clair que
terre fer-
l est uni.
né à l'Eu-
l'assigner
ue, puis-
un district
ne il y au-
de Bassins
omblé de-
ces, ainsi
d'Ollum-

re ferme,
ent encore
urs canots
roit le Da-
à-vis l'isle
à de cette
endroits il
d'une côte
rs du Sep-
aloupe des
& plus au-
paléines &
nts du La-
opos de se
naviguent
Belle-île,
r pêche est
ent de mê-
c Zemble,
e du temps,

SUR LES AMERICAINS. 317

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'appercevront un jour que les Groëlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens François enlevèrent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui, obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singulière à quelques charlatans forains d'Amster-

dam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumèrent à avaler sans répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillèrent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrèrent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetissée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette mesure sont, sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal assuré ; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'aperçoit que l'organisation a été gênée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & sapins ; puisqu'au-delà du soixante-huitième degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons, pendant qu'on rencontre des sauvages à

trois ce
tion.

Les
except
assure
des Ne
fiction
turalif
gine d
tiques
le fait
un fai

Dav
Egede
plus a
toutes
épars,
créatu
turelle
si peu
laisse
nat, c
les pa
chent
brun.

Cor
quem
en a,
tance
ne de
plus
teint
viole

trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Negres Sénégalais ; mais c'est une pure fiction ; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis , Forbisher , Baffins , Ellis , Egede , & Cranz , qui ont pénétré le plus avant dans le pays , & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars , n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage , qu'elle laisse transparaître le rouge , ou l'incarnat , qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent , n'offrent qu'une légère nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presque uniquement de poisson huileux , leur chair en a , pour ainsi dire , contracté la substance ; & ce symptôme ou ce phénomène de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint , terni par la mal-propreté & la violence d'une atmosphère fort conden-

lée. Leur sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine ; & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suinte, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres lechent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groënlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Negres ; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson, sont, au rapport de Pontopidan, assez sujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang ; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européens s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse

S
pas d
combu
s'ils vo
contin
bois d
gue &
marins
être ex
le con

(a)
Nord ,
berg ,
du Gro
recher
qui fau
ment d
tan'que
se font
bois flo
& de l
plus m
les dé
feur d
de mél
de sap
du cen
l'embo
fleuves
de la
dirige
l'embo
que le
persen

SOPH.

onctueux,
te d'huile
rs mains,
u'il fuite,
ne matiere
ble à cette
ffions sans
on où l'on
t leurs er-
r de quel-
Cette ma-
épiderme
maux, est
e luisante
egres; &
ffu cellu-
le lepre,
qui vivent
e Pontop-
dégénere

ant dans
c'est l'ex-
& de leur
par leur
s s'affem-
ns s'y fen-
tue dont
aussi ne
r habita-
ignorent
climat le
ne croisse

SUR LES AMERICAINS. 321

pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné (a), des monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs ca-

(a) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Groënland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Physiciens, qui faute d'avoir une connoissance sur le gisement des terres Polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune d'osier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groënland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la hauteur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cedres de Sibérie, de pessés, & de sapins, que les rivières débordées voient du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamtschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en ras, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

Les une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de Smectide, ou de pierre ollaire, destiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poisson entièrement crue que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois: ils bâtissent avec de gros cailloux à rez du sol où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tanières; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif: le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire, que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énorme de leurs têtes: plus que hideux au jugement des Européens, ils sont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face plate, la bouche ronde, le nez petit sans être écrasé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépasse

celle
plus g
gure
imprim
de vie
d'éber
ils ma
ricains
qu'à l
quand
leur e
chent.

Les
encore
élevée
Elles
mains
avec
qu'on
fine,
dépos
mame
qu'elle
au-des
que l
peupl
l'Asie
de ce
dant
que l
le sei
grim
en fa

fus de la-
udron de
e, destiné
ne man-
poisson en-
font fort
qu'ils ne
on l'a ré-
avec de
leur fé-
s caves ou
rre, éter-

dureté du
s fort dé-
e, que la
terne, &
de profon-
ce des nei-
ient l'im-
des Tro-
es fouter-

rtiennent
se distin-
s pieds &
r énorme
ux au ju-
t parfaites
es yeux,
a bouche
crasé, le
oir & peu
e dépasse

celle d'en haut, & la levre en est aussi plus grosse & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur physionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse: leur chevelure est d'un noir d'ébène, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comment tous les Américains, de barbe, tant aux lèvres, qu'à la circonférence du menton: & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont gueres élevées que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains & sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, qu'elles peuvent allaiter, sans peine, au-dessus de l'épaule: cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants qui y tettent pendant cinq à six ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mère, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout: cette tension conti-

nuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Groënlandoisès & les Eskimaufes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractère leur soit propre; on l'observe aussi aux Samoyèdes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Groënlandoise à Copenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, excepté à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, il se trompe: l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la foi au Groënland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyède & du Groënland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espece d'aliment: ce seroit une de ces causes, ajout-

te-t-il
qui es
ne vi
roit r
Sept
regle
cessif
de ce
est a
vingt
poill
plutô
l'usag
ture.
rent
dans
que
de p
comp
uniqu
les J
cont
latic
res
de
des
M
sur
toir
dan
pré
pay
per.

forme naturelle est, Eskimaux ne peut caractere leur si aux Saks les fem- t l'iris du que le reste

visita une oise à Cop- n ne leur r tout le

Quand il pays n'est ériodique, s'est assuré aps qu'il a

Au reste il condes, & t cinq fois de la terre a Baye de du Groën-

istent prin- it réfuter le quieu, qui uileutes du urnir cette i sert à la pece d'ali- uses, ajou-

te-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il est avéré qu'on consomme à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'homme, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espece dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les mémoires de Madame T. H. l'histoire de la fille sauvage trouvée en 1731, dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant âgé de dix ans

ait été , par une combinaison d'incidens & un concours d'incroyables aventures , transporté , à l'insu de tout le monde , depuis la terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le sein, ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun signalement, aucune marque nationale assez décisive pour réaliser une conjecture si extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le soir, dans le village de Songi, ayant les pieds nus, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redressés sous une calotte de calebasse, le visage & les mains noires comme une Nègresse : armée d'un gros bâton, elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la surprendre, & grimpa ensuite, avec une prestesse étonnante, sur un arbre fort élevé, où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue & grimper sur un arbre, sans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebasses dont on puisse faire des coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans son château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européenne, sans qu'on pût remarquer d'autre singularité, dans toute l'habitude de son corps, sinon la grosseur extrême de ses pouces, à proportion du reste de ses mains. Il y

S
a donc
fauvag
l'on a
vé dan
Allema
pattes
se tenu
dant c
chaniss
me est
rabaiss
voit co
raison
çons f
n'y en
ment c
adroite
loups,
du res
On
les mo
landoi
glagon

(a)
Madem
avoit eu
autre fi
mais pu
est mort
avoit re
la prop
sard leu

Incidents
ventures,
onde, dé-
s dans les
eurs cette
aille, ni
ses : elle
une mar-
our réali-
aire.

, vers le
ayant les
haillons
effés sous
ge & les
esse : ar-
affomma
avoient
impa en-
ante, sur
a la nuit.
grimper
pays des
les cale-
oëffures.

l'Épinoÿ
son châ-
elle de-
péenne,
e singu-
n corps,
pouces,
ns. Il y

a donc toute apparence que cette jeune sauvage (a) étoit née en France; comme l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipède. Ce solitaire, rabaisé au niveau des quadrupèdes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous; il ôtoit très-adroitement les appas des pièges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groënlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse,

(a) Cette jeune sauvage, devenue ensuite *Mademoiselle le Blanc*, a toujours assuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage; dont on n'a jamais pu découvrir la retraite: on suppose qu'elle est morte des suites d'une blessure à la tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit fait trouver.

ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serain, & le plus fortuné : la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique ; ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux : à Coppenhague, à Amsterdam, l'atmosphère est déjà trop tiède, pour qu'ils puissent la respirer longtemps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaisit leur sang : la conscience de leur foiblesse les rend lâches & farouches ; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instans leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zèle & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoi-

S
pas. En
aiguill
d'écou
Evang
ont été
land l
les ex
comme
Polair
à tous
d'Alle

En
dorf,
nemen
en Da
des qu
& d'u
baptis
penha
bler :
qu'il n
ges, c
de sa
qu'inc
en S
bonne
Africa
les s
par l
on a
adroi
haut
trepr

pas. Enfin, pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groënland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée: comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Christiern VI, alla répandre en Daneimarck ses sentimens plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Groënlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Copenhague, son enthousiasme parut doubler: il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presque incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lapons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du college, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier: il

commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se défabuser aux dépens d'autrui. Il se défabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Groënland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Groënland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir effuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *peste noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzième siècle.

Ce ne
landois,
hardis,
du cant
pourvus
des mon
de petit
les fixer
comme
blées au
suite il
ou des
rent har
en leur
bord d
opéra j
mer de
mort d
veur de
& l'on
du Gro

Le d
avoit,
delà d
premier
métaph
incerta
à éclair
ces m
geurs
avoit
je cro
n effac

omme tous
a dupe de
n ardente,
épens d'au-
e, lorsqu'à
s richesses,
éunis dans
rents, dont

Zinzendor-
and ; & ce
c'est qu'un
e cette ex-
ent à deux
r, au nom
mpertinen-
es au bout
rouverent,
ravagé par
ue d'autres
orté avant

ette conta-
n dans le
eurs d'Eu-
e des pesti-
sionné une
l'on ne se
un sembla-
de la n.
ntes les
rzieme sie-

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groën-
landois, s'étant un peu repeuplés & en-
hardis, commencerent à se rapprocher
du canton où les nouveaux Apôtres, dé-
pourvus de secours, se désespéroient sur
des montagnes de glace : ils firent d'abord
de petits présents à ces sauvages, afin de
les fixer & d'en former des peuplades,
comme celles que les Jésuites ont rassem-
blées au Paraguay & à la Californie : en-
suite ils publièrent des *lettres édifiantes*,
ou des relations, dans lesquelles ils assu-
rent hardiment que la Providence a opéré
en leur faveur plus de miracles sur le
bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en
opéra jamais sur les rivages de la petite
mer de Tibériade. Cependant, depuis la
mort du Comte de Zinzendorf, la fer-
veur de ces Saints a diminué par degrés,
& l'on dit que leurs deux établissemens
du Groënland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame
avoit, selon Egede, déjà pénétré au-
delà du cercle Polaire avant l'arrivée des
premiers Européens ; mais si les opinions
métaphysiques des peuples policés sont si
incertaines, si compliquées, si difficiles
à éclaircir, il faut être en garde contre
ces magnifiques systêmes que les voya-
geurs prêtent aux sauvages. Si l'homme
avoit une idée innée de sa spiritualité,
je crois que la vie animale & agreste
n'effaceroit jamais de son cœur cette no-

tion primitive ; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnemens & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des peuples ambulans & divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect ; parce que l'on ne sauroit affirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune ; comment donc veut-on définir le fond d'une religion, là où il n'y a pas de Société ?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'affurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées ; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'enfuivroit que les Eskimaux & les Groënlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte ni de la divinité ni de l'immatérialité de l'ame ; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le

sens que
pressions.

Un au
c'est de f
glaciale
tir leur
Surgy a
les voya
usage ex
dit, po
indécen
à person
thraye,
qui parc
sonne lu
nature ;
ne paro
rapport
Europée
passé le
tous se t
été accu
des de c
Ellis, q
Hudson
mes aux
démonst
la joie
s'en acc

(u) A
a North
the year

est que par
ents & un
chies qu'on
sublime, il
ni des bar-
qui ne rai-
que l'on lit
ambulants
, doit nous
l'on ne sau-
qu'on pense
ns une au-
es Fétiches,
ariés à l'in-

de Société,
es, ni pré-
; comment
d d'une re-
Société?

un moyen
de a eu de
eroit d'exa-
on démêle
er ces opi-
nt cette mé-
s Eskimaux
mais eu la
de la di-
de l'ame;
é aux seuls
esoins, ne
r rendre le

sens que nous croyons attacher à ces ex-
pressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers : M. Surgy a recusé le témoignage de tous les voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial : il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux, ne sauroit plaire à personne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de M....., qui parcourut la Lapponie sans que personne lui fit aucune politesse de cette nature ; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas suffisante pour rejeter le rapport presque unanime de plus de vingt Européens de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder (a).

(u) *An account of voyage for the Discovery of a Northwest passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747.*

334 RECHERCHES PHILOSOPH.

L'Evêque Egede , à qui quinze ans de séjour chez les Groënois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs , dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractère celui qui prête sa femme à un autre , sans en témoigner la moindre répugnance (a).*

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds , on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés , puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences ; mais ce n'est ni un défaut , ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante , robuste & élevée ; ils espèrent de fortifier , par ces mélanges fortuits , leur race abâtardie par l'inclémence de l'air ; & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse , est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers ; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux que dans des vues pacifiques , sans la moindre intention d'abuser de leur

(a) *Histoire naturelle du Groënois* , pag. 108. Copenhague 1763.

SU

simplicité
n'eurent
aux enre
sous Gus
Lappon
la violen
mes de j
de fraye
forme ; c
jamais a
les armé
Comme
toute le
cessité le
élément
agile qu
& tellem
les renv
tir : exac
ils furna
dans ce
chiens m
leur est
la seule
chaleur
e on qu
volatiles
la natur
tentrion
de lard
leuse qu
& leurs
roidir :

quinze ans
lois ont ac-
rs mœurs,
comme un
ere celui qui
en témoigner

e vice phy-
ne devrait
n vice con-
osés, puis-
ne feroient
mais ce n'est
x yeux des
leurs épou-
ture préve-
ils esperent
es fortuits,
lémence de
e qu'ils ont
encore plus
même dont
mbellir leur
e qu'ils fal-
nent à route
t être très-
st venu chez
niques, sans
fer de leur

nd, pag. 108.

simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrolleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment de Lappon, & qui employèrent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus lesté, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les Baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se raidir : les arbres mêmes qui se plaisent

le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux ; tels que les pins, les pessés, les sapins rouges & blancs, les genevriers, les melesses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poisson ; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumière : cet instrument, qu'on attache derrière la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Sibérie, pour empêcher l'éblouissement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entièrement la cécité, très-commune dans ce pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les Indigènes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers : tapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveler par aucun

souponrail,

3
souponrail
lard in
ment p
se de
que le
xante-l
contre
Cochlea
dans l
ce sem
leurs p
leur m
cas du
Teleph
moign
gnance
ges (a)
Je n
la form
leurs v
leurs d
jets on
Voyag
décrire
car il
nous a
ces nat
vrais c
moyéd

(a) C
129.
To

ont pour la
es pins, les
blancs, les
s cedres de

par la neige
ux à se ser-
u'ils portent
sont deux
n deux en-
e arrête de
qu'une très-
ffage de la
l'on attache
au de pho-
les crêpes
pour empê-
nné par le
r la neige,
a terre pen-
atifs ne peu-
ièrement la
pays, mais
corbut causé
brume qui
e la gelée,
enir les In-
endant leurs
hivers: ta-
cabanes, si
y promener,
que l'air in-
er par aucun
sôupirail,

SUR LES AMERICAINS. 337

sôupirail, ils respirent dans un brouil-
lard infect, qui en passant continuelle-
ment par leur poumons, altere la mas-
se de leur sang. Il est très-surprenant
que les Groëlandois, situés sous le soixante-huitième degré, ne se servent pas
contre les affections scorbutiques du
Cochlearia, l'unique herbe qui se plaise
dans leur climat, & que la Providen-
ce semble avoir plantée tout exprès sous
leurs pieds, pour être le remède de
leur mal endémique: ils usent dans ces
cas du gramen marin, des racines du
Telephium & de l'Angélique; mais ils té-
moignent, en tout temps, une répu-
gnance singulière à se nourrir d'herba-
ges (a).

Je n'entrerai dans aucun détail sur
la forme de leurs habits fourrés, de
leurs vestes d'intestins de poissons, de
leurs dards, de leurs harpons; ces ob-
jets ont été décrits & dessinés par des
Voyageurs qui ne savoient dessiner &
décrire que de semblables minuties;
car il s'en faut de beaucoup que l'on
nous ait donné de la physionomie de
ces nations des portraits gravés, aussi
vrais que le sont les figures des Sa-
moyédes, dont on est redevable au

(a) *Cranz Historie von Groëland. T. I. pag.*
129.

crayon du célèbre Corneille de Bruin.

L'Historien de la nouvelle France, qui fait un tableau si hideux & si extravagant des Eskimaux, qu'il connoissoit si superficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuse, les cheveux blonds, & qu'ils sont les seuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc; ce qui me persuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groënland (a). Cet admirable écrivain ignoroit que les Groënlandois sont eux-mêmes imberbes & basanés.

Rien ne paroît, jusqu'à présent, plus incertain que l'existence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Missionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le visage, pour se garantir de la piquûre des moustiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont

(a) *Hist. de la nouvelle France, T. V. p. 262. Paris 1744.*

S
sans d
ou de
pressés
qui ag
ont jac
mer ;
Groën
puter
d'avo
En pé
nebres
nume
Torfa
dre, J
de Stu
croit e
vigate
Ponzi
l'Amé
rante-
y déco
qu'ils
land,

(a)
moins a
tes dan
nemarch
prouver
dans se
100 ans
pays à
& où i

le Bruin.
France,
& si ex-
connoif-
ils ont la
blonds, &
méricains
nt blanc;
il, qu'ils
nd (a).
it que les
imberbes

ent, plus
s hommes
abrador,
nds Eski-
ffionnaire
n'avoient
ceux qui
en 1747,
. Comme
eurs che-
e garantir
és, cela a
nattentifs,
de loin. Si
ellement,
n ras, des
e, ils font

ce, T. V. p.

SUR LES AMERICAINS. 339

fans doute originaires de la Norvege
ou de l'Islande, dont les habitants,
pressés par cette inquiétude singuliere
qui agita toujours les Scandinaviens,
ont jadis entrepris de longs voyages de
mer; & par leur seul établissement au
Groënland en 770, ils pourroient dis-
puter à Christophe Colomb la gloire
d'avoir découvert le nouveau Monde.
En pénétrant plus avant dans les té-
nebres historiques répandus sur les mo-
numents du Nord, que Thordmod-
Torfaus, Adam de Breme, Lyfcan-
dre, Jonas Arngrim, & la Chronique
de Sturlesen nous ont conservés, on
croit entrevoir que ces Norvégiens na-
vigateurs & conquérants ont, dans
l'onzime siecle, touché aux plages de
l'Amérique septentrionale, vers le qua-
rante-neuvieme degré de latitude: ils
y découvrirent, dit-on, des provinces
qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Mark-
land*, & le *Weinland* (a), qu'on prend

(a) M. Mallet auroit dû prendre un ton
moins affirmatif, en parlant de ces décou-
vertes dans son *Introduction à l'Histoire du Dan-
nemark*: il ne s'est pas apperçu qu'en voulant
prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé
dans son discours un Anachronisme de plus de
100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce
pays à vignes où les Norvégiens aborderent,
& où il croissoit, au rapport d'Adam de Bre-

340 RECHERCHES PHILOSOPH.

pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador: si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européenne, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groënlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe: ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie

me, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes?* Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre: on dit que les Islandois en rapportèrent quelques sèps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

éteint
bles
donne
en pr
auron
mém
cessité
Tous
jours
été in
lemer
deven
ment
actue
Groë
un E
No
obser
naux
trém
Cerc
chev
teint
raille
guer
les a
enva
form
bord
rope
sont
Il n'
ne ti

éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtimens ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Groënland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Sententrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrémité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne

soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinières de l'espece humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands effaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes: le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi (a): l'Empire de Russie, respectivement à son étendue est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps: la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu des moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage? Non sans doute, car cette assertion se

(a) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 milles en quarré, à 60 milles sur le degré: il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obstacles, la Suede pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

roit à la
L'on ne
nes ém
qu'en f
nations
immen
tout - à
trier ;
après l
dépeup
tions :
d'émig
après
& leur
pendan
temps
& qu'
tervall
autre.
les Ta
on les
plus
de l'u
tranq
blesse
la des
de l'A
plus
rope
en ar
surme
Le
le Ce

roit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immense étendue de terrain, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations: aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne se sont pas remués: on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la faiblesse de leur population, épuisée par la dernière conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entièrement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrières insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà,

font bien différens de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence est également sensible , soit qu'on considère leurs figures , soit qu'on fasse le parallèle de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits , basanés , foibles , dégénérés du genre humain , ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme , & ces causes , si contradictoires en apparence , produisent des effets qui se ressemblent. Les habitans des terres Arctiques , au contraire des autres Septentrionaux n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable , les peuples vaillans & belliqueux , placés en deçà du Cercle Polaire , les extermineroient sur leur passage , ou les repoufferoient sans combattre ; mais , heureusement pour eux , un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer , les retient dans les limites que la Nature leur a marquées , & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possèdent , ou qu'elles osent souhaiter.

Tant
à leur
dans l'a
se réun
feroit
qui nou
dans le
& de

Quar
peut-êt
la peste
& leur
demen
la per
dans l
avec le
mortel
rous le
dès qu
mêler

On
toit, f
Groën
1746 i
mille ;
maint
qui or
avec n
tis de
leur n
propo
sonnes
une li

SOPH.

ont nous
différence
d'on con-
on fasse le
e leurs in-
bles, dé-
ls paroiss
s chétive
peut com-
tronnerie
Zone tor-
aleur ex-
ès de mê-
tution de
ontradict-
ent des es-
habitants
traire des
amais été
rier : s'ils
d un fé-
ples vail-
en deçà
ineroient
ufferoient
eusement
de la pa-
r, les re-
Nature
ration de
es richess-
edent, ou

SUR LES AMERICAINS. 345

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis la peste noire, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décréu, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre, dès que des nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte occidentale du Groënland, trente mille Indigenes : en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à-peu-près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cents personnes, ou de deux cents familles, sur une lisière de côtes de cinquante lieues

346 RECHERCHES PHILOSOPH.

de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amènent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chassant, & rien ne leur coûte moins que de construire une misérable hutte par-tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne ; le gibier & le poisson sont à tous ; ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SU

LES S
temps :
mériqu
constru
grosseu
portion
d'entr'e
l'existe

Si po
il a fa
déposit
ont ab
précau
a été p
tradiç
contre
& dem
de dis
le loifi
eût suf
à mon
l'abon
lixité
muns
voyag

SECTION II.

Des Patagons.

LES Savants de l'Europe se sont longtemps amusés avec les géants de l'Amérique; ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes; on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails: aussi la proximité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages; les vigoureux compilateurs

qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désespèrent : on est dans le cas d'un Botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connaître les caractères, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit qu'il y est comme en captivité ; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matières, qu'on traite sommairement pour ménager son temps : si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage qui s'étend depuis la rivière des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, &

qu'on n
déserte
pays de
les Eur
ment,
blemen
mêlé de
de talc
tes ces
ment
mer,
pic, d
pissent
guliere
n'y vo
quelqu
peu de
ce y
moins
peu d
puise
& im
au pe
du ve
& ent
Ce
la Zo
longs
sous
par
vents
men
l'Océ

ps, ont
les vo-
Pour y
onfondu
circonf-
doit re-
dieuses,
t : on est
ui, pour
t connoi-
fois con-
des lan-
pices, &
province

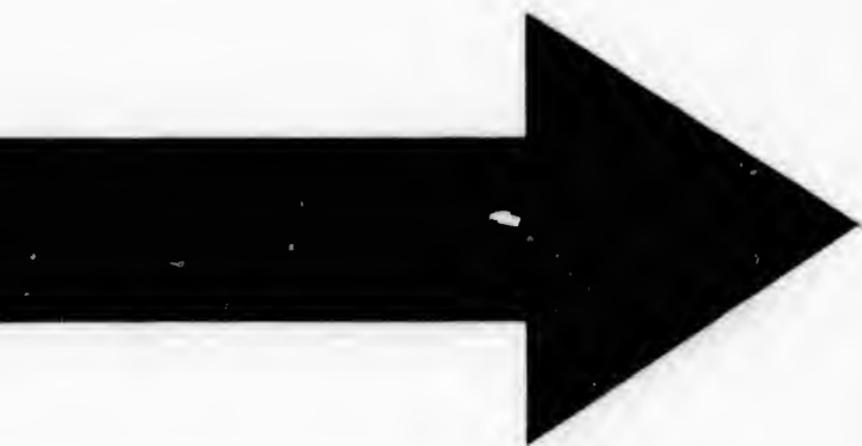
galement
es détails
t les faits
erre l'au-
qu'il y est
ration en
té est un
racheter
se que le
on traite
on temps:
avoit une
ncer à la

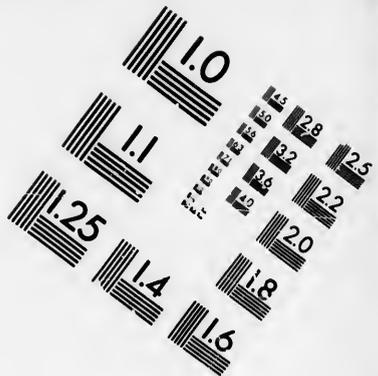
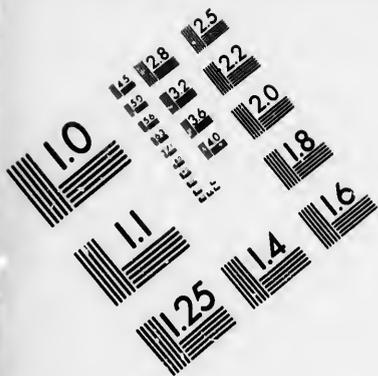
est propre-
depuis la
la bouque
gellan, &

qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons* ; parce que c'est un pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européens n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêlé de sable, de gravier, de nitre, de talc & de coquillages fossiles : toutes ces matières hétérogènes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & des vallées irrégulières où aucun arbre ne végète : on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presque entièrement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources ; celle qu'on puise dans les fontaines, est saumâtre & impregnée de salpêtre qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

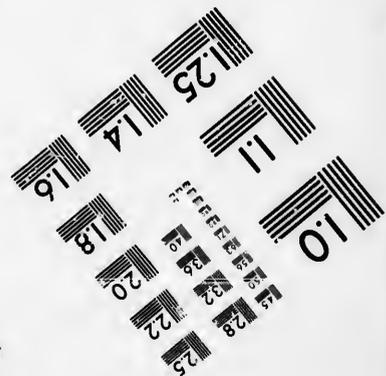
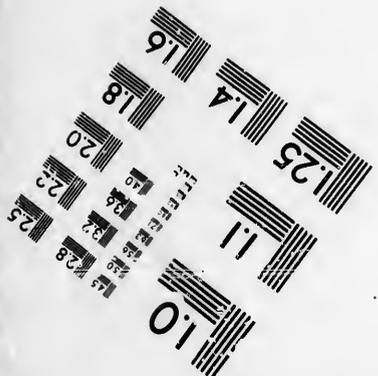
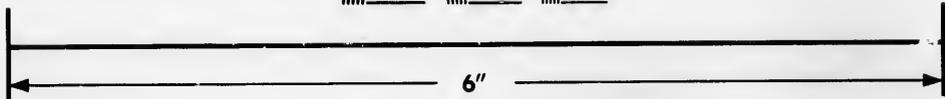
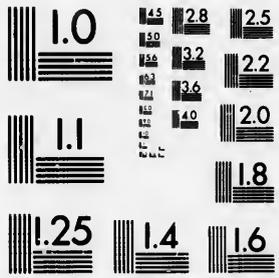
Ce pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
16 32
18 25
20
22
24
28

10
12
14
16
18
20

350 RECHERCHES PHILOSOPH.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, furent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrain est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troisième opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrième opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumé.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène ; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septième siècle ; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivent les terres Magellaniques

SU

avec tou
n'y app
même
semblab
sionomi

Leur
péens ;
graphie
Patagon
aussi ra
terres
n'essuie
parable
sation d
dois. D
poil sur
d'ailleu
rude fu
ont tou
de la f
ceux,
ge ou e
les ; ce
tête de
vaife p
Ces S
les doi
les den
glouffe
des fer
rauque
rance,
plus p

que les
ir une
l'autres
trer ces
te, af-
rds in-
an, où
vérité,
ultiplié,
ne troi-
géants
u mon-
au Cap
ion les
, qu'on
de dif-
par les
tes vol-
tins du

uvages
lus une
; mais
l'autres
ili, qui
lé joug
un ré-
ent l'A-
& ces
embla-
ptieme
rough,
aniques

avec toute l'exa^{ct}itude possible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espece d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européens; & je ne fais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'est qu'ils n'effluent point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groënlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps: leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées: en parlant ils glouffent & râlent du gosier; la voix des femmes est plus douce ou moins rauque: elles ont aussi plus de corporence, le visage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres se

peignent la face avec de la fanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus singulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lapons, les Samoyèdes, les Tunguses & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaufsons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres fauflées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nus, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misère de leur vie ambulante par des pays stériles effraie l'imagination ; ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourfins, des crabes, des buccins, des huîtres, & vivent de coquillages.

Ils ne
d'autres
chiens m
l'étendue
la décou
vent aufr
réfugiés
appris à
race Eur
veau mo
du côté
vé, com
pedes,
devenus
& très-p
qui ne b
s'ils vou
de parei
le Comr
oublié q
tième si

Le ca
rien qui
diens oc
& leur
les anim
fense ;
caresses
les a tro
vant qu
égard.
gnols e
perdron

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte ; aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à domter. Ces chevaux sont de race Européenne ; transplantés au nouveau monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayres, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupèdes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoiqu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitième siècle.

Le caractère moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense ; & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge ;

quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européens égarés qui leur paroissent être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adouciroient à mesure que l'on avance vers le quarante-septieme degré, en tirant sur Buénos-Ayrès : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha Chouï*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglois du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment fait accroire (a). Les Anglois confirmèrent ce Cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation

(a) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers, commandants le vaisseau le Wager, p. 127. in. 4°. Lyon 1756.*

des plus
jamais vu
surprenan
à l'égard
ci se sont
gons, à
élevée de
qui n'a p
bon sens?
Si ces h
elle fero
jusqu'à p
eux aucu
les hurle
lune, ne
puisque l
à de ser
Hottento
de toute
suprême
ges qui
culer le
phases d
ment s'a
gnaux a
nation,
de la fai
fer de c
sans av
des orai
pauvres
gagnero
instruir

ore contre
i leur pa-
ls les ont
uand leur
nt pas fait
qui vien-
ur envahir
qu'ils tien-
nt - ils, ni
s, & voilà
on le droit

dition s'a-
vance vers
, en tirant
composent
à l'on croit
e de subor-
Chout, ou
, demanda
er, s'il étoit
des nations
e quelques
voient ap-
. Les An-
e dans son
nos climats
propagation

*fait par qu. l.
au le wager,*

SUR LES AMERICAINS. 355

des plus monstrueux géants qu'on eût jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européens, comme ceux-ci se sont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a pas toujours été la mesure du bon sens?

Si ces barbares avoient une religion, elle seroit assurément absurde; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque M. l'Abbé de la Caille a assisté à de semblables cérémonies chez les Hottentos, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un Etre suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à pêcher, ou à chasser de certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visi-

tés par ces aventuriers qu'on nomme des Missionnaires, & qui préfèrent, comme tout le monde fait, les perles de la Californie, & l'or du Paragui, aux fables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques Auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne: les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir; ils ne sont pas les seuls, d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique: les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des sauvages du nouveau monde; parce que l'homme est peureux à proportion qu'il est ignorant & abruti: les Météores, les Eclipses, les Comètes le consternent, & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des voyageurs

qui ont nié
 éants Am
 Le premi
 aux bruit e
 eau la vic
 Magellan
 l'Italien P
 & sans car
 ur ce navi
 plus grand
 tyrans de
 Général le
 qu'ayant ch
 forme de
 pieds resse
 maux: il c
 au port St.
 extraordina
 Une confy
 gellan ne
 tant, de s
 comme il
 avoir fait

(a) Cet F
 rique, s'ét
 Magellan p
 loit faire
 au port Sa
 page contr
 voriser un
 faire Chef
 des prêtres
 ment châti

qui ont nié ou affirmé l'existence des Géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractère, avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Géants de ces contrées: il dit que son Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauffé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux: il dit que ce fut principalement au port *St. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant, de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga (a),

(a) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Isles Philippines. Arrivé au port Saint-Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadres; comme il avoit fait des prêtres dans son Diocèse; il fut très-justement châtié.

auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du vaisseau, & écarteler Gaspar Quesado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques géants du pays, on en amena deux enchaînés à bord : dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud, où le scorbut le tua. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiser par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & massacré leur confesseur.

Tel est à-peu-près en substance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui assistent régulièrement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame ; ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une flèche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la victoire* n'apporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux sauvages monstrueux expirés à son bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point

leurs os, squelette ? en fut emp matelots E on, de ma il y a des l'on fait Colomb f Cadix, & un navire pagnols.

Si on li Pigafetta convaincr plus créd été cet U faire tort d'accorde fables fi

Quiros gellaniqu frais de n'y vit 1 vanche i heurs h caiffes d qu'on e maux, firent d ges ; & val reti

Depu Espagn

SUR LES AMERICAINS. 359

leurs os , leur crâne , enfin tout un squelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la superstition des matelots Espagnols , qui refusent , dit-on , de manœuvrer sur les bâtimens où il y a des cadavres humains ; puisque l'on fait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix , & conduit à S. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question , on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule , ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres.

Quiros , qui navigea aux terres Magellaniques en 1524 , par ordre & aux frais de Carjaval Evêque de Plaisance , n'y vit point de géants ; mais en revanche il essuya des tempêtes ; des malheurs horribles , & amena , dans les caisses de son navire , les premiers rats qu'on eût vus au Pérou , où ces animaux , qui semblent suivre l'homme , firent dans la suite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa coûteuse entreprise.

Depuis l'an. 1525 jusqu'en 1540 , les Espagnols firent sous la conduite de

360 RECHERCHES PHILOSOPH.

Garcie de Loaise , de Camargo , & d'Alcazova , trois voyages fameux aux côtes des Patagons , & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo , contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan , au port de Las-Zorras , laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays ; mais il ne put , malgré ses recherches , découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake , écrit en anglois (a) , nous apprend que cet intrépide marin , qui le premier de sa nation fit le tour du globe , & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes , arriva aux terres Magellaniques en 1577 ,

(a) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea , and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant descendu dans l'Isle des Crabes en Amérique , il y fut à l'instant environné par ces animaux : quoiqu'il fût armé , quoiqu'il fit une longue résistance , il dût succomber. Ces monstrueux crustacés , les plus grands qu'on connoisse dans le monde , lui couperent les jambes , les bras & la tête avec leurs ferres & rongèrent son cadavre jusqu'aux os.

&

SU

& qu'il
genes , e
d'une tai

Le Cap
doit un
a publié
course ,

„ Le 22

„ il , un

„ gons ,

„ lots , &

„ Gunne

„ si gran

„ disent

„ que le

„ pagno

„ mes da

„ pas qu

„ les cor

Ce ne

officier

porta e

matique

commun

Magella

le Canne

qu'on n

cellente

la canne

tes les a

(a) Qu

Tou

SOPH.

go, &
eux aux
ouverent
rite par
margo,
étroit de
as, laissa
r se pro-
s éclair-
ys; mais
hes, dé-
n peuple

avigation
ylois (a),
e marin,
t le tour
par être
bes, ar-
en 1577,

is Drake
bout whole

ans l'Isle
à l'instant
il fût ar-
istance, il
tacés, les
monde, lui
a tête avec
davre jus-

&

SUR LES AMERICAINS. 461

& qu'il y communiqua avec les Indigènes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes: „Le 22 de Juin 1578 nous eumes, dit-
„il, un démêlé fort vif avec les Pata-
„gons, qui tuerent un de nos mate-
„lots, & un de nos officiers nommé M.
„Gunner. Ces Sauvages ne sont pas de
„si grande taille que les Espagnols le
„disent; il y a des Anglois plus grands
„que le plus haut d'entr'eux: les Es-
„pagnols ont sans doute abusé des ter-
„mes dans leurs relations, n'imaginant
„pas que nous viendrions si-tôt ici pour
„les convaincre de mensonge.

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en possède toutes les autres qualités (a).

(a) Quelques Botanistes définissent ce can-

36. RECHERCHES PHILOSOPH.

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même ? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argensola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes & les sables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au Roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud : ce

neiller Pereclymenum arbo rescens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico. On tire de cet arbre l'écorce sans pareille & la gomme alouchi, mais on en fait peu d'usage.

SU

projet
palpabl
Sarmien
son tem
phie, p
pouvoit
deux cl
quer le
vaisseau
pendan
moins
pour fo
fut dé
trois a
espace
se réun
à sa f
quatre
une te
Anglo
reste
sans v
forces
cette r
nes d
son co
germe
les Ef
se di
de ch
avoier
rivée
vengo

e retour
n'avoit
a, cette
elle-mê-
un cor-
to, qui
idionale
rapport
des sau-
l faut re-
a jamais
tagons à
ive: aussi
u'Argen-
elque, &
naire qui
les sables
châteaux,
ordre Co-
e le ridi-
evill
pag: de
etroit Ma-
citadelle,
s des rem-
eaux enne-
Sud: ce

s, erectum,
romatico. On
areille & la
peu d'usage.

projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inferer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus ignorant en Géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différens, sans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piâtres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable: elle ne subsista que trois ans, & éprouva dans ce court espace tous les défastres qui peuvent se réunir en un siecle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement: une tempête en noya trois mille: les Anglois en enleverent cinq cents: le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez de forces pour jeter les fondemens de cette malheureuse bourgade: les grains d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germerent point: la famine augmenta: les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger; ils défirent les colons faméli-

ques en détail , & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento , en allant implorer du secours pour son établissement , fut fait prisonnier par le célèbre Raleigh , qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado* , & qu'on décapita ensuite à Londres pour avoir le premier appris aux Anglois à fumer du tabac : au moins les juges alléguèrent-ils ce prétexte pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine , il est surprenant que Raleigh n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty , qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons , en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien , dans ce pays de désolation , qui ressemblât le moins du monde à un géant ; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces , brutaux ; & on les soupçonne , ajoute-t-il , d'avoir mangé plusieurs Espagnols , délaissés à Philipeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592 , l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différens ; par Jane lecretaire du Contre-amiral , qui

ne parle
vet : qui
Port de
équival
cadavre
rivage
long :
pris au
de 13
des deu
que , il
tifs , si
pans de

Kniv
mées fa
tion col
la Gran
celui d
les *Au*
l'opinic
géants.
sion dé
les con
caracté
ce tran
puisse
lecteur

Un g
de De
en 159
ment e
cingla
mériqu

SUR LES AMERICAINS. 365

ne parle point de géants : & par Knivet : qui prétend avoir rencontré, au *Port desiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes ; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 emfans de long : il observa un autre Patagon, pris au *Port S. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du Détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits qu'ils n'ont pas cinq emfans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande - Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglois, du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtimens territ

aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attrouperent sur le rivage, & affommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de maladies, qui alla s'entrouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs: il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier: il soutenoit qu'une colonie Angloise avoit, au douzieme siècle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit

l'obligation
puisque'ils
d'Owen-g
les, don
un jour,
de leurs
Hawkins
rique. Q
Bretagne
cette fab
Dissertati
montren
du pays
te du C
dans la
ficains.

Les r
Cordes
1598 le
un Alle
cadre,
un jour
que le V
contre
des Sau
haut: c
ques-un
autres
racher
un retr
tacher
cacher
fables.

l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineith*, Prince de North-Galles, dont les enfans s'embarquèrent un jour, sans qu'on ait jamais pu avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfans allerent en Amérique. Quelques savans de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne fais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnèrent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derrière lequel ils se tacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte, d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert.

emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam : la mere à qui on arracha cet enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Noort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien : il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Desiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués : les Hollandois, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle Nassau ; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux

filles & q
bord, où
de leurs n
jamais à
de ces en
appris la
jours, se
page pou
entr'autr
nommé
géants n
pieds. C
phie dan
la Marti
plus rée
géants 7
chiront,
ridicule
ge puis
le Holl
cellent
quel on
sent la
connue
Spilb
gellani
Maye
cette r
loin fu
Fuego
cupe à
avec u
ayant

filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer: il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engence de géants nommés *Tiremnen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremnen*; mais ceux qui réfléchiront, s'apercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredissent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614: Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'île *Pinguin*,

on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européen, enmaillotté dans des peaux de Pinguis: l'étonnement augmenta, lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les collines de la terre Del-Fuego: il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublèrent l'affreux Cap Hoorn au cinquante-sixième degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques; mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi* on détacha quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la p
le vieux le
occasion de
mutuellemen
la relation c
faits absolu
rent rien de
humés par
c'est qu'ils e
portants à
rent celui-là

Il y a de
facile de voy
de dire la v
intentions il
voyage.

Garcie de
d'Espagne
les, pour
veau détroi
ans aupara
cherche d'u
plages Ma
de son seco
communiqu
taille immen
il les avoit
donner un
laquelle o
cette flottie

L'Amira
nite, qui
avec une e

SUR LES AMERICAINS. 371

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuferent mutuellement d'avoir fait inférer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus offemens exhumés par le travers de *l'isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des menlonges si importants à se reprocher, qu'ils oublièrent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1518, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, des

372 RECHERCHES PHILOSOPH.

tinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. on trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européens.

Jamais les côtes des Paragons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en Naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employèrent beaucoup de soins à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les indigènes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septième siècle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs.

SU

de Genn
rent suc
gellan e
leurs es
re des

„ Ce
„ de ta
„ le vis
„ tout le
„ ils fo
„ des é
„ teaux
„ sans a
„ rée ;
„ en u
„ qu'ils
„ mettr
„ ces l
„ nous
„ & d
„ jusq
„ vin.
„ le p
„ pied

Pou
fible à
rappo
le riv
Tel e
gers,
& dé
un fo
sans

de Gennes & Beauchene-Gouin entre-
rent successivement au détroit de Ma-
gellan en 1699 : les deux historiens de
leurs escadres s'accordent sur la postu-
re des Patagons.

„ Ce sont, disent-ils, des Sauvages
„ de taille ordinaire, qui se peignent
„ le visage de rouge & se barbouillent
„ tout le corps. Quelque froid qu'il fasse,
„ ils sont toujours nus à l'exception
„ des épaules, qu'ils couvrent de man-
„ teaux fourrés : ils vivent sans religion,
„ sans aucun souci, sans demeure assu-
„ rée ; leurs cases consistent seulement
„ en un demi-cercle de branchages,
„ qu'ils plantent & entrelacent pour se
„ mettre à l'abri du vent. Ce sont-là
„ ces Patagons que quelques auteurs
„ nous disent avoir dix pieds de haut,
„ & dont ils font tant d'exagérations,
„ jusqu'à leur faire avaler des seaux de
„ vin. Ils nous parurent fort sobres, &
„ le plus haut d'entr'eux n'avoit pas six
„ pieds. „

Pour donner le moins d'étendue pos-
sible à cet article, on a supprimé le
rapport des voyageurs qui ont côtoyé
le rivage des Patagons sans y relâcher.
Tel est par exemple, le Capitaine Rog-
gers, qui para le Cap Hoorn en 1709,
& délivra de l'isle de Juan Fernandez
un solitaire dont les aventures méritent
sans doute que l'on en dise un mot.

C'étoit un Ecoffois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à foutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presque entièrement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Rogers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernières syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exit

S
eût du
feroit
ler du
par lu
société
le plu
penda
en rev
le, &
re em
roit e
qu'av
tuné
qu'il
réflex
besoin
sur l
l'acc
réelle
du R
posé
tirer
plus
M
& D
tagn
sur u
Batt
Fran
ge.
tran
des
tale

OSOPH.

Alexandrie
a province
, pendant
ns l'isle in-
barbare Ca-
laissé avec
, une livre
tabac, une
dron, une
traoient
nstruments
ant les huit
accabla ce
édita de se
de peine à
ontre l'hor-
e solitude.
re fut con-
ourse pour
toit rendu
es rochers

subsistance
a esprit, que
toient effa-
animaux &
t presqu'en
riculer des
rateur Rog-
ent qu'il ne
ieres sylla-
inferer que
si son exil

SUR LES AMERICAINS. 375

eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même; il doit ce qu'il est à la société: le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoitroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements: qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque distrait par les besoins physiques, il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusœ, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds si riche une production plus achevée.

Mr. Frérier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas: cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident.

il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots François lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre; qu'on avoit souvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frérier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupède, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613,

& qu'on géant Teut un Naturalis étoient des ctm. M. Ha lui fit voir d'un géant connu p de la nag roit citer qui doive quiconqu étude de

(a) Et nople à V être une Hog, qu cienne trac on examin couvrit q éléphantin tant soit Le Charla disoit avo avoient f Sainte, mais l'Et point s'a os à Con dépouille Les T ment bi tiens d'

OPH.

rrres en-
ure du
aucune
verneur
çois lui
nd nom-
ire avec
de neuf
. Frésier
tels té-
ter de sa
dupes de
ue s'il y
au Sud
uroit été
par les
vifs ou
que d'en-
de géants
li, & où
isque tous
, dans la
ur l'avan-
mier Pa-
à la por-
e plusieurs
rs qu'on
ragments
ue grand
on a tant
s os qu'on
en 1613.

SUR LES AMERICAINS. 377

& qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. M. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (a)

(a) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fautive : quand on examina cette pièce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre Sainte, en demandoit deux mille sequins ; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya ces os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anfon relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une île de la côte occidentale des Patagons: les Anglois, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillèrent entr'eux; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte,

Palestine sous le titre de relique, envoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais M. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Negres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

en ces malles
Paragons qu
mois parmi
séquent, aff
mœurs, l'i
Sauvages,
aille ordin
a eu le malh
les Patagon
droit de dé
pas des gé
paroit être
que les tér
voyageurs
ition aux

On peut
que mérit
Byron, q
du Minist
déclarer
le moindre
roit osé pu
seau *le D*
22 de Dé
go: il dit
horriblem
neuf pied
faits, dé
treize pa
que ces g
nains, et
son escor
vinrent a

Escadre
Magel-
Occident
e moïn-
pçonner
ne race
voulant
aire, fur
qui dé-
un autre
tre une
atagons:
er inha-
& cette
este que
dans un
nd nom-
tenant,
huit de
inculte,

nvoient
en Autri-
ils suppo-
ns l'un ou
Peyresch,
e de Mar-
liqua plus
gaminer la
démontrer
éléphants,
er acheter
es le don-
Turcs.

On ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux: ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodore Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministère Anglois, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau le *Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodore & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de lui, l'enleverent

dans leurs bras énormes , & le careffèrent beaucoup , en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté effuyer des politesses encore plus expressives : *elles badinèrent si sérieusement avec moi* , dit - il , *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (a) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins , & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter , ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit , pendant huit jours , des douleurs aiguës dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvageffes.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Mary , si connu par sa petite taille & son journal Britannique , se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Mr. de la Lande.

„ L'existence des géants est donc confirmée : on en a vu & manié plusieurs

(a) Cet extrait est tiré du voyage autour du monde , dans le vaisseau du Roi le Dauphin , commandé par M. Byron , chef d'escadre ; traduit de l'Anglois.

Il faut observer que M. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

centaine
peut do
la puiffa
dans l'e
Cé trait
tre Mr. d
qui ait ja
ne s'est o
nouveau
n'y est p
jours : m
claré enf
étrange h
animaux
Américai
de l'Amé
& la Vig
Mary n'e
D'ailleurs
stant qu
ment un
que , s'e
est plus
le Natur
continen
ne devro
géants d
existence
est enco
enfance
& de f
des fyff
lité de

SUR LES AMERICAINS. 38

centaines. Le terroir de l'Amérique
 peut donc produire des colosses ; &
 la puissance génératrice n'y est point
 dans l'enfance.

Ce trait est , sans doute , dirigé contre Mr. de Buffon , le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde , & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite , qu'il n'étoit cette étrange hypothese qu'aux plantes & aux animaux , sans y comprendre l'homme Américain , qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne , la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs , en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espece d'hommes gigantesque , s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence ? Si la vieille Nature ne produit , dans l'ancien continent , que des hommes ordinaires , ne devoit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance ? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltans. Si la totalité de l'espece humaine est indubita-

blement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux.

Depuis le voyage de Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouines en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi: ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix charpentiers François mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hâchèrent trois en pièces, qu'on enter-

ra avec beau-
le champ d
Mr. Guiot,
sur la fosse,
l'endroit où
sont pas qu'

Si les Fra
raison, de
leur bravou
point eu si
François p

Mr. de l
te du Ro
1766 dans
heureusem
fonne; s'é
caut qui e
& à 53 de
contra des
sieurs|avo
(a).

N'est-il
servateurs
née, au m
varient d
Patagons
ou de m
un objet
homme c
peu ava

(a) Cet
Savants r

SUR LES AMERICAINS. 383

ra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. On plaça, ajoute Mr. Guiot, leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.

Si les François firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces François pour des Anthropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (a).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la dernière importance: un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse: un homme de quatre

(a) Cette Relation est tirée du *Journal des Savants* 1767, T. XXV. p. 33.

pieds & demi est déjà remarquable par sa petitesse; six pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure sinon que les Patagons ne sont pas des géants? il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes que d'autres. L'Abbé de la Caille dit avoir mesuré, au Cap de bonne Espérance, un Hottentot haut de six pieds, sept pouces, dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont visité les Terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, ou de simples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de Philosophes ou de Naturalistes: de quel peut donc être le témoignage de ce d'entr'eux qui, en attestant l'existence des géants, ont rempli leurs relations de plusieurs faussetés avérées relativement à des objets qui nous sont aujourd'hui parfaitement connus? Les seuls Physiciens qui aient cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyfide, & l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la posture

posture.

Il est
Amérique
ciens pe
suivant l
Indes Oc
qu'un D
penchan
étoient p
puisque
que ces
par leur
en voula
entr'eux
rilleuse;
quemada
Mytholo
l'absurde
thode de
leur génie

Cette
violences
port des
aer du
des brûlé
quemado:
le soufre
y rencon
le foyer

(a) Hist
duction de
Tom

SOPH.

uable par
ns en fe-

ontradic-
mentis les

conclure
t pas des

ux, com-
vidus for-

ment plus
le la Cail-

bonne El-
six pieds,

conclura
les Caffres

olossale.
& Narbo-

geurs qui
ques, n'é-

ou de sim-
peur, en

de
quel p.

e de ce
l'existence

relations
relative-

nt aujour-
Les seuls

la pointe
ont été le

'Espagnol
mot de la

posture

SUR LES AMERICAINS. 385

posture monstrueuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il regnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition suivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement aussi des géants; puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes ayant écrasé, par leur masse, les femmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminèrent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuse; (a) mais Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siècle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célèbre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brûlés*, & en Espagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres poncees, le soufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou

(a) *Histoire du Pérou. L. IX. Chap. 8. Traduction de Baudouin.*

épuisé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Veijo y fit fossoyer, & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. Mr. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélène & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Wasser dit que de son temps le Duc d'Albuquerque, Gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles: ils tombèrent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveler dans sa *Gigantologie*. (a) Cela n'empêche pas que

(a) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont ap-

tous les ossements connus, plusieurs que quel Mammou Buffon, & le plus grand que leur longueur

Mr. d'Albuquerque, après en établis les propriétés Mammou dans l'Amérique quelques lui, au amour a

Les plus grands noceros.

partenu à terrestres os fossile configuré recevoir la l'ischium mais le cela, son *Histoire* préjugés lance.

tous les Savants ne regardent ces offe-
ments comme des restes indubitables de
plusieurs grands animaux quadrupedes,
que quelques-uns ont soutenu être des
Mammouts qui, au calcul de Mr. de
Buffon, ont excédé six fois en grandeur
le plus grand des éléphants; de sorte
que leur machine atteignoit en lon-
gueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu conve-
nir après coup, qu'il s'étoit trop hâté
en établissant, avec tant d'exactitude,
les proportions d'un être fabuleux, ces
Mammouts n'ayant jamais existé, sinon
dans l'imagination de Muller, & de
quelques Phyficiens, entraînés comme
lui, au malheur des sciences, par un
amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les
plus grands os, sont l'éléphant, le rhi-
noceros, la giraffe, l'hippopotame, le

partenu à des géants, & non à des animaux
terrestres ou marins, il fait la description d'un
os fossile de la premiere grandeur, tellement
configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à re-
cevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit
l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*;
mais le Pere Torrubia a pu se tromper en
cela, comme en tant d'autres articles de
son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de
préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffi-
sance.

chameau, & le dromadaire. Or, en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes: quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupèdes de la première grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphère par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment les grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants, que l'Ambassadeur Isbrand-Ydes (a), & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un

(a) *Voyage de la Chine*, pag. 31. Feu M. Gmelin n'a fait d'autre changement au système d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les éléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particulière survenue entre les Tropiques: Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémisphère,

déluge su
On leur
raisonnab
maux, e
l'inondat
une régi
avoient
de l'Afri
la Tartar
peut pas
que cette
se, & q
atteinte
n'en a pa
se procur
dont on
Il y a d
les Chin
guerres
éléphan
ces ma
fleches
d'un cli
D'un au
plier
en reco
successe
dans A
Tartare
qués da
rent co
la Buk
pour se

déluge survenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asyle contre l'inondation, se feroient enfuis dans une région fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la dernière atteinte au système qu'elle combat, on n'en a pas moins rejeté ce système pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on sera peut-être aussi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les fleches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366, d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fon-

390 RECHERCHES PHILOSOPH.

derent un Empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute M. Surgy (a), que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants?

Je ne fais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténèbres s'épaississent.

(a) *Abrégé d'Histoire naturelle, &c. T. III.*
p. 85. Paris 1764.

SU

Quant
sépare a
d'avec l
degré de
de Tch
été un d
terre de
endroit
certain
part de
Zone te
servir d
Hémisp
faut ab
froid l
truits à
leurs q
ment d
ser à v
à douz
terre n
s'écart
jour, 1
quiétu

Que
étonna
maux
que no
vées p
l'Eclip
sition,
vir d
terre,

SUR LES AMERICAINS. 391

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au soixante-septième degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan; il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupèdes indigènes de la Zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un Hémisphère à l'autre, puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pôle. D'ailleurs quelle démenche, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planète a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique: j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phé-

OPH.
 nes sont
 litudes,
 st-il pas
 M. Sur-
 tifs ont
 éphants
 és dans
 a dévas-
 conqué-
 ces opi-
 vent ex-
 fossile si
 Sibérie;
 éléphants
 s ou par
 t égarés
 aines de
 voir com-
 ont pé-
 rriionale,
 au rap-
 ery, qua-
 plus par-
 t démon-
 , par au-
 de terre,
 difficultés
 ténèbres

392 RECHERCHES PHILOSOPHI-

nomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'équateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon M. Euler, (a) ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes qui ont soumis l'hypothèse de M. Euler à de nouveaux calculs. Un troisième sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands offe-

(a) Dans son Mémoire sur la variation des Etoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris.

SUR

ments que
droits du
moignage
jadis situés
que distan
nos jours.
cles ne c
date où l
Tropique
cette épo
mille ans
n'a rien d
mais je
des quel
que à fl
ferver p
qui suffi
der des
près de
rique, l
vétusté,
domma
situation
de l'air
semblab
apporté
avoir d

(a) L
trouvés
déposée
de Pari

ments que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone torride, à quelque distance qu'ils en soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les Tropiques ? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cents trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même ; mais je ne fais s'il est probable que des squelettes d'animaux, exposés presque à fleur de terre, pourroient se conserver pendant un tel laps de temps, qui suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes : les os ramassés près de l'Ohio dans le nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant ; car il n'est pas vraisemblable que les sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre (a).

(a) La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'Histoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails con-

Quoiqu'il en soit il faut toujours revenir au point d'où on est parti: il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnans malheurs ont entièrement éteints. Le plus grand quadrupède indigène qui existe aujourd'hui au nouveau monde entre des Tropiques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossemens qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européens.

cernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane par M. le Page du Pratz*, & dans le *Tome XI de l'Histoire des animaux par Mrs. de Buffon & d'Aubenton*, in-4°. 1754. au *Louvre*.

M. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier sur les os fossiles, répète à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique; il ignore donc tous les faits dont on vient de parler; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire: il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné;

Il s'en
le nouv
eiffitude
coup plu
où tous
grandeu
garantin
jusqu'au
que au d
ressourc
un asyl
ture éb
incont
miner c
malgré
pu épr
tives p
si ces c
caulées
étoit l'
d'avoir
s'il a t
nos jou
& de
que les
été sub
de l'él
mont
élevé

urs re-
il faut
e a ja-
animaux
olutions
urs ont
nd qua-
aujourd-
es Tro-
que la
y creu-
a terre,
éments
x à sept
mineux
n'en a
emps de
ns.

ation de
ratz, &
animaux par
1754. au

Mémoire
à chaque
u'on n'en
roit donc
er; il ne
uel il écri-
dre peine
un roman
onné.

SUR LES AMERICAINS. 395

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la première grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent: dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élevation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimborazo du Pérou, qui étoit élevé de 3220 toises, (a) est par sa

(a) Ulloa, dans ses Observations astronomiques & physiques, p. 114, donne au Chimbo-

396 RECHERCHES PHILOSOPH.
hauteur même inaccessible & inhabita-

raço 3380 toises de hauteur : je crois qu'on ne varie point l'élévation de cette montagne qu'à cause de l'air, on dont on l'a mesurée au barometre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de M. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus du niveau de la mer ; parce qu'il suppose que l'atmosphère est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre ; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire que, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de M. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop table.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du Pichincha, qui a 2471 $\frac{1}{2}$ toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer ; ils étoient par conséquent à 25 $\frac{1}{2}$ toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de M. Cassini : ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cents toises au-dessus du sommet de la montagne : ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

SUR

ble. Pour
racyfme,
doivent
pointes d
mais sur
aient aff
leur nour
être au-d
inondati
alors. O
continen
bre de f
rique.

Quant
quelles
quadrup
occiden
positif ;
ments
transpo
gueil,
éléphan
que ce
des bo
véritab
potam
Améri
Les
vinces
exacte
qu'on
connu
cette

SUR LES AMERICAINS. 397

ble. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui aient assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planète effuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possède un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupèdes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on fait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & transportés en France par M. de Longueuil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelières d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espèce connue: il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde ait possédé plu-

sieurs races animales de la première
 grandeur, très-différentes de celles qui
 subsistent maintenant. Le globe a souffert
 assez de crises & de révolutions pour
 justifier cette conjecture : il ne faut pour-
 tant pas l'outrer comme ont fait quel-
 ques savants d'Italie, qui prétendent
 qu'il y a eu anciennement des éléphants
 sauvages en Toscane & au Royaume
 de Naples, de même qu'on en voit de
 nos jours dans l'Afrique & le Sud de
 l'Asie : ils citent, pour leurs raisons,
 plusieurs découvertes de dents éléphan-
 tines dont les Romains faisoient trop de
 cas, disent-ils, pour les avoir jettées
 ou enfouies. Quoique Mrs. Gori & Toz-
 zeti (a) aient saisi toutes les probabilités
 possibles pour venir au secours de cette
 opinion, s'il est permis de parler ainsi,
 leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour
 que la Toscane ait pu nourrir des élé-
 phants sauvages, il faut que son climat
 ait été alors aussi brûlant que celui de
 la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver
 que par le changement de l'obliquité
 de l'Ecliptique : il falloit donc, avant
 tout, démontrer la réalité de ce change-
 ment, sans quoi les conséquences dé-
 duites d'un principe contesté prouvent

(a) Voyez *Relazioni d'alcuni viaggi del S. J. Torni.*

moins qu'
 phants a
 dant que
 ce, & m
 habille c
 dans des
 tient les
 a une di
 transplan
 industrie
 tir contr
 parer sa
 mal tra
 donner
 propre
 phants a
 ni en T
 Portuga

L'ivoi
 proveni
 domtés
 par les
 Epirote
 ennemi
 ce pays
 a conse

Je m
 ée de
 couvrir
 Magell
 dition
 ces én
 fabuleu

emiere
 lles qui
 souffert
 s pour
 t pour
 t quel-
 endent
 éphants
 oyaume
 voit de
 Sud de
 raisons,
 éphan-
 trop de
 jettées
 & Toz-
 abilités
 de cette
 r ainsi,
 e : pour
 des élé-
 n climat
 celui de
 arriver
 bliquité
 , avant
 change-
 nces dé-
 rouvent

moins que rien. On fait que les élé-
 phants apprivoisés peuvent vivre pen-
 dant quelque temps en Italie, en Fran-
 ce, & même en Suede, lorsqu'on les
 habille de pelisses, & qu'on les tient
 dans des étuves chaudes, comme on y
 tient les végétaux exotiques; mais il y
 a une différence totale entre un animal
 transplanté auquel l'homme prête son
 industrie & ses services pour le garan-
 tir contre l'âpreté du froid, & lui pré-
 parer sa nourriture, & un autre ani-
 mal transplanté qu'on voudroit aban-
 donner à ses propres ressources, à son
 propre destin dans nos forêts; les élé-
 phants ainsi délaissés ne sauroient résister
 ni en Toscane, ni en Espagne, ni en
 Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc
 provenir uniquement des éléphants
 domtés, & amenés au delà de la mer
 par les Romains, les Carthaginois, les
 Epirotes, & d'autres peuples, amis ou
 ennemis, qui ont pu se rendre dans
 ce pays avant les temps dont l'Histoire
 a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'i-
 dée des Européens qui ont voulu dé-
 couvrir des géants autour du détroit de
 Magellan, a eu sa source dans la tra-
 dition des Américains sur l'existence de
 ces énormes humains dans des temps
 fabuleux. Il est étonnant que les anc

nales de toutes les anciennes nations de la terre soient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu soit voilée de ténèbres si épaisses: entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singulière que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Genese*, les *Métamorphoses d'Ovide* & la *Bibliothèque orientale de d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer; c'est à cette première race, dit-il, (a) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles parsemés dans les deux continents, & la fable des Titans si accréditée dans les Mythologies. Après la destruction des Anges, on vit naître l'espèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si on lisoit dans une Relation de

(a) Voyez *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique* par E... T. II. p. 298. Amsterdam 1767.

l'Indonsta
tase avoit
ge en inv
croiroit-o

L'Abbé
des géant
rique des
tre plane
avoient p
casionnés
incendies
en analy
géants c
ont pu,
effet qu'i
gements
phere, &
pouvant
ou la lum
renverse
celui a
les eaux
rion les
celui de
de vape
le tonne
ment d
fonges
On ne
cette f
un fer
pas ég
consen

PH.

ations
tte tra-
e d'un
du soit
tre les
hazar-
e, il n'y
e celle
i ayant
étamor-
orientale
ent que
décom-
us beau
t habité
ent en-
incon-
iel, qui
r; c'est
z) qu'on
ents fof-
tinents,
tée dans
truction
ece hu-
eut pour
ation de

population
Amsterdam

SUR LES AMERICAINS. 401

l'Indonstan, qu'un Falkir ravi en extase avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche pensoit que la fable des géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient personnifié les phénomènes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plupart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangemens survenus à la terre, à l'atmosphère, & aux éléments: le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumière éclipsee, celui d'*Oihus* le renversement du temps & des saisons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyriion* les fentes & les crevasses de la terre: celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes*, le tonnerre, celui d'*Enclade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du

monde à personnifier de la même façon, sous les mêmes emblèmes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & aient conspiré à métamorphoser les phénomènes terrestres & aériens en géants ; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Égypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, aient eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette fable des anciens livres Japonnois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renversèrent des montagnes, qui déracinèrent

des isles
s'armeren
Ciel peu
tats ; il f
roit disti
ces peins
supposan
port allé
frudes p
Nature
binant l
ont mis
danger
hommes
égaleme
tion, &
impressi
échappé
cans, o
couvert
débris
venir d
général
sensible
buleuse
n'ayan
& la r
calmée
lutions
moins.
L'ex
place
statues

e façon,
s météo-
ues : que
aponois,
les Me-
ent exac-
légories,
morphoser
ériens en
jours re-
les Grecs
tte tradi-
as moins
ofer que
lé l'Edda
que con-
s : l'on ne
viens, qui
ire, aient
livres Ja-
s, ou des
cun exem-
au monde
on n'en a
en aucune
pas d'apr
avise à

e tous ces
représenter
des êtres
qui renver-
racinèrent

des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtimens

d'une fabrique & d'une grandeur démesurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses: je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chauffée des Géants*, & que tout le monde fait être une production naturelle du règne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille maison Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise (a).

(a) Voyez la *Description d'un ancien Edi-*

Si les g
des maïso
eût été im
lontiers q
que les g
d'une tai
ment faq
figures c
cuivre tr
prenant
été que
neuf sur
Comte d
d'œuvres
polis, &
dont il a
faillante
ciens Fr
seule pi
dont no
roit néa
Incas. M

fice du P
trois pie
de haut
rallèles,
cela étran
ped. Ne
cét édifio
marquer
la descri
d'Ulloa.

OPH.

leur dé-
re pour
du pays.
mais vu
ur la foi
go d'Al-
rs qu'on
eurs ou-
moder-
ructions
à croire
du moins
e pierres
que cel-
la chauf-
e monde
relle du
de pro-
voie de
vulgaire
ranspor-
Mrs. Bou-
lloa, qui
hauteur
ure Péru-
l'on con-
es si bas-
e de cinq
er à son

ancien Edi-

SUR LES AMERICAINS. 405

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient grossièrement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefs-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur tout les sculptures saillantes ; pendant que les Académiciens François n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la mesure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats

fice du Pérou nommé Cagnar. Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toise de haut ; mais les jambages n'étant pas parallèles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans la suite de cet ouvrage, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de M. de la Condamine & celle d'Ulloa.

de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtimens majestueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongères de Garcilasso & de ses semblables, on se feroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin, prouvent à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irrégulière, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espece humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve

décisive : voyageurs lancé celui ment. S'il en Américains individus en Europe plique possible & s'il ne l'égales du monde faite ; s'il des géants tient qu'on croie qu'on du les Océans soit M.

OPH.

és dans
la tra-
rencon-
que le
ce que
de plus
rivain a
eur par
Garcilaf-
eroit au
lus équi-
s de la
ns & les
t donné
ont à ja-
ne conf-
ere, éle-
bare des
corrup-
fruit du

ce traité
on pour-
pece hu-
du mon-
peut y
dans une
lanique :
onfidérer
é de pro-
ons, pu-
qu'à nos
e preuve

SUR LES AMERICAINS. 407

décisive : puisque le témoignage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des squelettes, en Europe. Cet argument est sans réplique pour les personnes raisonnables ; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute ; s'ils veulent croire à l'existence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, disoit M. de Fontenelle.

Fin de la troisieme Partie.

409



QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs.

Color deterrimus albo.

Virgil. Geor.



LES hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont, sans doute, les Blafards de l'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé, & tous les Scholastiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâreté qui leur

410 RECHERCHES PHILOSOPH.

fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matière des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté: d'autres ont bâti des systèmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Negres blancs de l'Afrique & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Negres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux: il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles: leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches

SUI

divides. Su
devient l
les objets
me ils se
atteints c
naturels c
rangeme
est plus
quand c
guérissen
pents &
recele ab
a la pro
le sang g
des épai
en noir
emporte
l'on a ob
teint dev
qu'il ne
maladie

Ces A
sont très
qui n'on
soient n
fanés: o
vers le
trémité
tugais é
ont don
eût mie
African
oriental

ts exac-
 , entret
 nte, où
 s objets
 l'Histoi-
 échie de
 nt d'être
 ette ma-
 nt man-
 t dévan-
 ques-uns
 d'autres
 évés que
 nstant de
 es, nous
 est due.
 t tant de
 , avec les
 de l'Asie;
 ir, d'ex-
 uns par
 assigner à
 mune &
 de certai-
 nt perdre
 arelle, &
 ompagnée
 r reste en-
 noir jauni
 leur corps
 des taches

SUR LES AMERICAINS. 411

divides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux ; & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européens atteints de l'ictère. Ces noirs ainsi dénaturés ont pour l'ordinaire, un dérangement dans les suc nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpens & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épais : alors leur corps se repeint en noir : sinon, la violence du mal les emporte vers la trentième année ; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Negres ou bafanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives de Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos* ; quoiqu'il eût mieux valu de conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlikas* ;

cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations: peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Negres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kacklakes de l'Asie sont premièrement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces: leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mouffeline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Negres; en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps: ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge; ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & trainants en A. e; ou

d'une blancheur tirant sur le
sourcils ressen
dredon, ou
vét la gorge
quelquefois
gulièrement
d'autres indi
et iris est
& comme sa
souponner
qu'ils n'avoie
hommes, la
cela on s'est
vient de l'ép
la contractio
& vive occa
qui se ferme
dant le jou
s'ouvre; & c
monstres du
vre qu'ils o
re à l'iris,
qu'ils rassent
ou de lumi
voient moind
mes en plei
que nous c
je tiens cert
a bien vo
résultat de
sur un Kack
tique, en

d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'é dredon , ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulièrement pâle : d'autrefois , & dans d'autres individus de la même espece , cet iris est d'un jaune vif , rougeâtre & comme sanguinolent ; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs , qu'ils n'avoient point , comme les autres hommes , la prunelle percée ; mais en cela on s'est trompé , & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle , qui se ferme presque entièrement pendant le jour , mais au crépuscule elle s'ouvre ; & quand on examine alors ces monstres du genre humain , on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris , & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière ; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour , & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres ; je tiens cette observation de M. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake , ou un blafard Asiatique , en 1762 , à Batavia , qui pa-

voisoit avoir , pendant le jour , des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions , on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints , lorsqu'ils les voient le mieux ; mais on présume , & avec raison , qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil , & la moindre lumière les fait clignoter : ils serrent alors tellement leur prunelle , pour intercepter le rayon , qu'ils semblent , comme on l'a dit , n'avoir pas de passages sous la cornée , aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers , & louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu , par aucun moyen , s'assurer s'ils ont deux axes de vision , ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois , en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle , & qu'il est nécessaire de détruire , c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est , qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupières est dans la plupart fort épanché , qu'il couvre sans

essé une
croit disti
qui ne le
petite sect
tingueroi
pas d'eux
arriere po

Tout le
blesse &
tution ex
font si m
nommer
ler prop
doigts' lo
le mouve
Le jeu d
férieure
sculté;
coup de
gent d'un
oreilles f
les nôtre
plus me
de capa
pendant

Quoi
dos ne r
des Neg
leurs tra
ments d
Africain
nationa
les Kach

tesse une partie de l'iris & qu'on le croit distitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; ils ne distingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devroit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe est allongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Negres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraie, même ceux qui les voient pour la première fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Negres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentième année, & les Negres n'atteignent gueres à la soixantième, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en différent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils foltets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waf-

fer (a) cro
la barbe,
ce duvet co
& au men
barbe des
yeux si ma
que pas en
découle au
frapper:
mis que l
nuages no
eux doulo
des vertig
parce que
lauroient
directs, à
de leur d
On n'a
qu'à l'Isth
riche, où
lune, soit
la lune qu
forme de
retirées p
par le mil
Leur peau

(a) *Lion*
tripubn of
1704. On a
& assez inc
se prouve in
Cap. Damp

fer (a) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachotent; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper: ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumière est pour eux douloureuse: elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne lauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupières, qui étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé;

(a) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America. London 1704.* On a une traduction française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome des *voyages du Cap. Dampiere.*

418 RECHERCHES PHILOSOPH.

leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Negres blancs: le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'Équateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le quarante-cinquième & cinquantième degrés de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur glau-

SUR

que, qui foible: c moignage dans le cr inclination port avec nos jours reints de paroît d' din, ce que les nant l'a la Met e basanés raine ma nisse, o C'est do

(2) Sa Solin, p lorsqu'il éienne A qu'on en mi les au Pline le Sauma dans ses point a d'Alban hommes pays ait mais cel d'ubitab Solin ne

que, qui est un vert-mêlé d'un bleu-foible: ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil: & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours (a): ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Charadin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'ouest de la Mer Caspienne, sont naturellement basanés, mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du

(a) Saumaïse, dans ses *Exercitations sur Solin*, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards: la vérité est, qu'on en trouvoit seulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaïse ne paroît pas également heureux dans ses raisonnemens, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela est possible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme *Solin* nous l'apprend.

temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante; cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savants ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Druïons* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Kcilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouehes des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on suppose regner dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomène des Negres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde,

SUP
permanen
née, p
race des
a ajouté
de natio
rique, c
loix part
mœurs d
contraire
autres h
les envin
mépriser
que la fo
dans l'ou
leur ren
les verre
leurs ran
miner le
& se me
tout le g

Ce co
philoso
pas d'a
des su
s'ils av
avant t
roient
pects,
veilleu
& auss
prescri
pouvoi
ne dit

SUR LES AMERICAINS. 411

permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est pluë à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs raières & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systèmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne difons pas qu'il a été au-dessus

422 RECHERCHES PHILOSOPH.

de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguier un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu: il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Negres blancs rassemblés, & Battel en a vu quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs: ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphère; puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. M. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albins, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a

SU

jamais é
blafards
parents
constitué
titué un
regarde
animaux
rains de
qu'il y a
rite à no
tons da
les Roi
ont touj
ils sont
que les
tantino
redoute
les pla
recher
traitem
que de
Rien
le cou
trouve
tez, (a)

(a)
Cortez
de Mé
On
ouvrag
vagio
miser

PH.

hom-
née à
guer
point
ns sur
si elle
ue de
effet ;
dans
aordi-
afards
spece,
de pa-
causes
instant
la loi

encon-
és, &
o, qui
moins
monf-
ires en
phere ;
is cents
un bla-
i a fait
les re-
voir s'il
, une
onvain-
ont pré-
n'en a

SUR LES AMÉRICAINS. 423

jamais été question , & que tous les
blafards qu'on y connoît , sont issus de
parents Negres ou olivâtres , qu'ils ne
constituent point & n'ont jamais consti-
titué une espece particuliere. On les
regarde , dans leur pays , comme des
animaux sacrés & rares , & les souve-
rains de l'Afrique & des Indes croient
qu'il y a de la magnificence & du mé-
rite à nourrir quelques-uns de ces avor-
tons dans l'enceinte de leurs palais :
les Rois de Congo & de Loango en
ont toujours quatre à cinq à leur cour, où
ils sont sans comparaison plus respectés
que les nains dans le serrail de Con-
stantinople ; trop foibles pour qu'on les
redoute , assez malheureux pour qu'on
les plaigne , assez rares pour qu'on les
recherche , ils ont plus à se louer du
traitement que leur font les hommes ,
que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris , pendant
le cours de mes recherches , que de
trouver dans les lettres de Fernand Cor-
tez, (a) qu'on avoit précisément la mê-

(a) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortez, Marques del Valle ; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet
ouvrage Espagnol dans la Collection de Her-
vagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis
magis repertis narratio ad Carolum V.*

me idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique entretenoient quelques-uns: aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques: de Bruin dit que Sa Majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi-fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits (a). Ce Prince fit asséoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas

(a) *De Bruins Reizem*, pag. 380. in-fol. Amsterdam 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

conservé u
avec tant
objets d'u

L'Empe
landois ti
où ils le
décoration
ôté, possé
mais il fi
son maître
pour en
qu'on les
les isles vo
déjà four
cupoient
pipe de c
à porter c
des orais
tits servic
de leurs
se bornen
tôt à rien
qu'ils son
n'est plus
à de ce
que ces
au palais
qui seroi
voient d
monstres
d'obéir,
capables
di les ob

conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blasards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupent qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces; mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Negres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la

in-fol.
ce que
imaginé
bre des
comme
nce
d'état

distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil : ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eue, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands

égards ; on n'oser de leur

On ne fait pas de Blafards, qu'on dégenère en *Cruins* qu'on ne bre dans le à Sion cap sourds, multiples aux couleurs digieux qui ceinture : ils font des faifants qu'ils sont incapables forte d'attractions besoins physiques plaisirs des y soupçonner décence. Les dents ces *Cruins* laires des & ceux qui n'ont pas avoir pas sérieusement on ne les compare avec assiduité amuser, &

(a) La plume font ti de Maugiron Lyon.

égards ; on va même jusqu'à les cano-
niser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les
Blafards, quant à leurs facultés, à leur
dégénération, & à leur état, qu'aux
Cretins qu'on voit en assez grand nom-
bre dans le Valois, & principalement
à Sion capitale de ce pays, ils sont
sourds, muets, idiots, presque insensibles
aux coups, & portent des goûtres pro-
digieux qui leur descendent jusqu'à la
ceinture : ils ne sont ni furieux ni mal-
faisants quoiqu'absolument ineptes &
incapables de penser : ils n'ont qu'une
forte d'attrait assez violent pour leurs
besoins physiques, & s'abandonnent aux
plaisirs des sens de toute espece, sans
y soupçonner aucun crime, aucune in-
décence. Les habitants du Valais regardent
ces *Cretins* comme les Anges tuté-
laires des familles, comme des Saints ;
& ceux qui ont le malheur de n'en
avoir pas dans leur parenté, se croient
sérieusement brouillés avec le Ciel : (a)
on ne les contrarie jamais, on les soigne
avec assiduité, on n'oublie rien pour les
amuser, & pour satisfaire leurs goûts

(a) La plupart de ces détails sur les *Cretins*
sont tirés d'un Mémoire de M. le Comte
de Maugiron, lu à la Société Royale de
Lyon.

de leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être: les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement: ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remède capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit: il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse: ils ne fauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu: ils ne fauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie; & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins*; & si la violence de leur altération ne les a pas entièrement privés du don de la parole; ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe: car tous les Negres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la prière devant le Roi: on les place immédia-

tement auto-
tiennent acc-
tapis. Cette
yeux, de fai-
imbécilles,
de leur sain-
sans doute
par leurs C
Ce préjugé
rencontre de
la plus hau-
que le Ciel
par préfére-
phetes avoie
pas sages,
& on les cr-
ailleurs: le
distribuant
leurs gestes
nériques, &
de crédit q
avoir perd
les Chrétie
Mahométa
les imbécil
doutent pa
aise dans l'
ingés se ra
nent comm
le peuple
de la terre
immuables
Il étoit.

SUR LES AMERICAINS. 429

tement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté: les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne: on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots: tous les prophètes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit; ou dans leur pays ou ailleurs: les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différens préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre: ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte

de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naissent blasards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européens, ou les *Cretins* & les goitreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur féminale produit un enfant dont

le teint ne p
les parents :
femelle, est
de lait : il p
garance, d'u
cheveux qui
grave dit av
qu'on avoit
Brésil (a) : on
quel canton
avoit été ti
qu'elle étoit
du Royaume
contre plus
crinière rou
zée, au lieu

Le même
ont eu un t
gendrent q
blanc, de l
yeux de pe
semblent d
nière n'est q
de l'autre. I
dans le mé
Nègre blan
exactement

(a) Voy
grave sur l
primés à la s
dam 1628.

Le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait : il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil (a) : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature du nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Negre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en

(a) Voyez les Commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil, imprimés à la suite des Œuvres de Pison, Amsterdam 1638.

temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran; & ce phénomène est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Nègresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfans blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systèmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet; il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il résulte, dis-je, de ces expériences que

la

la semence également à quoique dans inégale: il & de la couleur proli Nègresse co la décompo plus dans u produiroit bandes bla lui dont il *Transactions* de Londres dige, obf éclairé, doi la peinture qu'il avoit en 1738. I vigoureux, elle avoit jusqu'à la de grandes & parfaiten du Zèbre: ces deux c ricure de

(a) Dans Comte de M Royale.

Tome

la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Nègresse comme dans le Negre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766 (a). Ce prodige, observé par un Physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Nègresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & moucherée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre: ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs: vers la partie supérieure de l'occiput, on remarquoit un

(a) Dans une Lettre de M. Parson à M. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas longtemps cette créature si remarquable : la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particulièrement près de Crasnoyar sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse; on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ses Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe: ces cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite pièce de monnaie: il étoit tacheté de même sur le corps; mais les taches y étoient d'un brun-noirâtre & moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur

tête n'étoit
peau des tis
remment co
des panther
marques irr
aux chiens
rencontra u
tête, blanche
Quand on
si ces taches
ils ont répo
les apportoi
que chez d
de maladies

Ce n'est
tés par Stra
génération ou
tion sur l'ex
rée est indu
très-exact &
l'Histoire gé
que le résul
faites dans
faire par d
n'a jamais
égard, im
M. Gmélin
avec de b
secours qu'
voyager uti
recherches f
qu'il soit c
tion vagab

tête n'étoit pas marquée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux: il s'y en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse: l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. M. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprètes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté

ce nom (a), il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, aient été

(a) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Piestra-Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie* par *Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde; M. Gmélin, qui a pris à tâche de contredire *Strahlenberg* à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tartars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en voir quelques-uns à sa cour; puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siècle & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays; c'est aussi à eux, & sur-tout à M. P. D. qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

tous tache
faut donc
justes born
y est confo
les Tungu
virois de C
basanés, ai
il n'est pas
jets à la m
ble les sou
colore la l
Africains;
naître des
preinte de
qui devien
d'une mala
prenant qu
chir pendan

Si l'on vo
la substanc
puisse ou se
elle un lev
le foetus da
se forme,
commencer
nir; on n'au
& affligea
réditaires q
niâtrém
feroit à sou
manité: les
mérite est p
excès, les

tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Negres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la reproduction, puisse ou se changer, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passagères, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le

438 RECHERCHES PHILOSOPH.

tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere féminale dans les Negres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient & que les modernes se feroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de M. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs (a). Si

(a) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau*.

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Negres, il n'y auroit qu'à citer le passage d'Hérodote: *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum, sed atra color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. in-fol. Amstel. 1763.*

SUR I

la nuance de
tante & in
spermatique
l'affoiblissent
métifs? co
d'un Europ
go il provi
mariant av
dre un Qu
la matiere
perd par le
mes: le co
met, pend
quatre per
sanées & u
produit de
l'a fait vo
peut contes
animaux d
mais ce q
c'est que c
le blanc fo
le poil de
circonscrit
dans l'hor
exactemen

Aristote,
vérité du fa
avoit peut-é
rodote l'int
manqué d'o
ces.

la nuance du teint n'étoit point préexistant & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané? en ce cas, la matiere colorante se délaie & se perd par le mélange continuel des spermes: le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Negre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue: peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

distinction de clair & d'obscur : le métif issu de l'Africain & de l'Européenne n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est , dans un endroit comme dans un autre , de la même teinte (a). Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir , bai , ou alezan , n'est pas un mulâtre , comme sont les mulâtres de l'espece humaine ; mais il est pie , ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les uns sur les autres. J'ignore les causes de cette différence ; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu , fort épais dans les bêtes , & infiniment plus rare dans l'homme ; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tacherés sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres par-faits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion , on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir , & paroître d'un autre teint ,

(a) Les Negres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains , & de la plante des pieds , moins foncée que le reste du corps ; mais on ne peut nommer cela des taches , puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes , & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

& être d'un
celui des en
& vigoureux
temps sur des
il suffit de d
quer l'origin
sur l'explicat
de Rouen ,
de l'imagina
tend qu'une
teint du foet
& accouche
animaux Al

Quel que
ayons pour
ce savant , n
possible que
les *Dondos* d
continent tie
fantaisies de
nourrices. Q
peu louable
doxes , ou c
eût renouve
sance de l'
l'existence d
cru que des
à ne voir p
en font mo
brassé opin
traire à leu
s'arrêter à
pouvoir des

& être d'un tempérament inférieur à celui des enfans nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par M. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Nègresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'ancien paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvelé, dans ce siecle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque M. de Buf-

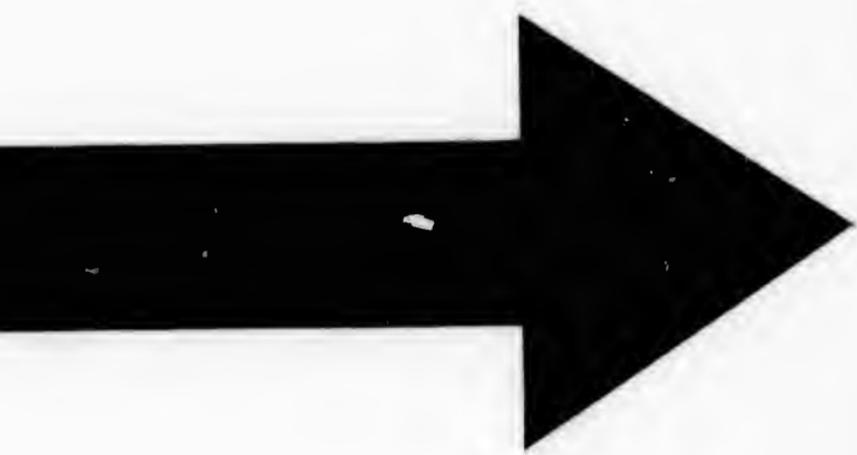
fon a détruit jusqu'aux fondemens de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique (a). On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidens physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur féminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptomes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux

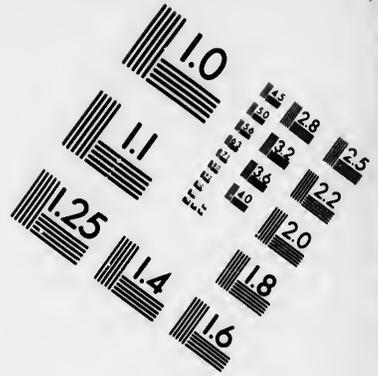
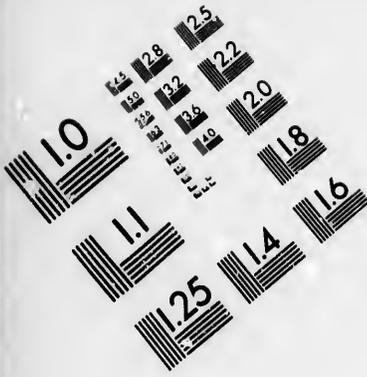
(a) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfans blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

rouges des
exception
n'obieroit
certains oi
pedes: plu
leur fourru
plum. ge ;
rouges &
leurs il y
l'iris & la
rouges; d
par là de l
guliere n
ractere le p
che & peu
éclat. Les
viciés dan
par une co
faut des o
que des n
lure rouffe
fuite de le
souponne
une sorte
qui ne fon
& sans ré
ble; on le
me & la
taches len
des matie
déposent
vaisseaux
tracte un

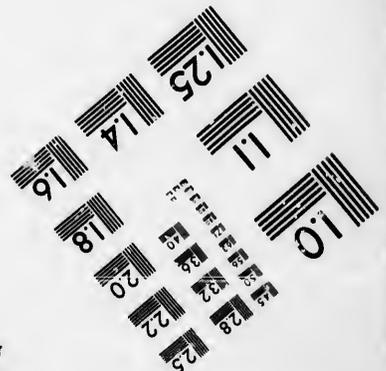
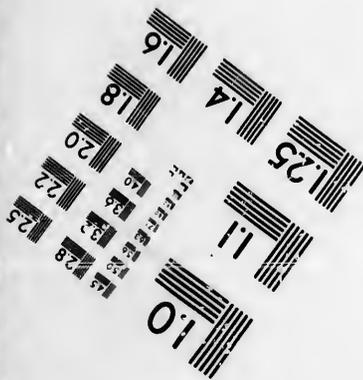
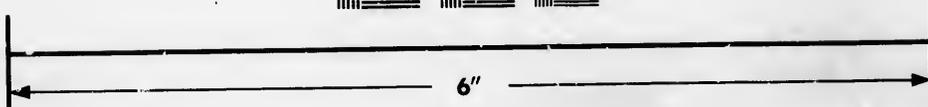
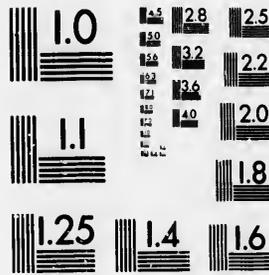
rouges des Negres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes: plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale: cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infallible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les suc nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nerveoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable; on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

davantage en été , lorsque la transpiration est sensible :

L'allongement des paupieres , qui caractérise également les Negres blancs de l'ancien continent , & les Dariens de l'Amérique , provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce ; & Malpighi avoit déjà découvert de son temps , que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit , à la vérité , une notion fautive de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme , qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent , ou s'ils sont impuissans dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués , est susceptible de différens degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de

ces ind
un blas
gendre
témoig
couleur
reste d
se qui
me de
de ou
avouer
qu'aux
pas ta
car ce
tamor
le , so
condit

Og
l'Afri
Negr
vent
respe
il int
ne fa
étoit
dépo
avec

M
nus
cont
il s'y
page
ponc
& f

ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, dispaeroit à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la coustitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Negres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge ; & il insiste tant de fois là dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

M. de Maupertuis cite, dans sa *Vé- nus Plysique*, M. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur

blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Cafés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européens d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à M. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années (a). On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux

(a) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la mal propreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui sont communs à tous les enfans de ce pays : mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on fera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

spermatique
hors leur
tent rien
fation en
aurions
laume P
blanc au
descripti
s'étant u
dir les c
tissu de
inutile r
nous oc

Il y a d
des dan
Naturel
franchir
on man
encore l
tomique
remarqu
l'on pe
réduit à
blanc &
duisent
arrivé c
grés de
ayant e
elle acc
sembla
Négril

spermatiques ; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire , & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison , qui a dissequé un Negre blanc au Brésil , s'il avoit entrepris la description de son corps interne ; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau ; son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires : on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci : en Afrique , un Negre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble ; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao , à onze degrés de l'Equateur , qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blasarde , elle accoucha , en 1700 , d'un enfant semblable à son pere , c'est-à-dire d'un Négrillon achevé (a). Entre les Kacker-

(a) Relation du Sieur André de Brue

lakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eû des Negres ou des basanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulières & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Negres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés; & de-là il s'ensuit que leurs blasards sont plus impuissans & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique: on n'a pas formé un

Histoire des Voyages, T. III. p. 380. in-4^e.

assez gran
tes de sui
détermine
nomene:
ses sont bl
luidité es
la convale
mais les
il est arri
n'ont pas
les que le
en soit, o
te que les
roir & le
ne contrib
modité:
fards parn
& à la c
Guiane, o
zès que le
nicieux d
me du no
ve que ce
fluence s
c'est qu'o
ses d'Afri
gene & à
souvent q
le territoi
être le lie
occidenta
le *Pasme*
to, ou la

assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Negres ; mais cette lividité est passagere , & se dissipe par la convalescence , ou finit par la mort ; mais les Negres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos , n'ont pas paru plus blêmes , ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit , on ne sauroit révoquer en doute que les aliments , les eaux , le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche , & jamais dans la Guiane , où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens ? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde ; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint , c'est qu'on a remarqué que les Nègres de l'Afrique qu'on transporte à Carthagene & à Panama , y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales ; la lepre , le mal vénérien , le *Pasme* , la *Culebrilla* , le *Vomito prieto* , ou la chapetonade , y sont endémi-

ques : la transpiration des corps y est très-considérable , jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physiologie ; leurs mouvements sont mous & paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas , & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe , ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint se flétrit , l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais , leurs forces se perdent , & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphère dans ce déplorable séjour , par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants ; que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté , on a observé en Asie que de certaines petites isles , situées autour de Java , fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos sont moins rares à Congo , à Angola , à Loango , que dans les états de Benin & de Muyac , placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore , si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie , & du

Valais , le l'on connoissent ni dans les quoiqu'on de neige. l générales. personnes préparées meurs , & le princip de plus ex

Ce seroit tâche trop res les hy les raison tant de fa binos , q de les cor senti l'en lecture d voyages , de puiser qu'on dé on comm vain célé ce sujet blanche Nature , fois , par que ; cet fermoit e pe ; car

Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronnées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur seroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespère d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet: il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection au milieu de l'Afrique; cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres ter-

mes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfans blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Negres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Joçko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent: il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux *Don-dos* & aux *Kackerlakes* de notre hémisphère, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-

éloignées existence: ser, la d même form core expli seroit blas

En résu vient de r blir les po de notions de conséq cipe connu

Les Alb cru Voffiu tanée, ma toute leur défaillanc qu'il n'est jamais en

Ils ne for humain, r une variét dus isolés fance géné pas des er

M. le le lapin b son espec ni même comparai sont ni m riles: au des femel

éloignées , sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet , la difficulté reparoîtroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte , on peut établir les points suivans , comme autant de notions acquises , ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas , comme l'a cru Vossius le jeune , une maladie cutanée , mais leur système nerveux , & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle , si efficace , qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir , ni redevenir noirs.

Ils ne forment , dans la totalité du genre humain , ni une espece , ni une race , ni une variété , parce que ce sont des individus isolés , absolument privés de la puissance génératrice , ou qui n'engendrent pas des enfans qui leur ressemblent.

M. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Negre blanc de son espece : il n'y a aucune justesse , ni même aucun sens dans cette fausse comparaison ; puisque ces lapins ne sont ni malades , ni aveugles , ni stériles : au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infi-

nité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si M. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que M. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit M. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquièrent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de terme de comparaison respectivement aux Negres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupèdes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval

né blanc, noir ou ba des anima à la dome leur utilit par ceux achètent C

La surc fement de fards & l leur mala leur; car les chiens ordinaires appeller p que les a plusieurs avons fait trouvé q blancs amene d'A presque p t-on pas dans toute & d'une b bable qu

(a) En longue fait rouges son moins fécon chetées de n a-t-elle été ce pays,

né blanc , que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il est en de même du reste des animaux soumis aux travaux , ou à la domesticité , que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achètent (a).

La surdité , ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est , dans les blafards & les Albinos , qu'une suite de leur maladie , ou plutôt de leur couleur ; car on a encore remarqué que les chiens blancs , sans taches , sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences , nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs , si recherchés , qu'on nous amène d'Angola en Syrie , n'entendent presque point ; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure , qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord

(a) En Hollande on a reconnu , par une longue suite d'observations , que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur , & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc : aussi l'espece rouge a-t-elle été entièrement bannie des pâturages de ce pays.

s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hiver; & peut être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on fait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la semence des Negres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la dé-

faillance

défaillance de la même p

Cette tour de l puisque d'Albin ligne, de dista tellement qu'elle temps, piques. Negres les Mau basanés quelques

La nu marque créature cheveux viciés qu blanche porte qu cains qu interméc roux. O moins d par leur rales, p les born leur ou

Ceux

Ton

ie di-
rs cli-
se de
er; &
qu'aux
tuites,
e.

es Bla-
Don-
natique
est cor-
mposi-
noirâtre
, faute
ne plus
on ne
ethiops;
même
eau, &
& que
, plus il
de pe-
ncts de
en in-
tôt mê-
neurs &
e. L'en-
ance co-
née que
de tou-
ant plu-
pp long
e la dé-
aillance

SUR LES AMERICAINS. 457

défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement à quelques degrés de distance : elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non-seulement les véritables Negres simes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blasards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte : ceux qui ont des cheveux rangers ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange : Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blasards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouïe.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'in-

458 RECHERCHES PHILOSOPH.

terroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomènes, en faisant par un prodige contraire, naître des enfans noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des blancs: il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amans venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devoit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus*. Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu: si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Negre: en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuses seroient rejetées par des Physiciens éclairés; quoi-

SU

qu'un ju
contente

Il y a
long-tem
à deveni
les Méd
re atre &
qu'elle r
de l'eau
dité peu
colorer
faire pa
a vu de
engendr
aucune
de l'Eur
Comtesse
fois, av
qu'une M
servé da
délivrée
couleur.

S'il y a
térer, d
tiere sper
nuance,
térogene
indubita
mais s'il
personne
l'épiderr
on ne s
rents pa

qu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter..

Il y a une maladie rare, singuliere, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle: les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque: & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'est indubitablement cette sorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur: on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils

avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence: semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrière blanche*, *Lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere: ils naissoient livides, blêmes, quoique moins blafards que les Kacker-lakes Asiaticques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal (a).

(a) La lepre que les Européens ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

Ainsi
vient à
moind
Darien
dos, d
ragieuf
& de l
autour
tolérer
leurs a
seroit
des pe
mônier

Com
te &
de tra
d'abon
en les
faux j
chimé
à une

“ Qu
„ thage
„ dités
„ laisser
„ sorte
„ avan
„ cite l
„ il est
„ de ré
„ perm
„ fordin
„ fulte

SUR LES AMERICAINS. 461

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumôniers.

Comme dans une matière si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause; j'ai consulté en 1767,

„ Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables de cette maladie, ils ne „ laissent pas que de vivre long-temps; de „ sorte qu'on en voit qui meurent dans un âge „ avancé. Il est étonnant combien ce mal exige „ cite le feu de la concupiscence, & combien „ il est difficile à ceux qui en sont atteints „ de réprimer cette passion déréglée: aussi leur „ permet-on de se marier pour prévenir les désordres qui ne manqueroient pas d'en résulter, *Voyage au Pérou, T. 1. liv. 5. p. 42.*

462 RECHERCHES PHILOSOPH.

sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un Physicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs; vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes (a).

(a) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

SUP

Il seroit
écrivent
la Physic
casion ou
leurs écri
vants les
acquero
risquer d
mais la
plupart
laisse pa
abusent
cilité : e
épuisé le
rés; ava
lectures
qu'ils on
leurs liv
d'un jou
noissanc
prouven
de ces
vaines :
dement
tres fa
usage
voudro
autorité
temps l
nent qu
des, &
s'étend

SUR LES AMERICAINS. 463

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique , eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués : leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité , sans risquer de rien perdre de leur mérite ; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent , ne leur laisse pas le temps de s'instruire : ils abusent étrangement de leur propre facilité : en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet , qu'ils se sont préparés , avant que d'écrire , par de longues lectures & de longues méditations , qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant : leurs livres , qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre , sans que nos connoissances fassent un progrès sensible , prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles & si vaines : l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux , les oblige à faire un usage outré de leur imagination : on voudroit des recherches , des faits , des autorités , des observations ; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infidèles , froides , & des raisonnemens vagues , qui s'étendent sous leur plume. Cependant

464 RECHERCHES PHILOSOPH.

ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

Fin du Tome premier.



T

VI

Contenu

No

A Bo (
retraite
Abregés ,
Abulgazi ,
découve
Abus , il
153.
Abyssinie ,
la mer. 1
Académici
pons. 31
Acadie , ab
Accoucheu
procédé.
Acéphales

187.

P.H.
eau-
inf-
croit
asser



T A B L E

D E S

M A T T E R E S

Contenues dans le Texte & dans les
Notes du premier Volume.



- A** *Bo* (Evêque d') réfute l'hypothese de la
retraite des eaux de la mer. 123.
Abregés, leurs inconvénients. 348.
Abulgazi, son histoire des Tartares, comment
découverte. 436.
Abus, il ne faut pas en tirer des inductions,
153.
Abyssinie, son élévation au-dessus du niveau de
la mer. 122.
Académiciens François, martyrisent deux *Lap-*
pons. 317.
Acadie, abattis qu'on y a faits. 26.
Accoucheuses de l'Europe, on condamne leur
procédé. 180.
Acephales fabuleux, ce qui y a donné lieu,
181.

V s

- Acofta*, fon ouvrage de *fitu novi orbis*. 122.
Adanfon (M. d'), fes travaux en Afrique. 223.
Ethiops animal, ce que c'eft. 227. Examiné au microfcope. 456.
Afrique, conquife par les Arabes, qui y changent de couleur. 225.
Afrique, les Princes y nourriffent des Negres blancs. 423.
Agriculture, a policé l'homme. 118.
Ahuir, ol, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 64000. hommes dans un temple. 254.
Ahouai, arbre, fes propriétés. 89.
Akansans, la plus belle race Américaine. 159.
Albanie, ce que Pline & Solon difent de fes habitans. 418.
Albinos, nom donné par les Portugais aux Negres blancs. 411. V. *Negres blancs*.
Albuquerque (le Duc de) fait affembler à Mexico les médecins Espagnols. 386.
Alexandre VI. (Pape) veut faire fon bâtard Empereur d'Allemagne. 93. Ses idées romanesques. 94. Ses baiffeffes *ibid.*
Alexis, médecins des sauvages; leurs fecrets. 51.
Almagre, fon origine & fon caractere. 99.
Alongement des paupieres, fa caufe. 444.
Alphonfe V. demande la poffeffion de l'Afrique à Rome. 110.
Amérique - Vefpuce voit des femmes nues. 71. Ce qu'il dit du gonflement du membre viril. 72.
 Ce qu'il dit de la prostitution des Américaines. 81.
Américaines, voyez *Femmes*.
Américain abrutis. 2. Ce qu'ils penfent de l'origine du mal vénérien. 20. Sont énervés. 38. Leur taille, leur foibleffe. *ibid.* Pris pour des Orang-Outangs. 39. N'approchent pas les fem-

mes pe
 traitent
 en Euro
 origine
 que les
 bient au
 peau de
 depuis l
 dition f
Amérique
 druped
 rées. 11
 premier
Amour,
 Améric
 pas plu
 autres
Anacarde
 priétés.
Anderfon
 Hiftoir
 303.
Anglois,
 erreur.
Animaux
 l'Asie
 hormis
 de faim
 Ceux
 graiffe.
 plus gr
Animaux
 homme
Anfon ()
 fuites
 des gé
 homme
Antarctio

DES MATIERES. 467

- mes pendant leur écoulement. 69. Les mal-
 traitent. 70. Les premiers Américains amenés
 en Europe enragent. 86. Ne tirent point leur
 origine de la Scythie. 136. Ils sont moins laids
 que les Kalmouques. 161. En quoi ils ressem-
 blent aux Tunguses. 166. Ce qui empêche leur
 peau de noircir. 235. Leur teint n'a pas changé
 depuis l'arrivée des Espagnols. 239. Leur tra-
 dition sur l'existence des géants. 385.
- Amérique*, ne nourrit pas de grands animaux qua-
 drupedes. 11. Ce qu'elle contient en licues quar-
 rées. 113. Elle a nourri des quadrupedes de la
 première grandeur, qui n'existent plus. 388.
- Amour*, liens de la société. 136. Manquoit aux
 Américains. *ibid.* L'amour de la liberté n'est
 pas plus fort dans les Américains que dans les
 autres hommes. 138.
- Anacarde*, les médecins varient sur ses pro-
 priétés. 177.
- Anderson*, Bourgeois-mestre de Hambourg, son
 Histoire du Groënland remplie de fables.
 308.
- Anglois*, leurs relations satyriques induisent en
 erreur. 147.
- Animaux*, défectueux en Amérique. 11. Ceux de
 l'Asie & de l'Europe dégèrent en Amérique,
 hormis les cochons. 12. Animaux qui meurent
 de faim. 150. Ingratitude de leurs petits. *ibid.*
 Ceux des régions boréales sont chargés de
 graisse. 335. Quels animaux fournissent les
 plus grands os. 337.
- Animaux mulâtres*, en quoi ils diffèrent des
 hommes mulâtres. 440.
- Anson* (le Lord) découvre les progrès des Jé-
 suites en Californie. 190. Ne découvre point
 des géants Patagons. 378. Aventure de huit
 hommes de son équipage. *ibid.*
- Antarmony* (M.), ce qu'il dit des Tunguses. 162.

- Anthropophages* Américains, leur nombre exagéré. 267. Trois especes d'Anthropophages en Amérique. 268. Leurs différents goûts. 274.
- Anthropophagie*, son origine. 256, 267.
- Antiquités* anti-diluviennes, on n'en connoît point. 124. Antiquités Péruviennes décrites par les Académiciens François. 404.
- Aplattissement* du globe, moins considérable qu'on ne l'a cru. 299.
- Anville* (M. d') réfuté. 36.
- Arabes*, divisés en tribus. 137.
- Arbres* Américains, n'enfoncent pas leurs racines. 8. Arbres à noyaux ne prospèrent pas en Amérique. 13. 14. Arbres fruitiers de l'Europe sont pour la plupart exotiques. 133. Arbres flottants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes. 321. n.
- Aras* de la Guiane. 237.
- Artillerie* inutile en Amérique. 91.
- Arstote* critique mal à propos Hérodote. 440.
- Arum* plante, ses propriétés. 5.
- Astruc* (M.) ses expériences sur la nutrition. 283.
- Atabaliba* pris. 88. Sa réponse au moine de la Vallé-viridi. 97. Sa rançon. 102.
- Atac-apas*, Anthropophages de la Louisiane. 267.
- Atkins*, ses erreurs sur les différentes especes d'hommes. 228.
- Augustin* (Saint), ses visions extraordinaires en Éthiopie. 181. Ses propres paroles citées. *ibid.*
- Aurôres* boréales, non occasionnées par des vapeurs terrestres. 298. Leur lieu ne fait pas d'impression sur les thermomètres. *ibid.* Depuis quand devenues fréquentes. 298.
- Auteurs* vendus à la cour de Madrid; impo-

D
eurs. 77.
bé Gouje
Auteurs, c
précipita
Auto-da-fé
Canniba
Axe terre
point de

B
Acon
l'origine
ment ro
Baffins, l
sous le so
Bagues de
Babines,
produit
Barbe, ma
son de c
Barcelone
mal V
Barque d
traires
Bataille
Battel, c
à Loan
Baugeois
puéile
Baye de
trémie
Beauche
géant
Bedas d
blanc
Beerings
Ballin,
des R

DES MATIÈRES. 469

- teurs. 77. Auteur de *l'origine des Arts* (l'Abbé Goujet) réfuté. 120.
Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment. 463.
Auto-da-fé, moins excusables que les repas des Cannibales. 255.
Axe terrestre, ses extrémités ne vomissent point de feux. 297.

B

- B**acon (le Chancelier), son opinion sur l'origine du mal Vénérien. 279. Son sentiment réfuté. 282.
Baffins, le navigateur, trouve des Esquimaux sous le soixante-treizième degré de lat. N. 298.
Bagues de la Chine, ce que c'est. 76.
Balines, surpassent en grandeur toutes les productions de la Nature. 305.
Barbe, manque à tous les Américains. 41. Raison de ce défaut. *ibid.*
Barcelone, première ville de l'Europe où le mal Vénérien se déclare. 288. 289.
Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique. 230.
Bataille de Breme. 139.
Battel, combien de Negres blancs il avoit vus à Loango. 422.
Bavarien, son histoire de l'Amérique est puéile. 181.
Baye de Baffins, n'est point percée à son extrémité. 315.
Beauchem. Gouin. (Mr.) ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques. 373.
Bedas de Cilan, sont sauvages & ont le teint blanc. 232.
Beerings, ses navigations malheureuses. 206.
Bellin, la carte cylindrique, ce qu'elle dit des Russes échoués. 208.

- Benjamin* (le Juif), les observations qu'il fit en 1173 dans l'Abyssinie. 225.
- Bentink*, ses relations. 161.
- Berecillo*, gros chien, ses services signalés & récompensés. 92.
- Bergeron*, sa collection de voyage citée. 157.
- Bible*, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été & ne sera jamais traduite en Américain. 402.
- Bissadoa*, riviere en Espagne, les habitants de ses bords ont les oreilles longues. 184.
- Bissao*, une Négresse blanche y accouche d'un Négrillon. 447.
- Blafards* (hommes), en quoi ils different des Negres blancs. 417. Ont le visage velu. *ibid.* On les compare aux Cretins. 428.
- Blafards* du Darien engendrent. 444. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche. 449. Ne sont pas engendrés par des Singes. 452.
- Blafards* du Darien, quand on a commencé à les connoître. 409.
- Blessures* faites à la tête entraînent la stupidité. 175.
- Boerhaave* (Mr.), en quoi il s'est mépris. 249.
- Bœufs* & buffes, n'existoient pas en Amérique. 133.
- Bonheur*, s'il y en a plus dans la société que dans la vie sauvage. 153.
- Bonzes*, n'ont jamais été en Amérique. 35.
- Boanique*, unique étude du sauvage. 65.
- Bouebe* (le Sr.), sa poudre nutritive copiée sur celle des sauvages. 131.
- Bouque* (le Colonel), son expédition sur l'Ohio. 140.
- Bousole*, où elle cesse de se diriger. 299.
- Branca* (Mr. l'Abbé de), son mémoire sur les os fossiles. 396.

Btassavole

Pie II.

Bresil, ca

Brue (le

Brutus gr

Bruyn (

près d'A

antiqui

lake à

ibid.

Buache (I

liforni

Buellio (

apport

comm

Buffon (

l'antiq

these

Améri

cains

Bulle o

la rac

242. F

donne

origin

sujet.

des Ne

Byron (

abfur

C *Aan*

Caille (

Ce q

355.

Elpér

DES MATIERES. 471

Brassavole, son indiscretion envers le Pape Pie II. 263.

Bresl, calculs sur l'or qu'il produit. 101.

Brue (le sieur de) on cite sa relation. 448.

Brutus gros chien, ses exploits, sa mort. 93.

Bruyn (Corneille de) dessine des Samoyedes près d'Archangel. 338. Dessine fidelement les antiquités de Persépolis. 406. Voit une Kackerlake à *Bantam*. 424. En quoi il se trompe. *ibid.*

Buache (Mr. de) marque les limites de la Californie sans la connoître. 191.

Buellio (le Moine) est un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe. 19. Excommunie Christophe Colomb. 20.

Buffon (Mr. de) réfuté. 24. Ce qu'il dit de l'antiquité des Américains. 238. Son hypothese sur l'organisation de la matiere en Amérique. 381. Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique. *ibid.*

Bulle originale qui déclare les Américains hommes. 39. Bulle de Clément XI. déclare la race quarteronne blanche en Amérique. 242. Bulle d'Alexandre VI. par laquelle il donne l'Amérique à l'Espagne. 94. Texte original de cette Bulle. 95. Réflexion à ce sujet. *ibid.* Bulle qui autorise le commerce des Negres. 111.

Byron (le Commôdor) publie une relation absurde sur les Patagons. 379.

C

C *Aamini* arbusse, ses propriétés. 54.

Caille (Mr. l'Abbé de la) réfute Kolbe. 143.

Ce qu'il dit de la religion des Hottentots. 395. Mesure un Hottentot au Cap de bon Espérance. 384.

- Calculs* sur les Negres transplantés en Amérique 31. Sur la population en Amérique. 66. Sur le produit des mines du nouveau Monde. 101. Sur les finances de l'Espagne. 105. Sur sa population. *ibid.* Sur la destruction des Américains. 112. Sur la population du Groënland, & du pays des Esquimaux. 345.
- Californie*, restée long-temps inconnue. 190. Sa description. 191.
- Californiens*, peuples, leur portrait & caractere. 202. 203.
- Calm* (Mr.), ses découvertes botaniques dans le Nord de l'Amérique. 53. Ce qu'il dit des coquillages du nouveau Monde. 123. De la mer du Nord. *ibid.*
- Canada*, quand il a pu se trouver dans la Zone torride par le changement de l'Ecliptique. 393.
- Candish*, son voyage, écrit par le Chevalier Pretoy, il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques. 364. Il y retourne pour la seconde fois. *ibid.*
- Cannellier* de Winter, sa définition. 361. n.
- Canots* des Groënlandois, ne coulent jamais à fond. 335.
- Cant arides*, excitent le Priapisme. 75.
- Capitaine* Hollandois, s'éleve à un degré du Pole. 298.
- Caractere* des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint. 146.
- Caraiibes*, leurs fleches empoisonnées. 89. Mangent 5000 hommes. 268.
- Caribane*, sauvages singuliers qu'on y rencontre. 181.
- Carpi*, découvre le mercure. 23.
- Carthagene*, affligée par des serpents. 6.
- Carthaginois*, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus sacrifier des enfants. 273.

- Castration*
- Cat* (Mr.)
215. Co
blancs a
- Caticlysm*
la traditi
- Causes* de l
De leur
qui refr
233
- Cavazzi*, a
- Cartier* (J
156.
- Caylus* (C
tiquités
- Cécité*, ma
res. 336
- Celastrus* p
- Célibatair*
- Cendres* de
- Césalpin* t
nérien.
- César* Bor
- Cétacés*,
grosfier
- Chair* hu
usage
260. Si
dans c
- Chaleur*,
me. 21
- Chameau*
Monde
- Chapeton*
mique
cident
- Chardin*
406. C

DES MATIERES. 473

- Castration*, son origine. 174.
- Cat* (Mr. le) place des Negres dans le Nord. 215. Comparé mal à propos les Negres blancs aux lapins. 453.
- Caticlyfme*, les prêtres Egyptiens en reçoivent la tradition des Abyffins 122.
- Causes* de la dégénération des Américains. 120.
- De leurs guerres nationales 140. Causes qui refroidissent l'air en Amérique. 232.
- 233
- Cavuzzi*, auteur ridicule. 277. n.
- Cartier* (Jacques), ses relations mensongeres. 156.
- Caylus* (Comte de), son sentiment sur les antiquités Péruviennes. 405.
- Cécité*, maladie particuliere aux nations polaires. 336.
- Celastrus* plante, décrite. 53.
- Célibataires* en Espagne, leur nombre. 105.
- Cendres* de bois caustiques en Amérique. 5.
- Césalpin* fait un conte ridicule sur le mal Vénéérien. 286. 287.
- César Borgia*, monstre, 109.
- Cétacés*, poissons carnassiers. 306. Leur instinct grossier, leurs organes obtus. 207.
- Chair* humaine, un auteur prétend que son usage n'est pas contraire à la loi naturelle. 260. Si elle engendre la maladie Vénéérienne dans ceux qui en mangent. 279.
- Chaleur*, ses effets sur la constitution de l'homme. 216.
- Chameaux*, ne peuvent propager au nouveau Monde. 13.
- Chapetonade*, ou *Vomito-prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 449.
- Chardin* (Mr.), ses plans de Persépolis exacts. 406. Ce qu'il dit d'une maladie qui regne à

- l'Ouest de la Mer Caspienne.* 419.
Charles-Quint abandonne le bois de Gayac, pour se servir de la racine de la Chine. 293.
Charleville (Mr. de), mangé par les Américains. 267.
Charlevoix réfuté. 42.
Chasse, entretient la guerre parmi les peuples chasseurs. 142. Elle ne fournit qu'une subsistance précaire: & familiarise l'homme avec le carnage. 271.
Chasseurs (peuples), leurs mœurs, 121.
Chats blancs d'Angola, l'Auteur a observé qu'ils sont pour la plupart sourds. 455.
Chenard de la Giraudais, sa relation sur les Patagons. 383.
Chevaux nés blancs plus foibles que les autres. 454. 455.
Cheveux longs, permanents & non frisés des Américains. 60.
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Negres blancs ont essuyée. 457.
Cheveux roux, l'Auteur soupçonne que c'est une maladie. 443.
Chidley trouve les Patagons de taille ordinaire. 365. A un démêlé avec eux. 366.
Chiens Européens, perdent leur instinct au nouveau Monde. 13. Sont employés à la conquête de l'Amérique 91. 92. Reçoivent une paye comme les soldats. 92. Forment la première ligne au combat de Caxamalca. *ibid.* Leur animosité contre les Américains dure encore. Chiens attelés à des traîneaux en Sibérie. 171. Chiens Espagnols préfèrent la chair des hommes à celle de femmes en Amérique. 277.
Chiliens, se défendent contre les Espagnols. 91.

Chinois, ont le nous. 262. dans leurs p. A quoi l'oc
Chinoises, leu
 les Chinoi
Chiriguai, sa
Chrétiens, leu
 les fous qu
Christophe C
 étonnemen
 On emba
 St. Domin
Cimraëque (l
 tique. 367
Climat de l'A
 & plus en
 que celui
 l'ancien co
 sa nature.
 se corrige.
Climats cont
Cluvier, son
 thropoph
Coca, ses pr
Cochlearia p
 vent pas
Cochons; c
 13.
Colonies en
 commerc
Commerce p
 Chine, s
Communaut
 les. 137.
Comparaiso
 globe. 1
Comp lateu
 faits. 347

DES MATIÈRES. 475

- Chinois*, ont les dents autrement arrangées que nous. 262. S'ils se sont servi d'éléphants dans leurs guerres contre les Tartares. 389. A quoi l'on attribue leur population. 325.
- Chinoises*, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun. 183.
- Chiriguai*, sa dépopulation. 65.
- Chrétiens*, leurs excès. 91. Traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans. 430.
- Christophe Colomb*, aidé par une fille. 82. Son étonnement en arrivant en Amérique. 215. On embarque son corps pour l'enterrer à St. Domingue. 359.
- Cimraëque* (la langue) est un dialecte du Celtique. 367.
- Climat de l'Amérique*, contraire aux animaux & plus encore aux hommes 2. Plus froid que celui des parties correspondantes de l'ancien continent. 11. Moyen pour juger de sa nature. 14. Le climat du nouveau Monde se corrige. 24.
- Climats contraires au Christianisme*. 201.
- Cluvier*, son sentiment sur l'origine de l'Anthropophagie, réfuté. 256. n.
- Coca*, ses propriétés. 54.
- Cochlearia* plante, les Groëlandois ne s'en servent pas contre le scorbut. 337.
- Cochons*; changent de forme en Amérique. 13.
- Colonies en Amérique*, leur sort. 108. Leur commerce interlope. *ibid.*
- Commerce pernicieux* entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le Roi d'Espagne. 200.
- Communaute de biens*, excite des guerres civiles. 137.
- Comparaison* des deux Hémispheres de notre globe. 112. 113.
- Comp lateurs de voyages*, les maux qu'ils ont faits. 347.

- Concile* de Lima , refuse les Sacrements aux Américains 39.
- Condamine* (Mr. de la) , ses expériences. 10.
- Ce qu'il dit du teint des Américains. 237. Ce qu'il dit des Anthropophages du Sud de l'Amérique. 273. 274.
- Congo* , les personnes à cheveux roux y sont communes. 431.
- Conquérants* de l'Amérique , éprouvent l'horreur de la famine. 2. Ils sont attaqués de différentes maladies. 27. 28.
- Conquête* de l'Amérique , de quelle façon elle s'exécute. 88. Conquêtes où elles ont été rapides. 89.
- Constantin* fait une loi singuliere. 251.
- Continent* (le nouveau) a souffert des vicissitudes plus destructives que l'ancien. 395.
- Contre-poison* tiré de l'absinthe & du rocou. 4.
- Coquillages* , on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe. 24. Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie. 193.
- Cordellieres* , couvertes de neiges éternelles. 234.
- Cord's* (Simon de) , son voyage aux terres Magellaniques écrit par Jantzoon. 367.
- Corps* muqueux , ce que c'est. 217. 218. Sa couleur dans les basanés & les blancs. *ibid.* Couleur l'épiderme. 442.
- Cortez* (Fernand) , le nombre de ses troupes. 66 & 88. Les Scholastiques d'Espagne se moquent de lui. 409. On cite ses *las cartas al Emperador.* 423.
- Couleur* des Américains. 175. Cause de la couleur des Negres. 220. Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal ni dans le végétal. 229. Couleur rougeâtre des Améri-

cains , inhuque , ainsi
Cour de Ro
Courage, la v
Crâne, sa flex
Cranz (Dav
 histoire d
 cond pitoy
Cretinage , c
 origine , e
Cretins du V
 428. On
 parce qu'
 que dans
Crocodiles ,
Cultivateurs
 le terrain.

D *Anois*

land en r
 miers peu
Dapper réf
 blonds. 4
Decker (le
 ques l'H
 ne sont p
ibid.
Découverte
 de circo
 en eusse
 292.
Dégénération
Déluge par
 de cet év
Démon mé
Dents , il e

DES MATIERES. 477.

- cains**, inhérente dans leur liqueur spermatique, ainsi que celle des Nègres. 241. 242.
- Cour** de Rome, ses excès honteux. 109. 110.
- Courage**, la vie sauvage ne l'éteint pas. 128.
- Crâne**, sa flexibilité dans les enfants. 180.
- Cranz** (David), le premier volume de son histoire du Groënland est intéressant, le second pitoyable. 310.
- Cretinage**, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 446.
- Cretins** du Valais, description de ces créatures. 428. On les regarde comme des Saints, parce qu'ils sont foibles. 429. Il n'y en a que dans le Valais. 451.
- Crocodiles**, abâtardis en Amérique. 9.
- Cultivateurs** en Amérique, n'ont pu dompter le terrain. 3.

D

- Danois**, état de leurs colonies au Groënland en 1764. 301. 303. Ils n'ont pas les premiers peuplé le Groënland. 314.
- Dapper** réfuté. 66. Ce qu'il dit des *Dondos* blonds. 457.
- Decker** (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermitic. 472. Dit que les Patagons ne sont point des géants. *ibid.* Auteur estimé. *ibid.*
- Découverte** du nouveau Monde accompagnée de circonstances ridicules. 93. Malheurs qui en eussent résulté si elle s'étoit faite plutôt. 292.
- Dégénération**, commence par les femelles. 61.
- Déluge** particulier de l'Amérique. 122. Preuve de cet événement. 124.
- Démon métallique**, être ridicule. 420.
- Dents**, il en manque deux à quelques nations;

- cause de ce défaut. 186. Dents canines, n'excedent point le nombre de quatre dans l'espece humaine. 262. Dents molaires fossiles trouvées en Amérique. 497.
- Dépopulation* de l'Amérique, ses causes. 65.
- Des terres Arctiques. 324. 325.
- Députés* des sauvages, leur déclaration. 141.
- Désertes*, comparés à Tibere. 152.
- Détroit* de Forbisher bouché par la glace. 316.
- Dias* le Jésuite, les sauvages veulent le manger. 276.
- Dictionnaire Encyclopédique*, l'article *Jagas* y est double & exagéré. 272. n. Ce qu'il dit des Negres blancs. 452.
- Différences* des deux Hémispheres de notre globe. 114. Réflexions à ce sujet. *ibid.*
- Diodore* de Sicile parle d'Antiquités anti-diluviennes. 126.
- Donation* du Pape, sert de titre aux Espagnols. 97.
- Dondos*, signification de ce mot. 411. *V. Negres blancs.*
- Dorado* (El) cherché par les Jésuites; & ce qu'en dit Gumilla. 198.
- Draxe* (l'Amiral) fait le tour du monde. 360. Mangé vivant par les crabes. *ibid.* Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme. 361.
- Droits* sacrés de l'homme mal défendus. 111.
- Drusias*, être chimérique. 420.
- Duclos* (Mr. l'Abbé), son mémoire sur les Druides excite des querelles. 253.
- Dumont* (Mr.) cité. 7. Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie. 117.

E Aux stags
 3. Exhalen
ibid.
Ecliptique, si
Ecoulement d
 pays froids
Edda, ancien
Edit singulier
 le mal Vé
Egede, Evê
 connoissan
Eléphantiafe
 qualité. 2
Eléphants,
 13. &c. S
 Sibérie. 38
 vre. 399.
Ellis, où i
 Américain
 Hudson a
 Se fonde
 Charlev.
Embonpoint
 blier. 61.
Emigrations
 faut les e
Empire Rom
Enfants Eu
 30. Ceux
 sent, dit-
 243.
Enfants d'u
 des Negre
Enfants noi
 parents b

E

- E** Aux stagnantes, mortelles en Amérique.
 3. Exhalent des brouillards chargés de sel.
ibid.
- Ecliptique*, si son obliquité est constante. 392.
- Ecoulement* du Sexe, peu abondant dans les
 pays froids & chauds. 64.
- Edda*, ancien livre sur les Islandois. 402.
- Edit* singulier du Parlement de Paris touchant
 le mal Vénérien. 21.
- Egede*, Evêque de Groënland, manquoit de
 connoissances physiologiques. 310.
- Eléphantiasé* Egyptienne, attaque les gens de
 qualité. 292.
- Eléphants*, jamais transplantés en Amérique.
 13. *Ge.* S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en
 Sibérie. 389. Transplantés où ils peuvent vi-
 vre. 399.
- Ellis*, où il fixe les bornes des Habitations
 Américaines. 303. Son voyage à la baye de
 Hudson auroit pu être plus intéressant. 309.
 Se fonde m^l à propos sur le témoignage de
 Charlev. 10.
- Embonpoint* Américaines, leur sert de ta-
 blier. 61.
- Emigrations* de Centronaux, comment il
 faut les expliquer. 343.
- Empire Romain*, causes de sa décadence. 106.
- Enfants* Européens, meurent en Amérique.
 30. Ceux des Américains méridionaux nais-
 sent, dit-on, avec une tache brune sur le dos.
 243.
- Enfants* d'un teint rougeâtre, engendrés par
 des Negres. 431.
- Enfants noirs*, pourquoi il n'en naît pas de
 parents blancs. 458.

- Epiceries*, leur commerce entre les mains des Vénitiens. 107.
- Epiderme* de l'homme, n'est point composé d'écaïlles. 218. n.
- Erreurs* vraisemblables, peuvent conduire à la vérité. 222.
- Eskimaux*, variété remarquable dans l'espece humaine. 155. Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique. 295. Ils ne different en rien d'avec les Groënlandois. 311. Leur nom propre. 312. Ce qu'ils disent à un missionnaire Danois. *ibid.* S'établissent au Groënland. 314. Par quel chemin ils y sont venus. 316. N'habitent point à Terre Neuve. *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe. 317. Faux Eskimau montré à Amsterdam. 317. 318. Portrait des Eskimaux. 318. Si l'on en trouve qui ont de la barbe. 323.
- Espagnols*, se mangent les uns les autres. 2. Huit millions passent en Amérique. 91. Leur population exagérée. 90. Leurs finances épuisées. 100. Sont frappés de vertige. 105. Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut. 186. Leurs infames actions en Amérique. 278. Martyrisent un Patagon & le baptisent. 358.
- Esprit* de vin, dissout les résines. 76. Où il se gele. 301.
- Etablissements* des Européens au nouveau Monde, infectés de bêtes venimeuses. 4. 5.
- Euler* (Mr.); ce qu'il dit du changement de l'Ecliptique. 392.
- Europe*, si elle a gagné à connoître l'Amérique. 106. Le prix des denrées y hausse huit fois. 107. Quand elle a cessé d'être sauvage. 132.
- Européens*, leur mauvaise conduite envers les Américains. 142. Ils n'auroient pas dû les détruire.

D
détruire.
ver des g
Expériences
faites au
les Negr

F *Able* de
ples. 40
Fallope fa
mal Vén
Fanatiques
un fana
Femmes A
couchen
leur lait
62. Leur
Femmes bl
mulâtre
Fer, on e
n. Incon
Ferdinand
gent d'
Amérique
Fiel, défe
Figures di
enfants
Fille sauv
Champa
Eskimau
Fille singul
Fioravanti
cités. 28
Foë (Dani
375.
Folié guér
Forêts, le
Tomé I.

DES MATIERES. 481

détruire. 144. Pourquoi ils ont voulu trouver des géants aux terres Magellaniques. 399.
Expériences sur le climat du nouveau Monde faites au thermometre. 10. Pour blanchir les Negres. 226.

F

- F**able des géants , adoptée par tous les peuples. 401.
Fallope fait un conte ridicule sur l'origine du mal Vénérien. 288.
Fanatiques de la ville de Tentire , mangent un fanatique de la ville d'Ombe 265.
Femmes Américaines , leur laideur. 61. Accouchent sans douleur. *ibid.* Abondance de leur lait. *ibid.* Se font tetter par des chiens. 62. Leur écoulement irrégulier. *ibid.*
Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre , ont aimé des Negres. 458.
Fer , on en trouve dans le sang humain. 280.
n. Inconnu chez les Sauvages. 135.
Ferdinand (Roi d'Espagne) emprunte de l'argent d'un domestique , pour conquérir l'Amérique. 100.
Fiel , défectueux dans les Américains. 50.
Figures différentes imprimées aux têtes des enfants Américains. 179.
Fille sauvage , trouvée dans les bois de la Champagne , n'étoit pas née au pays des Eskimaux. 225. 226. Ses aventures. *ibid.*
Fille singuliere , née à la nouvelle Grenade. 433.
Fioravanti (*Sigr.*) ses caprices médicaux. cités. 281. Ses expériences. 282.
Foë (Daniel) auteur du Roman de Robinson. 375.
Folie guérie par l'Anacarde. 178.
Forêts , les plus grandes sont en Amérique

233. Elles contribuent à refroidir l'air. *ibid.*
 Envahissent les terrains dépeuplés. 305.
Formation spontanée, pourquoi elle a occupé
 les anciens Philosophes. 115.
Fourmis, ravagent le Brésil. 7. Piquent les
 femmes qui ont eu leur écoulement. 69.
Fous, respectés en Orient, en Turquie, en
 Suisse, & chez les Sauvages. 176. Idée qu'on
 en a eue dans l'antiquité. 428. 429.
François, se mangent les uns les autres. 3.
 Font un traité singulier & glorieux avec les
 Atac-apas. 273. Laisent faire aux autres na-
 tions les grandes découvertes. 372.
François I. meurt du mal Vénérien 20. A reçu
 des frictions mercurielles par Maître le Coq.
 293.
François d'Assise fait l'espion. 99.
Freret (Mr.), les calculs chronologiques. 125.
Fréte (Mr.), l'on voyage aux terres Magel-
 laniques. 375. Change la patrie des Pata-
 gons. *ibid.* Se laisse induire en erreur par de
 faux témoins 176.
Froid, augmente par degrés jusqu'aux poles.
 296.

G

- G** *Alion* d'Acapulco chargé par les Jésuites,
 pris par les Anglois. 129.
Garcilasso, ce qu'il dit de la Sodomie des Péru-
 viens. 79. Réfuté. 80. Ce qu'il dit des anciens
 bâtimens Péruviens est exagéré. 403. 404.
Géants Patagons, on auroit apporté de leurs
 squelettes s'ils existoient. 376. Etymologie
 de leurs noms. 401.
Gelées, font blanchir les pétates des giroflées
 & des roses rouges. 454.
Gengis kan dévaste l'Asie. 320. Ses successeurs se

D
 font la
 bérie. 3
 Gennes ()
 aux Ter
 Genre hum
 question
 Gentil la
 sements
 Gibier, pe
 305.
 Giraffes,
 Glands de
 Glaces, c
 mer, &
 Gmelin (M
 Ses rec
 rie. 43
 berg *ib*
 Gobali, f
 gne. 42
 Gobelins,
 Gôtres, c
 Goitreux,
 Gonflemen
 casionn
 Grenouille
 Groënland
 ment so
 tude. 3
 lies. 31
 l'Améri
 inabord
 Groëlando
 314. Ce
 tions d
 le mêm
 Leur la
 315. L

DES MATIERES. 483

font la guerre , & fondent un Empire en Sibérie. 389.

Gennes (Mr. de) ne trouve point de géants aux Terres Magellaniques. 373.

Genre humain , s'il n'a qu'une tige ou plusieurs, question inutile. 239.

Gentil la Barbinai (Mr. de) voit de grands ossements au Péou 386.

Gibir , peu nombreux dans les pays peuplés. 305.

Giraffes , n'existent pas en Amérique. 388.

Glands de chaîne , on en fait du pain. 120.

Glaces , on n'en trouve point dans la haute mer , & pourquoi. 296.

Gmelin (Mr.), sa description de la Sibérie. 169. Ses recherches sur la *Piestra-Horda* en Sibérie. 435. Contredit mal à propos. *Strahlenberg. ibid.*

Gobali , farfadets risibles d'Italie & d'Allemagne. 420.

Gobelins , farfadets de France. 420.

Coûtes , ce qui les occasionne. 185.

Coûtreux , hommes en Amérique. 184.

Conffement énorme du membre viril. 41. Occasionné par des Insectes. 73.

Grenouilles d'un poids énorme. 7.

Groënland , les Européens y ont un établissement sous le 71^{iem}e degré 6 minutes de latitude. 303. Ses anciennes traditions recueillies. 314. 315. Fait partie du continent de l'Amérique. 316. Son rivage oriental devenu inabordable. 317.

Groëlvendois , originaires de l'Amérique. 33. 314. Ce qu'ils disent des dernières habitations dans le détroit de Davis. 303. Parlent le même langage que les Esquimaux. 312. Leur langage differe de celui des Lapons. 315. Leur portrait. 419. 320. Ne font ja-

- mais du feu dans leurs huttes. 320. Portrait de leurs femmes. 323. Ils doivent être payés pour assister au sermon. 328.
Guerres perpétuelles entre les Sauvages. 137.
 Raison de ces guerres. *ibid.*
Guiane, sa dépopulation. 65. Singuliere occupation de ses Roitelets. 69.
Guiot, sa relation sur les Patagons. 383.
Gumilla le Jésuite, ses extravagances. 112. Ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade. 433.

H

- H***Aller* (Mr.), son observation sur les coquillages. 26. 27.
Hans-Sloane (Mr.) confond un charlatan. 377.
Hawkins (Richard) s'explique vaguement sur la taille des Patagons. 266. Prétend que les Anglois ont les premiers peuplé l'Amérique. *ibid.* Son opinion absurde défendue par des Savants. 267.
Hecla, ses tourbillons de feu ne sauroient fondre la glace. 299.
Hémispheres de notre globe, séparés par un détroit. 391.
Herbe Paraguaise, ses propriétés. 60.
Hermite (Jacques l'), son voyage aux terres Magellaniques. 371.
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Negres. 438.
Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Mexico. 254.
Hippopotames, n'existent pas en Amérique. 388.
Histoire de la traite des Negres. 18. 19. *Histoire*, elle est en défaut sur l'origine des na-

D
 tions. 1
 dicule.
Histoire g
 notes f
 berg. 4
Histoire n
 ouvrage
 190.
Histoire n
Historien
 trait ab
Hoffmann
 l'usage
Hog, pré
 dent p
Hollando
 leur pa
 Spitzbe
 265. M
 l'isle P
Holmos ()
 Vejo.
Hommes
 émissa
 fabuler
 sur ce
 ques.
 trouvé
 sont b
 est co
 Ne sau
 de latin
 dessus
 396. n
Homme n
 venu c
Hommes

DES MATIERES. 485

- tions. 116. *Histoire universelle*, ouvrage ridicule. 163. Ce qu'elle dit des *Jugas*. 272.
- Histoire géométrique* des Tartares : l'Auteur des notes sur cet Ouvrage contredit Strahlenberg. 43. En quoi il raisonne mal. 436.
- Histoire naturelle & civile de la Californie*, ouvrage très-singulier & plein d'impostures. 190.
- Histoire naturelle* a de grands vuides. 447.
- Historien* de la nouvelle France, fait un portrait absurde des Eskimaux. 338.
- Hoffmann* (Mr.) se déclare vivement contre l'usage de l'Anacarde. 178.
- Hog*, prétendu géant dont on veut vendre une dent pour 2000 sequins. 377. n.
- Hollandois*, apprivoisent les Hottentots. 143. leur payent leur terrain. 144. Hivernent au Spitzberg. 303. Mangent le cœur de de Wir. 265. Mesurent deux cadavres de Patagons à l'Isle Pinguin. 369. 370.
- Holmos* (Juan de) fait fossoyer près de Puerto-Vejio. 386.
- Hommes* à une jambe, ce qu'en disent les émissaires du Pape. 157. Hommes marins fabuleux. 159. Hommes ruminants, opinion sur cette maladie. 186. Hommes ventriloques. *ibid.* Hommes noirs, on n'en a pas trouvé en Amérique. 233. Plus les hommes sont basanés, plus leur liqueur spermatique est colorée. 244. Leur aveuglement. 256. Ne sauroient vivre au delà du 80ieme degré de latitude Nord. 296. A quelle hauteur au-dessus du niveau de la mer ils peuvent vivre. 396. n.
- Homme sauvage* trouvé dans le Hannovre devenu quadrupede. 327.
- Hommes tigrés*, s'il y en a en Sibérie. 434.

- Hôpitaux* de lépreux, leur nombre dans la Chrétienté. 292.
Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse. 435.
Horn (Georges de), son livre de *Originibus American.* ouvrage ridicule. 162.
Horribow (Niel), son Histoire d'Islande estimée. 309.
Hostie, origine de ce mot. 258. n.
Hottentots, se connoissent en plantes. 59. Demandent un miracle 143. Leurs discours aux Hollandois. *ibid.*
Humidité de l'athmosphère en Amérique. 23.
Huns, leurs expéditions. 163.
Hydropisie noire, maladie rare. 459.
Hypothese singulière sur le teint des Negres. 212.

I.

- Jaloses* cabanés au Sénégal. 131.
Jamaïque, maladies qui y regnent. 30.
Java (l'Empereur de) tenu en tutelle par les Hollandois. 425. Avait, en 1761, trois Kackerlakes à sa Cour. *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia. *ibid.*
Jaunisse des enfants. 50.
Ictère âtre, maladie singulière. 459.
Idees relatives d'amitié, manquent aux Américains sauvages. 136.
Idiomes différents multipliés en Amérique & en Tartarie. 164.
Jérôme (St.) se fait limer les dents mal à propos. 263.
Jésuites, font souvent communier les Paraguis, & pourquoi. 40. Ne sont jamais véridiques. 70. Exécutent le projet de Las Casas. 144. Quand ils se sont introduits en Californie. 192. Etat de leurs missions dans cette province. 193. Ils fascinent l'esprit du Roi

D
d'Espag
Californ
Leurs
Améric
Iguans, le
15. Elle
Descrip
Imaginati
L'Auter
Immortal
quelqu
Incas, fo
Inceste, c
Innocent
ridicule
Inoculati
manier
Inocul
terre.
Insalubri
grande
Inscriptio
Insectes
pays i
tuent.
Insensibil
priser
Jongleur
rir la
siane.
Jonston
citée.
Joppé (l
Pline
Iris roug
Irlande,
qui p
Iroquois
ment.

DES MATIERES. 487

- d'Espagne. 196. Commandent les troupes en Californie, & y volent des perles. *ibid.*
 Leurs recherches inutiles sur l'origine des Américains. 205.
- Iguans*, leur chair aigrit le germe variolique. 15. Elle n'est pas si pernicieuse en Asie. *ibid.*
 Description de l'Iguan. 16.
- Imagination* des meres sur l'Embryon. 441.
 L'Auteur la rejette. 441. 442.
- Immortalité* de l'ame, si les Sauvages en ont quelque idée. 331. 332.
- Incas*, font des loix contre les Sodomites. 80.
Inceste, commun chez les Sauvages. 71.
- Innocent IV* (le Pape), envoie une ambassade ridicule au Kan des Tartares. 157.
- Inoculation* de la petite vérole, ses différentes manieres. 57. 58. Mémoire à ce sujet. 58.
 Inoculation à la Chinoise mortelle en Angleterre. 57.
- Insalubrité* du climat, où elle est la plus grande au N. M. 449.
- Inscription* lapidaires fausses. 210.
- Insectes*, excessivement multipliés dans les pays incultes. 246. L'huile & la fumée les tuent. *ibid.*
- Insensibilité* des Américains. 84. Leur fait mépriser la mort. *ibid.*
- Jongleurs* (médecins), entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louisiane. 176.
- Jonston* (le Naturaliste), sa *Thaumathographie* citée. 46. n.
- Joppé* (la ville de), ce qu'en disent Mela, Pline, & Solin. 125.
- Iris* rouge, preuve d'une vue foible. 443.
- Irlande*, on doit y goudronner les bestiaux qui paissent dans les prés jour & nuit. 248.
- Iroquoises* (femmes), craignent l'enfantement. 80.

- Ista* (Dias de) son ouvrage intitulé *Contra las Bubas* cité. 287.
- Islande*, jusqu'à quel degré les thermometres y descendent. 299.
- Iste de la Croxyere* (Mr. de l'), ses observations astronomiques faites sur la mer du Nord. 208.
- Iste* (Mr. Nicolas de l'), a oublié des positions intéressantes dans ses cartes géographiques. 208.
- Iles de l'Archipelague Indien*, leurs habitants ne sont pas negres. 232.
- Iles situées près de Java*, fournissent plus de Kackerlakes que Java même. 450.
- Juifs*, ne se méfalloient pas par fanatisme. 286.
- Ivoire fossile de Sibérie*, ce qu'en dit Mr. Surgy. 389. *Ivoire fossile d'Italie*, ce qu'on en dit. 398. 400.

K

- K** *Kamtcharka*, on y parle un langage différent de l'Américain. 207.
- Kamtchatkadales*, amenés en Amérique. 207.
- Karalit*, nom que se donnent les Eskimaux & les Groënlandois. 312. *Sxreling* en est une corruption. *ibid. n.*
- Keilxraefs*, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules. 420.
- Klabauters*, êtres chimériques. 420.
- Knivet*, exagere la taille des Patagons. 365.
- Passé au service de Portugal, & craint un *Auto-da-Fé. ibid.*
- Kolbe* (Pierre), ses impostures. 143.
- Kraft*, son livre moins impertinent que celui de Lafiteau. 149.

D

L *Lacs* le Restes

Ladrierie dans la cette m

Lait des

Lama (L) mange diete. Pape

Langueur

Lapins, *Lapins* b

Lapons la fun insecte mées.

Lappones ment

Las Cas destruc pour memo des Ne

Lepre, Améri

Lépreux

Leontopa

Lettres H

Louwenh copes.

Liberté, esclav

Lieu qu nes. 6

Linneus

Lions An

- L**acs leur grand nombre en Amérique. 122.
 Restes d'une inondation. *ibid.*
- Ladrerie blanche**, se transmettoit aux Enfants dans le sein de la mere. 461. Description de cette maladie. *ibid.*
- Lait** des hommes en Amérique. 46.
- Lama** (le grand), son culte expliqué. 36. On mange ses excréments. 37. On lui fait faire diete. *ibid.* Son pouvoir comparé à celui du **Pape** 96.
- Langueur** des Américains en amour. 72.
- Lapins**, ravagent l'Espagne. 10.
- Lapins blancs**, ont les yeux rouges. 443.
- Lapons**, on ignore leur antiquité. 31. Font de la fumée avec des éponges pour chasser les insectes. 248. Ne peuvent servir dans les armées. 335.
- Lappones** (femmes), éprouvent l'écoulement menstruel. 64.
- Las Casas** (Barthelemi), ses calculs sur la destruction des Indiens. 112. Son projet pour policer les Américains. 144. Offre un mémoire à la Cour d'Espagne sur la traite des Negres. *ibid.* Esprit intrigant. *ibid.*
- Lepre**, excite à la lubricité en Europe & en Amérique. 461.
- Lépreux**, vivent long-temps. 52.
- Leontopodion**, plante, ses propriétés. 76.
- Lettres Edifiantes**, source impure. 68.
- Leuwenhoek**, illusions optiques de ses microscopes. 219.
- Liberté**, elle a à se plaindre des despotes & des esclaves.. 152.
- Lieu quarrée** (une) peut nourrir 800 personnes. 65.
- Linneus** (Mr.), sa *Flora Lapponica* citée. 64.
- Lions** Américains abâtardis. 7.

- Lister*, réfuté. 74.
Lobelia, plante antivérolique, décrite. 53.
Loix Saliques, défendent de manger de la chair humaine. 265.
Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du ceps muqueux. 444.
Lopez d'Acavedo, sa harangue ridicule. 110.
Louisiane, les femmes y tuent les François. 82.
Loup ou *Lupus*, Commentateur de St. Augustin, tâche d'excuser les visions de ce Pere de l'Eglise. 181.
Loups, quand ils se sont introduits dans la Californie. 192.
Lunettes des Eskimaux & des Groënlandois, leur usage. 336.

M

- Macoco* (le grand), ce qu'on dit de ses repas. 271. 272. n.
Magellan, fait pendre l'Evêque de Burga, & décapiter l'aumônier de son vaisseau. 357.
 Fait prendre deux Patagons. 358.
Maillet (Mr. de), son *Telliamed* cité. 157.
Mairan (Mr.), son *Traité sur les Aurores boréales*, estimé. 297.
Maire (le), double le Cap Hoorn. 370.
 Trouve un nouveau détroit. *ibid.* Déterre de grands ossements. *ibid.* Se brouille avec son compagnon Schouten. 371.
Mal de Stan. 58.
Mal Vénérien, donné en échange de l'Evangile. 20. Les François le reçoivent des Espagnols, & pourquoi appelé *mal de Naples*, 289. 290. Avoit fait le tour du monde en l'an 1700. 291.
Mal pédiculaire, où il est endémique. 291.
Maladie Vénérienne, sa véritable cause. 51.

- Moins
Maladie
 58.
Maladie
 peut f
Malheur
Malles
 des N
 toire
Mamell
 49.
 sauva
 les Es
Mamm
 de B
Man d
 établ
Manet
 Port
 Son
ibid.
 gres
Manih
Maran
 les
 leur
Marg
 me
Maria
 refu
Marin
 dur
Mart
 peu
Mas
 44
Maty
 An

- Moins violente en Amérique qu'ailleurs. 55.
Maladies différentes du Nord de l'Amérique. 58.
Maladies héréditaires prouvent que le sperme peut se corrompre. 437.
Malheur commun des hommes. 137.
Mallet, (Mr.) ce qu'il dit des découvertes des Norvégiens dans son *Introduction à l'histoire de Danemarck*. 339. n.
Mamelles des Animaux mâles. 50. Leur usage. 49. Pourquoi alongées dans les femmes sauvages 324. Leur aréole est noirâtre dans les Eskimaufes & les Samoyedes. *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buffon. 387.
Man destlo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone torride. 223.
Manet, (Mr. l'Abbé de) baptise des enfants Portugais métamorphosés en Afrique. 224. Son histoire de l'Afrique Française citée. *ibid.* Ses recherches en Afrique sur les Nègres blancs. 422.
Manihot, ses qualités. 5.
Maranes, chassés d'Espagne, basanés comme les Calabrois 227. Le Pape Alexandre VI leur vend un asyle. *ibid.*
Margraff, ses observations. 8. Voit une femme Africaine rouge. 431.
Maricus se dit Dieu incarné. 249. n. Les Lions refusent de le mordre. *ibid.*
Marina maîtresse de Fernand Cortez, le seconde durant ses conquêtes. 82.
Martiniere, son Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points. 369.
Mas (Mr. du), ce qu'il dit des Nègres blancs. 445.
Maty (le Docteur) croit à la fable des géants Américains, & la divulgue mal à propos.

380. Comment il veut réfuter l'hypothese de Mr. de Buffon. 381.
- Maugiron* (le Comte de), on cite son mémoire sur les Crétiens. 427.
- Maures*, chassés d'Espagne portent le mal Vénérien en Afrique. 20. Ils sont moins noirs que les Negres. 215. Nombre de leurs générations en Espagne. 227. N'y ont pas changé de couleur. *ibid.*
- Mays*, auroit dû policer les sauvages de l'Amérique. 132.
- Mead*, (Mr.) sa Méchanique des venins citée. 280.
- Mexel* (Mr.) ses recherches anatomiques citées. 216. n. Lettre qu'il écrit à l'Auteur sur les Negres blancs. 461.
- Médailles*, elles n'ont aucune antiquité respectivement à la durée du monde. 125. *Voyez* Phidon.
- Médecins* du XV & XVI siecle, de quoi on les accuse. 291. Médecins Espagnols, ce qu'ils disent des os fossiles trouvés au Mexique. 386.
- Mer* du Nord, se retire, dit-on, de quarante-cinq pouces en un siecle. 123.
- Mercur*e, où il se fige. 300.
- Merian* (Mademoiselle de), (les insectes dessinés, les figures en sont frappantes. 6. La meilleure édition de son ouvrage est celle de 1719, à Amsterdam. *ibid.*
- Méjanges* (le moine), sa description du Groënland est puérile. 309.
- Métifs*, nés d'un Américain & d'une Européenne ont de la barbe. 241. Métifs du Pérou, leur portrait. 244.
- Mexicains*, payoient un tribut en pucerons. 6. D'où ils paroissent être venus. 239. 240.
- Mexique*, sa population exagérée. 65.

Mines de
contin

Miracle

Missionn

276. l

& pou

*Mi*ssi

merge

Mæbius

Monde (

n'y a

Europ

Monnier

boréa

Montag

somm

plus

que.

mont

Montesq

128.C

lchty

Montez

égorg

Moatez

ricain

Montez

424.

Morera

Morts,

Mutila

NA

respe

par l

Naires

suue

DES MATIERES. 493

- Mines* du N. Monde, les hommes de notre continent n'y résistent pas 60.
- Miracle* fait par A. Van der Steel. 143.
- Missionnaires*, mangés par les Anthropophages. 276. N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi. 256.
- Mississipi*, les rivages de son embouchure submergés. 140.
- Mæbius*, ses extravagances. 34.
- Monde* (le nouveau) les peuples de l'Afrique n'y avoient pas passé avant l'arrivée des Européens. 236.
- Monnier* (Mr. le) son sentiment sur les lieux boréales & australes. 298.
- Montagnes*, c'est à leur penchant, ou sur leur sommet, qu'on a découvert les nations les plus anciennement rassemblées en Amérique. 239. 240. Si l'on peut vivre sur une montagne haute de 2446 toises. 396. n.
- Montesquieu* (Mr. de) en quoi il s'est mépris. 128. Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichthyophages semble très-suspect. 324. 325.
- Montezuma* accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an. 254.
- Moatezuma* (frere de l'Empereur) premier Américain, mort de la petite-vérole. 20.
- Montezuma II.* avoit des blasards à sa Cour. 424.
- Morera*, ses aventures. 209.
- Morts*, pourquoi respectables. 251.
- Mutilations*, ne peuvent asservir la nature. 44.

N.

NAins du serrail de Constantinople, moins respectés que ne le sont les Negres blancs par les Princes d'Asie & d'Afrique. 424.

Naires de Calicut, ont des jambes monstrueuses. 155.

Narborough, décrit les terres Magellaniques avec beaucoup d'exactitude. 371.

Nature, elle n'est morte qu'en apparence dans les terres Arctiques. 304. Donne à l'Océan ce qu'elle refuse à la terre. 305. Si elle est encore en enfance au N. Monde. 381.

Naufrage (droit de), & *Strandrecht*, brigandages difficiles à extirper. 207.

Negres, préfèrent la chair des serpents & des lézards à toute autre. 17. Ne se policeront jamais. 118. N'existent que dans la Zone torride. 218. Ne font pas la douzième partie du genre humain, comme on l'a cru. *ib.* La substance de leur cerveau, de leur moëlle, de leur glande pinéale, de leur sang, de leur sperme, est noirâtre. 216. Leur épiderme vû au Microscope. 218. 219. Leur sueur noircit le linge blanc. *ibid.* Leur peau paroît échauffée. 219. Pourquoy on en fait de bons esclaves. 220. Cause de leur stupidité. *ibid.* Pourquoy ils se découpent la peau du visage. 250.

Negres dont les pieds sont faits en queue d'écrevisse, ce qui a donné lieu à cette fable. 159.

Negres à physionomie de tigre fabuleux. 264.

Negres, blanchissent pendant les maladies. 410.

Ont les paumes des mains plus blanches que le reste de la peau. 441.

Negres blancs, nuance de leur teint. 412. N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales. *ibid.* Couleur de leur iris. 413. Comment ils voient les objets. *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante. 414. Leurs doigts sont mal formés. 415. Mangent fort difficilement. *ibid.* Meurent jeunes. 416. Ce qu'en ont dit quelques naturalistes. 422. Idée qu'on a d'eux en Asie & en Afrique. 423. A quoi on les emploie dans les Cours des Princes. 425.

D
416. Son
origine.

roux. 4

met pa

ser. 446

Négresse c

fards. 4

Négrillon

n'ont

génital

nomen

Nodal (

Magel

Noé, où

logien

Nord Ca

Nort (C

gellan

anony

conte

Norvège

septen

land

Nonnez

le Ca

27. E

par l

de la

Nourri

emp

O D

cain

Ogilb

Oiseau

plié

426. Sont incapables de travailler. 426. Leur origine. 431. Il y en a qui ont les cheveux roux. 432. Sont inféconds. 444 On ne permet pas à nos Chirurgiens de les anatomiser. 446.

Nègresse qui accouche de quatre enfans blafards. 432.

Négrillons & Négrittes, naissent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales. 221 222. Explication de ces phénomènes. *ibid.*

Nodal (Garcie de) son voyage aux terres Magellaniques. 371.

Noé, où sa chaloupe s'arrêta suivant un Théologien. 33.

Nord Capre. destructeur des harengs. 306.

Nort (Olivier du), part pour les terres Magellaniques. 368. Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes absurdes sur les Patagons. 368. 369.

Norvégiens, inquiets comme tous les peuples septentrionaux. 339. Découvrent le Groënland en 770 *ibid.*

Nannez (Vasco), fait dévorer par ses chiens le Cacique de Quarequa & ses courtisans. 77. Est surnommé Hercule. *ibid.* Est sauvé par les Américaines. 82. Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa. 235.

Nourriture des Américains tirée d'une plante empoisonnée. 4.



Odeur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi. 249.

Ogilbi, ce qu'il dit des Negres blancs. 445.

Oiseaux aquatiques, incroyablement multipliés aux Terres polaires. 304.

- Olearius*, en quoi il s'est trompé. 324.
Ollum-Lengru (détroit de), bouché par les glaces. 316.
Or, regardé comme marchandise. 107.
Oreilles alongées, à la mode en Amérique. 183. Les sucs nourriciers de la tête favorisent l'allongement factice des oreilles. 184.
Orientaux, adonnés de tout temps à la magie astrologique. 168.
Orénoque, pourquoi les Jésuites s'y cantonnent. 198.
Os fossiles exhumés en Amérique. 124. Ce que les savants en disent. 386. Os fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine. 388. 390. Os fossiles déterrés au Canada. 386. 390. Apportés à Paris. 393 n. Sentiment de l'Auteur sur ces découvertes. 395. Opinion ridicule d'un Théologien sur l'origine des grands os fossiles. 400.
Os du prétendu géant *Tentobochus* promené en Europe, ce que c'étoit. 377. 378. Os de baleines montrés pour ceux d'un géant. 377.
Oviedo apprend la vertu du Gayac. 23.
Owen Guineth, Prince de North-Galles, ses enfants s'embarquent, on ne fait pour où. 367.

P

- P** *Acha-Choui*, chef des Paragons, ce qu'il demande aux Anglois & comme on le trompe. 354
Page de Pratz (le Sr.), son histoire de la Louisiane citée. 267. n. Donne la relation de la découverte des grands os fossiles sur l'Ohio. 393. n.
Panama affligé par des serpents. 6.
Papin, son Digesteur par le moyen duquel on

I
peut t
Paraguan
vorab
Paresse,
Parisiens
main.
Parole r
Pasteurs
Pâtes al
usage
Patagon
prend
criptio
les vo
ne for
Pour
Eskin
racter
nom.
mais
sont p
Pays in
Est de
en A
Paysans
têtes
Peaux
seurs
Pêche
193.
Pêche d
Pédérat
73.
Perles
Roi
Persépo
Péruvia
Leur

DES MATIERES. 497

- peut tirer une nourriture saine des os. 285.
- Paraguay*, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope. 189.
- Paresse*, excessive dans les Américains. 148.
- Parisiens*, mangent du pain fait d'os humain. 284. 285
- Parole* remarquable de Tibere. 152.
- Pasteurs* (peuples), leurs mœurs. 118. 119.
- Pâtes* alimentaires, leur composition & leur usage chez les Sauvages. 131.
- Patagons* ou *Patagons*, comme on doit s'y prendre pour les connoître. 347. 348. Description de leur pays. 348. 349. Comment les voyageurs varient sur leur patrie. 350. Ils ne forment plus une nation originelle. *ibid.* Pourquoi ils ne sont pas si petits que les Eskimaux. 351. Leur portrait. *ibid.* Leur caractère moral. 353. Etymologie de leur nom. 357. Pourquoi les Espagnols n'ont jamais rapporté de leurs ossements. 358. Ne sont point des géants. 384.
- Pays* inconnu qu'on soupçonne être au Nord-Est de la Californie. 197. Pays le plus chaud en Amérique. 240.
- Paysans* du Palatinat, payent un tribut en têtes de moineaux. 7.
- Peaux* de bêtes adorées chez les peuples chasseurs. 170.
- Pêche* des perles, abondante en Californie. 193.
- Pêche* de la baleine, sa meilleure station. 308.
- Pédérastie*, en vogue au N. Monde & pourquoi. 73.
- Perles* dérobées par les Jésuites, & ce que le Roi d'Espagne pense de ce vol. 194.
- Persepolis* jugement sur son architecture. 406.
- Péruviens*, payent un tribut en pucerons. 7. Leur population exagérée. 65. Leur taille &

- leur physionomie. 172. Beaucoup d'hommes défectueux parmi eux. *ibid.* Ils arrosent de sang humain leur pain sacré. 260.
- Peste* Egyptienne, sa marche. 52. *Peste* noire, ravage les terres Arctiques & le Groënland au quatorzieme siecle. 341.
- Peuples* chasseurs, allaitent long-temps leurs enfants. 62. *Peuples* laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages. 118. *Peuples* pêcheurs, leurs mœurs. 120. *Peuples* habitans entre le Tropique du Cancer & la côte des Patagons décrits. 173. Tous les peuples ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuses. 257. 258. *Peuples* qui se liment les dents. 263.
- Peuple* qui perfectionne ses mœurs, est à plaindre quand il ne peut perfectionner sa religion. 260.
- Peyrere* (le Sr la) place des Negres dans le Groënland. 310 311. Pourquoi il s'applique à l'histoire du Nord. 215. Jugement sur ses relations. 311.
- Peyresch* (Mr. de) reconnoît la nature des grands os fossiles envoyés du Levant. 377. 378. n.
- Phidon*, sa médaille passé pour la plus ancienne. 125. L'Auteur l'examine & la croit fausse. *ibid.*
- Philipp II*, ruiné. 104.
- Philippeville*, bâtie dans le détroit de Magellan. 362. Elle éprouve des désastres terribles. 363.
- Philosophie* rurale citée. 108.
- Physiciens* du quinzieme siecle, ce qui les désempere. 212.
- Pica*, maladie. 262.
- Pic Adam*, son sommet est froid. 231.
- Pic* de Ténériffe, les voyageurs gelent sur son

I
 Somme
 tale. 23
Pie II, P
Piegaga-l
Pierre I (C
 aux pro
Piestra-H
Pigafetta
 l'Améri
 bruit e
 Améri
 258.
Pison cit
Pizarre,
 Son ori
Plantes t
 Améri
 pliées
 res, 1
 rope. n
Poème ép
Poète qu
 mal V
Poil sing
 en Am
 quoi
 Groën
 te. 324
Poisons
 du No
Pole Ar
Polygam
 tiédeu
Pontopp
 aurore
 sur son
Por.o-be
 Portugai.

DES MATIERES. 499

Sommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale. 231.

Pie II, Pape, attaqué du mal Vénérien. 293.

Piegaga-Horda. 434.

Pierre I (Czar), sa loi singuliere par rapport aux prophetes de Sibérie. 168.

Piestru-Horda. 435.

Pigafetta, ce qu'il dit des Anthropophages de l'Amérique. 264. Répand le premier le faux bruit en Europe sur l'existence des géants Américains. 357. Ses relations sont absurdes. 258.

Pison cité. 8. Disseque un Negre blanc 447.

Pizarre, dénombrement de ses troupes. 88.

Son origine, son caractère. 95.

Plantes tendres de nos climats, ligneuses en Amérique, 5. Plantes parasites très-multipliées au nouveau monde. 8. Plantes potageres, sont pour la plupart exotiques en Europe. 132. 133.

Poëme épique sur une expédition de voleurs. 91.

Poëte qui compose le premier des vers sur le mal Vénérien. 22.

Poil singulier qui croît aux enfants sauvages en Amérique. 43. Sa végétation. *ibid.* Pourquoi laineux dans les Negres. 219. Les Groënlandoises n'en ont pas hormis à la tête. 324.

Poissons, extrêmement multipliés dans la mer du Nord. 304.

Pole Arctique, sa nature. 297.

Polygamie des Américains. 69. Preuve de leur tièdeur en amour. *ibid.*

Pontoppidan (l'Evêque) son hypothese sur les aurores boréales est fautive. 298. Jugement sur son histoire naturelle de la Norvege. 308.

Peru-belo, affligé par des crapauds. 6.

Portugais, demandent à Rome la permission de

- doubler le Cap de bonne Espérance. 110.
 Leur métamorphose en Afrique. 225.
Portugal, ses finances. 104. Son agriculture &
 sa population. *ibid.*
Potosi, son produit. 101.
Pouls accéléré & vif des Negres. 220.
Préjugés, excusent les vices, & ne pardonnent
 aucun ridicule. 176.
Présomption des Sauvages. 149.
Prise de possession ridicule. 97.
Prisonniers, traités de différentes façons chez
 différents peuples. 266.
Progression de la vie sociale. 134. 135.
Pronostic sur la durée du mal vénérien. 22.
Propriété, excite des guerres. 137.
Pyrthonisme historique, doit avoir des bornes.
 285.

Q.

- Q** *Uadrupedes* de la Zone torride de l'ancien
 continent, n'ont pu passer par le Nord
 pour aller en Amérique. 391. 392.
Quadrupedes d'un poil blanc sont foibles. 454.
 Blanchissent par le froid dans le Nord. *ibid.*
 S'ils deviennent sourds pendant cette espece
 de métamorphose. 455.
Querelles théologiques sur l'incarnation de la
Divinité. 265.
Quinte-Curce, ne savoit ni le Persan ni le Scy-
 the. 147.
Quiola, ses habitants ne sont pas Negres,
 quoique situés près de l'Equateur, & pour-
 quoi. 331.
Quivira (Pays de) chimérique. 206.
Quiros, apporte le premier les rats & les fouris
 au Pérou. 359.

D
R *Aleig*
 ne. 23
 capité
 le taba
 statue.
Ramuso,
Rapidité
Rats & so
Recette de
 folie. 1
Recherche
 de latin
Religions
 sont f
 ce que
 331. 3
 Patag
Renaudo
 la Ch
Reprodu
 Nord.
Resine é
 font le
Riccioli
Riz, si f
 l'espec
Rhennes
 Lapp
Rh:nocen
Robinson
 Roma
Ræmer (C
 de la
Roggers

R.

- R***Aleig*, ce qu'il dit des peuples de la Guiane. 235. Cherche l'El Dorado. *ibid.* Est décapité à Londres pour avoir appris à fumer le tabac aux Anglois. 364. Devroit avoir une statue. *ibid.*
- Ramufio*, sa collection, faite sans goût. 74.
- Rapidité* surprenante du mal vénérien. 22.
- Rats & souris* portés en Amérique. 359.
- Recette* des Sauvages de l'Amérique contre la folie. 176. 177.
- Recherches*, pour connoître jusqu'à quel degré de latitude le globe est habité. 295
- Religions*, idées affreuses sur lesquelles elles sont fondées. 258. Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en disent est suspect. 331. 332. Elle est difficile à définir. 333. Les Patagons n'en ont pas. 355.
- Renaudot*, (Mr. l'Abbé) on cite sa relation de la Chine. 258.
- Réproduction* est très-rapide dans la mer du Nord. 306.
- Résine* élastique, usage extraordinaire qu'en font les Sauvages. 76.
- Riccioli*, ses erreurs. 67.
- Riz*, si son usage favorise la multiplication de l'espece humaine. 315.
- Rhennes*, sauvages en Amérique, domtés en Lapponie. 123.
- Rhinoceros*, n'existent point en Amérique. 387.
- Robinson Crusœ*, ce qui a donné sujet à ce Roman. 375.
- Ræmer* (Mr.), ce qu'il dit dans sa description de la Guiane. 262.
- Roggers* le navigateur, en quoi il se trompe.

238. Il délivre un solitaire de l'isle de Fernandez. 373. 374.
Romains, comment ils conquirent l'Espagne. 90.
Rome, cause de son insalubrité. 30. 31.
Roupiés Indiennes, on ignore leur antiquité. 125.
Ruiz (le Jésuite), pourquoi les Sauvages du Paragui veulent le manger. 276.
Russie, quand le mal vénérien s'y est déclaré. 291.

S.

- S**acrifice humain fait à Rome. 357. n.
Salvaterra, Provincial des Jésuites, son caractère. 192. Ses friponneries. 194. Son Factum. 195.
Salspareille, son usage. 53.
Samoyedes, naviguent annuellement à la nouvelle Zemble. 316.
Sang des Américains mêlé. 44. Mal-élaboré. 46. Visqueux. 51.
Sarmiento, croise sur les côtes des Patagons. 362. Il a des visions dans la terre Del-Fuego. *ibid.* Conseil ridicule qu'il donne au Roi d'Espagne. *ibid.* Est enfin pris par les Anglois. 364.
Sauvages du Nord, tourmentent leurs prisonniers. 83. Ne perfectionnent rien. 148. Sont toujours enfans. *ibid.* Ils se ressemblent tous. 136. Maltraitent leurs vieillards. 151. Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent. 155. Sauvages vivants dans les bois, moins basanés que ceux des plaines. 241. Se frottent le corps de graisse. 245. Craignent les spectres. 356.
Savants de la Suede, leur opinion sur la retraite de la mer du Nord. 123. Sur l'origine des Groënlandois. 356,

Savanois
Schouten
 ques. 3
Scorbut,
 les nati
Scorpions
 75.
Scroton,
 de l'Ar
Sculter,
Scythes,
Seba, son
Sel marin
 Sauvage
 son co
 abond
Selxirk (
 & 4 m
 aventu
 vient f
Septentr
 piratio
 tere. 3
Sépulture
Sepulveda
 jecte p
 gres. 1
Serpents
 Ceux d
 dit le
 beauc
Siamois,
 gues. 1
Sibérie p
Sicile, l
Soldats
 196.
Solis (

DES MATIERES. 503

- Savans*, on exagere leur barbarie. 268.
- Schouten*, son voyage aux terres Magellaniques. 370.
- Scorbut*, peu dangereux. 52. Endémique chez les nations polaires, & sa cause. 337.
- Scorpions*, leur morsure excite le priapisme. 75.
- Scroton*, sa longueur dans quelques sauvages de l'Amérique. 41.
- Sculter*, ce qu'il dit de la chair humaine. 284.
- Scythes*, leurs mœurs. 136.
- Seba*, son *Thesaurus R. N.* cité. 25.
- Sel marin*, propre à la propagation. 43. Les Sauvages n'en usent point. *ibid.* Contre-poison contre les fleches envenimées. 89. Le sel abonde dans le sang humain. 280.
- Selkirx* (Alexandre), vit seul pendant 4 ans & 4 mois dans l'isle de Fernandez. 374. Ses aventures. *ibid.* Oublié à parler. *ibid.* De vient sauvage. *ibid.*
- Septentrionaux*, adonnés à la Magie, par inspiration. 169. Leur portrait & leur caractere. 341.
- Sépulture*, si elle se ressent du climat. 166. 167.
- Sepulveda*, ennemi de Las Casas, ne lui objecte pas son Mémoire sur la traite des Nègres. 145.
- Serpents*, très-multipliés en Amérique. 5. Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix. 189. Leur chair recele beaucoup de sel alkali. 411.
- Siamois*, ont naturellement les oreilles longues. 184.
- Sibérie* peu connue au Czar Pierre I. 436.
- Sicile*, laissée en friche. 105.
- Soldats* Espagnols, mécontents des Jésuites. 196.
- Solis* (Antonio), ses exagérations. 255.

- Sotto* (Ferdinand) conquiert la Floride par le moyen d'une fille. 82.
- Spettacle de la nature*, l'Abbé Pluche y insulte *Nevvton* & *Descartes*. 212. 213. Son sentiment sur l'origine des *Negres*. 213. Ce qu'il dit dans son *Histoire du Ciel* sur les géants. 401.
- Sperme* des *Negres* & des *bafanés*, est plus sujet à se corrompre que celui des autres hommes & pourquoi. 430. 431.
- Spilberg*, son voyage aux terres *Magellaniques*. 369.
- Spitzberg*, il y a là des animaux quadrupedes. 304.
- Squelettes* éléphantins, montrés pour des *squelettes* de géants. 376. 377.
- St. Domingue*, dévasté. 89. Ses habitants empoisonnent l'air. *ibid.*
- Strabon* cité. 42.
- Strahlenberg*, ce qu'il dit des hommes tigrés de la *Sibérie*. 434.
- Suc nerveux*, effets que son dérangement produit dans les *Negres*. 411.
- Sucré*, contre-poison contre les fleches envenimées. 43.
- Suede*, sa population & son étendue. 342. n.
- Suicide*, commun parmi les *Américains*. 87.
- Suppression* des regles, n'empêche pas la génération. 64.
- Surdité*, commune aux *Negres* blancs & aux chiens blancs. 455.
- Surgy* (Mr. de) rejette mal à propos le rapport des voyageurs. 333.
- Susmilch* (Mr.), sa *Table des Vivants* vicieux. se. 67.

T *Abac*
 Monde
Table gé
 de gén
Tablier d
Tacite ci
 les *Ge*
Tapir, l
 que m
Tartares
 aux *A*
Tartares
 enduit
Telephium
 vent c
Tempelm
Temples
 254.
Terrein f
 bresve
 de. 5. 1
 stérile
 élevé
 l'athm
 plus g
 exhaul
Terres,
 ciale. 3
Terres M
 plusieurs
 par *Na*
Terres de
Têtes py
 de bo
Têtes
 To

T

T *Abac sauvage*, croît dans tout le nouveau Monde. 205.

Table généalogique des métifs & des Negres de générations mêlées. 217. n. & 241.

Tablier des Hottentotes exagéré. 61.

Tacite cité sur l'incarnation de la Divinité chez les Germains. 35.

Tapir, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale. 394.

Tartares, divisés en tribus. 137. Leur réponse aux Ambassadeurs du Pape. 157.

Tartares (les petits), porteroient des chemises enduites de suif. 247. n.

Teleftium, plante, les Groënlandois s'en servent contre le scorbut. 337.

Tempelman, ses calculs sur l'Asie. 68.

Temples de Mexico, leur nombre exagéré. 254.

Terrein fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres venimeux que les autres parties du Monde. 5. Il est froid sous l'Equateur. 8.

Terrein stérile, cause de la vie sauvage. 130. Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'atmosphère. 230.

Terreins sablonneux, les plus grands, sont en Afrique. 233. Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique. 234.

Terres, éternellement gelées dans la Zone glaciale. 322.

Terres Magellaniques, les Espagnols y font plusieurs voyages. 359. 360. Bien décrites par Narborough & Wood. 372.

Terres des brûlés, ce que c'est. 385.

Têtes pyramidales. 174. Coniques. *ibid.* Têtes de boules, peuples de l'Amérique. *ibid.*

Têtes plates. *ibid.* *Têtes cubiques.* *ibid.*

Tabac

- Théologiens*, injustes envers leurs prédécesseurs. 213. Ce qu'ils disent du teint des Nègres. *ibid.*
- Thermometre*, dans les climats où il monte à 38 degrés, on rencontre des Nègres parfaits. 230.
- Théorie des loix civiles* par Mr. Linguet, pleine de paradoxes. 142.
- Tigres Américains*, poltrons. 7.
- Timberlacke*, compare les harangues des Sauvages à celles de Démosthènes. 146. Réfuté. *ibid.*
- Tite-Live*, accuse les Carthaginois d'être Anthropophages. 255.
- Torquemada*, veut débrouiller la mythologie des Péruviens. 385.
- Torrubia* (le moine), sa Gigantologie. 386.
- Toscane*, si elle a nourri des Eléphants. 398.
- Taynard* (Mr.), fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue 271. n.
- Tozzetti* (Sigr), son opinion sur les éléphants. 398.
- Transactions philosophiques*, ce qu'elles disent d'un Enfant né bariolé. 433.
- Tribus*, tirent leur institution de la vie sauvage. 137. Sont ennemies les unes des autres. *ibid.*
- Trools*, êtres chimériques. 420.
- Tschirissovv*, sa navigation. 206.
- Tunguses*, adonnés à la forcellerie. 167. Leurs Schames, ce que c'est. 168. Leurs mœurs. 166. Pourquoi ils portent un petit réchaud suspendu au bras. 248. Ont le teint basané. 437.
- Turcs*, ont connu la foiblesse des Chrétiens. 378. n.

D
 UK
 relle
 Ulloa
 du r
 Ufage
 aux
 Ufage.
 Utilité

V
 Ad
 Hol
 Vaïsse
 leur
 Valai
 tre
 Cre
 Vallé
 imp
 Vapeur
 Variété
 155.
 ligne
 Variété
 sperr
 Végéta
 Mon
 Velled
 Vengea
 Vénitie
 me.
 Vent d
 riqu
 Veron

U

- Ukraine**, son climat favorable aux fautes-
relles. 247. n.
Ulloa (*Dom Juan de*), cité, 85. Ce qu'il dit
du mont Chimborazo. 395. n.
Usage des septentrionaux d'offrir leurs femmes
aux étrangers, son origine. 333. 335.
Usages bizarres, leur énumération. 269. 270.
Utilité, elle a défié différents objets. 170.

V

- Vaches rouges**, on ne les estime pas en
Hollande. 455.
Vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine,
leur nombre. 306.
Valais, ses habitants ne veulent pas permet-
tre qu'on anatomise leurs Cretins. 446. V.
Cretins.
Vallé-Viridi, (le Moine de la) son discours
impertinent. 97. Sa friponnerie. 99.
Vapeurs de la mer, refroidissent l'air. 230.
Variétés dans l'espece humaine en Amérique.
155. Elles ne sont pas circonscrites par une
ligne réelle. 230.
Variété des races croisées prouvent que le
sperme est coloré. 441.
Végétaux aquatiques, réussissent au nouveau
Monde. 14.
Velleda, déifiée. 36. Son pouvoir. *ibid.*
Vengeance, vice commun aux Sauvages. 149.
Vénitiens, leur demande extravagante à Ro-
me. 110.
Vent d'Est, ne rafraîchit pas tant l'air en Amé-
rique qu'on l'a cru 234.
Veron (la petite), donnée en échange de la

grande. 20. A son foyer au Paraguai. 55.
Portée par les Hollandois chez les Hottentots. *ibid.* Chez les Groënlandois par les missionnaires Danois. *ibid.* Y occasionne des ravages terribles. 56. Portée par les Suédois chez les Lapons, par les Russes chez les Tunguses. *ibid.* Par les Tunguses chez les Tartares. 56. 57. Fait le tour du globe. *ibid.* Se desseche lentement sur le corps des Negres. 219.

Vers rongeurs des Vaisseaux, apportés de l'Amérique. 9.

Vers *Alicarides* & cylindriques, tourmentent les Américains. 50.

Vice secret qui arrête la population au nouveau MS. Be. 30.

Vittime, étymologie de ce mot. 258.

Viâmes humaines, combien on en avoit immolées sous le Regne de Montezuma. 259.

Vie sauvage, peut rendre l'amour périodique.

71.
Vignes, ne réussissent pas au nouveau Monde. 201.

Vin de la Californie, sa qualité. 202.

Virginie, sa dépopulation. 65.

Volcans, ne sauroient échauffer les terres polaires. 299.

Vossius (le fils) en quoi il se trompe. 453.

W.

Waffer (Lionel) ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants blafards. 442.

Walfisch aas, ce que c'est. 306. n.

Weinland, trouvé par les Norvégiens. 339.

Wert, (Sebald de), voyage aux terres Ma-

I
gella
ne en
Winten
gnol
port
ibid.
Witfen
Wood
Mag
Wood
Worm
Gro

X
nes,
Ximen
trait

Y
Av
22.
Yeux
Ysbran
les s

Z
Ac
n'ex
Zarate
Zinzen
conv
Zinzen
ces
arri

DES MATIERES. 509

gellaniques. 367. Ramene une fille Patagane en Hollande. 367. 368.

Winter (le Capitaine), contredit les Espagnols sur la taille des Patagons. 361. Rapporte une écorce aromatique en Europe. *ibid.*

Witsen, sa relation de la Tartarie. 161.

Wood, bon observateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude. 371.

Woodward, réfuté. 25.

Wormius, son sentiment sur l'origine des Groënlandois se trouve vérifié. 311.

X.

X *Anten* défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius-Civilis. 35. 36.

Ximenes (le Cardinal) rejette le projet de la traite des Negres. 18.

Y.

Y *Aws* & *Erabyaws*, maladie des Negres. 22.

Yeux de lune. 418.

Ysbrands Ides, sa relation citée. 168. Il visite les forciers en Sibérie. *ibid.*

Z.

Z *Acharie*, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas. 109.

Zarate, bon historien, cité. 28.

Zinzendorf (le Comte de), son projet sur la conversion des Sauvages. 329.

Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Groënland. 329. Se désespèrent à leur arrivée. 331. Publient des relations menson-

310 TABLE DES MATIERES.

geres. *ibid.* Disent que Dieu a fait plus de miracles sur les bords du détroit de Davis ; que sur les rivages de la mer de Tibériade. *ibid.*

Zone glaciale, ses habitants aiment extrêmement leur patrie. 328. S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers. 333. Ils sont poltrons, & ne s'expatrient jamais. 344. En quoi consiste leur bonheur. *ibid.*

Zone torride, comment les Européens y vivent. 222. Symptomes que les étrangers y éprouvent. 224. Son étendue & sa largeur. 230. N'est pas toute habitée par des peuples Negres. *ibid.*

Fin de la Table du Tome premier.

lus de
Davis ;
ériade.

extré-
qu'ils
333.
amais.
bid.
s y vi-
angers
argeur.
peuples





